U d'/of OTTAWA
39003002379690

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/proverbesetcom02carm

PROVERBES

ET

COMÉDIES POSTHUMES

DE CARMONTEL,

TOME SECOND.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

Elles s'aspirent au pied d'un arbre.

Chasselat del. *Couché fils Sc.*

PROVERBES

ET

COMÉDIES POSTHUMES

DE CARMONTEL,

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE,

PAR

MADAME LA COMTESSE DE GENLIS.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE CHARTRES,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXV.

1178 279
#155

PQ
1959
.C4
1825
v.2

LES VISITES

DU

JOUR DE L'AN,

PREMIÈRE JOURNÉE.

NOMS DES PERSONNAGES.

LA VICOMTESSE DE VERCOURT.
LE COMTE D'ORSOY.
LA MARQUISE DE GUERSON.
L'ÉVÊQUE.
Mme. GAZIN, marchande de modes.
HENRIETTE, femme de chambre de la Vicomtesse.
DUBOIS, valet de chambre de la Vicomtesse.
LE CHEVALIER DE SAINT-AVREL.
LA DUCHESSE D'AUNIS.
DUVAL, valet de chambre de la Duchesse.
LE COMMANDEUR.
LA MARQUISE DE CLERCY.
LA BARONNE DE BLÉZIÈRES.
LA COMTESSE DE SOURVILLE.
DUBUT, valet de chambre de la Marquise.
DES LAQUAIS.

La scène est en différens endroits.

LES VISITES

DU

JOUR DE L'AN,

PREMIÈRE JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA VICOMTESSE, LE COMTE, DUBOIS.

DUBOIS, annonçant.

Monsieur le comte d'Orsoy.

LA VICOMTESSE.

Comment, Comte, c'est une visite du jour de l'an que vous me faites !

LE COMTE.

Sans doute, madame, je voulais venir hier ; mais il m'a été abolument impossible. N'êtes-vous pas enrhumée ?

LA VICOMTESSE.

Je ne sais pas ; j'ai la tête prise, je n'ai pas dormi de la nuit ; cela est affreux !

LE COMTE.

C'est ce temps-là.

LA VICOMTESSE.

Pour moi, je le crois.

LE COMTE.

Vous pouvez en être certaine.

LA VICOMTESSE.

Croyez-vous que cet hiver soit long ?

LE COMTE.

Je n'en sais rien ; tout ce que je peux vous dire, c'est que les chevaux ne tiennent pas sur le pavé. J'ai cru que je n'arriverais jamais jusqu'ici.

LA VICOMTESSE.

Il est vrai qu'il y a de la barbarie à sortir par un pareil temps : on risque ses chevaux et puis le cocher, les laquais.... J'irai pourtant demain à la comédie.

LE COMTE.

Et vos chevaux resteront à l'air, pendant ce temps-là?

LA VICOMTESSE.

Que voulez vous ? j'ai ma loge.

LE COMTE.

Est-ce qu'il y a une pièce nouvelle ?

LA VICOMTESSE.

Mon Dieu non, ce sera peut-être quelque vieillerie et les mauvais acteurs encore ; mais c'est pour ma belle-fille : car, moi.....

LE COMTE.

Ah ! oui, j'entends. Et... est-elle à Versailles aujourd'hui ?

LA VICOMTESSE.

Oui, elle y est allée coucher hier, et son mari y est allé ce matin.

LE COMTE.

A propos, et les cordons bleus ?

LA VICOMTESSE.

Eh bien, y en a-t-il ?

LE COMTE.

Mais, sûrement, il doit y en avoir : on veut absolument que le Marquis le soit.

LA VICOMTESSE.

Cela est fort nécessaire.

LE COMTE.

Il sera cause qu'il y en aura quatre.

LA VICOMTESSE.

Je ne saurais m'intéresser à tout cela dans ce moment-ci ; il n'y a pas un des miens sur le trottoir.

LE COMTE.

Les gens en place absorbent tout. On dit, d'ailleurs, que ce n'est pas une grâce militaire; mais je n'irai pas à présent me faire courtisan pour l'avoir. Ne trouvez-vous pas que je serais un joli novice à mon âge ?

LA VICOMTESSE.

Cela ne devrait pas vous arrêter.

LE COMTE.

Ma foi, je n'en sais rien.

SCÈNE II.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE, LE COMTE, DUBOIS.

DUBOIS, annonçant.

Madame la marquise de Guerson.

LA VICOMTESSE.

Quoi, Marquise, c'est vous ?

LA MARQUISE.

Oui vraiment, c'est moi-même.

LA VICOMTESSE.

Savez-vous que je vous trouve bien brave de sortir par ce temps-là !

LA MARQUISE.

Mais, pas mal.

LA VICOMTESSE.

Mettez-vous donc dans ce fauteuil, Marquise; vous ne verrez pas le feu.

LA MARQUISE.

Je suis fort bien ici. Ah çà, que je vous dise donc.

LA VICOMTESSE.

Qu'est-ce que c'est? Tenez, approchez-vous un peu par-ici. Comte, donnez-lui ce petit écran; non, l'autre.

LA MARQUISE.

Je n'en ai pas besoin.

LA VICOMTESSE.

Allons, dites à présent.

LA MARQUISE.

Ce sont les étrennes de la Vidame : vous les a-t-on dites?

LA VICOMTESSE.

Non vraiment. A propos?

LA MARQUISE.

Vous ne devineriez jamais : on ne sait pas d'où cela lui vient; mais elle a reçu, hier au soir, une grosse bûche de bois de compte avec son écorce, le tout très-bien imité en parfilage.

LE COMTE.

Ah! ah! celui-là est neuf et de la saison.

LA VICOMTESSE.

Qu'est-ce qui a pu imaginer cela?

LA MARQUISE.

Je vous dis, on n'en sait rien. Il y a encore quelque chose; attendez donc que je me souvienne. Ah! c'est le portrait de son médecin en buste.

LA VICOMTESSE.

Aussi en parfilage?

LA MARQUISE.

Sans doute, vous savez qu'elle l'aime beaucoup.

LE COMTE.

Il doit être ressemblant, car il est assez jaune le cher docteur.

LA MARQUISE.

Ah! n'en dites pas de mal.

LE COMTE.

Moi, je l'aime autant que la Vidame, parce qu'il mange fort bien et qu'il boit de même.

LA VICOMTESSE.

En vérité, vous êtes charmante d'être venue.

LA MARQUISE.

Cela ne plaisait pas trop à mes gens, que je sortisse, mais j'ai pensé qu'aujourd'hui, que tout le monde est à Versailles, je ne verrais personne que des gens dont je ne me soucie pas : car je n'ai jamais su faire une liste, et je n'ai pas voulu faire fermer ma porte et risquer de m'ennuyer toute seule.

LE COMTE.

Mais, vous avez votre beau-frère l'abbé.

LA MARQUISE.

Oui, qui me dit toujours les mêmes choses, ou bien des nouvelles du coin de la rue, qui n'ont pas le sens commun, qui ne sont jamais vraies, et sur quoi il faut que je dispute toujours; en vérité, cela m'excède et m'abîme la poitrine.

LA VICOMTESSE.

Mais, madame, savez-vous qu'on a trouvé dans Nostradamus que nous aurions un hiver aussi rigoureux que celui de sept cent neuf.

LA MARQUISE.

Cela pourrait bien être, car ce temps-là est cruel! Je ne sais si la rivière charrie; mes gens me l'ont sû-

rement dit ; ils savent tout cela, eux, mais je ne me le rappelle pas.

LA VICOMTESSE.

Vous avez-là un beau manchon ?

LA MARQUISE.

Je ne l'aime pas trop ; c'est ma fille qui me l'a donné : on dit que c'est la mode.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, Comte, où allez-vous donc ? Attendez un moment.

LE COMTE.

Non, il faut que j'aille voir le maréchal ; c'est mon ancien ami, et, depuis quarante-cinq ans, nous nous voyons toujours, le premier jour de l'an, sans y manquer, ou chez lui, ou chez moi ; et je suis sûr de le trouver, car je sais qu'il a la goutte.

LA VICOMTESSE.

Dites-lui bien, je vous prie, que j'irai le voir quand il ne fera plus ce temps-là, quand on pourra sortir.

LE COMTE.

Oui, oui.

SCÈNE III.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE.

LA VICOMTESSE.

Savez-vous ce qu'il me disait, le Comte, quand vous êtes arrivée ?

LA MARQUISE.

Non : qu'est-ce que c'est ?

LA VICOMTESSE.

Qu'il avait renoncé au cordon bleu.

LA MARQUISE.

Celui-là est excellent !

LA VICOMTESSE.

Et il l'a demandé quinze ans de suite.

LA MARQUISE

On n'a jamais voulu le lui donner, n'est-ce pas ?

LA VICOMTESSE.

Non, vraiment; à propos de quoi le lui donnerait-on ?

LA MARQUISE.

Ah ! voilà l'Évêque.

SCÈNE IV.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE, L'ÉVÊQUE.

LA VICOMTESSE.

Bonjour, monseigneur.

L'ÉVÊQUE.

Mesdames, je vous salue.

LA MARQUISE.

Arrivez-vous de Versailles ?

L'ÉVÊQUE.

Oui, vraiment.

LA VICOMTESSE.

Approchez-vous du feu.

L'ÉVÊQUE.

Je n'ai pas trop froid : il est vrai que j'avais dans ma voiture une boule d'étain, une peau d'ours, mon neveu et deux grands vicaires.

LA MARQUISE.

Eh bien, l'abbaye ?

L'ÉVÊQUE.

Je n'ai pas eu celle que je voulais.

LA VICOMTESSE.

Comment donc ?

L'ÉVÊQUE.

Ils m'en ont donné une autre.

LA MARQUISE.

Et est-elle bonne ?

L'ÉVÊQUE.

Je ne sais pas trop : on m'a dit de vingt-cinq à trente.

LA VICOMTESSE.

C'est-à-dire quarante ?

L'ÉVÊQUE.

Mais à peu près.

LA MARQUISE.

Je ne conçois pas comment, vous qui passez votre vie à la cour, sans avoir de charge qui vous oblige d'y être, comment on ne vous traite pas mieux que cela.

L'ÉVÊQUE.

A dire vrai, cela a un peu étonné.

LA VICOMTESSE.

Mais toutes les femmes devaient solliciter vivement pour vous.

L'ÉVÊQUE.

Elles me disaient bien qu'elles avaient parole....

LA MARQUISE.

Oui, parole !

L'ÉVÊQUE.

Aussi elles ont été furieuses ; car je leur ai dit : Eh bien, mesdames, vous étiez si certaines que j'aurais l'abbaye de Saint-Étienne, vous voyez ce qui m'arrive.

LA VICOMTESSE.

Elles n'ont su que dire.

L'ÉVÊQUE.

Elles ne voulaient pas que je prisse celle qu'on m'a donnée.

LA MARQUISE.

Ah ! cependant.

L'ÉVÊQUE.

Vous sentez bien que je n'ai pas voulu bouder, je le pouvais pourtant ; car mon neveu n'a eu qu'un prieuré de douze mille livres.

LA VICOMTESSE.

C'est-à-dire quinze.

L'ÉVÊQUE.

Non, dix-huit.

LA MARQUISE.

Il faut commencer par quelque chose.

L'ÉVÊQUE.

Madame, un homme comme lui devait avoir mieux que cela.

LA VICOMTESSE.

Il n'est pas encore fort répandu.

L'ÉVÊQUE.

Vraiment non ; et il est timide encore. Voilà ce que je lui reproche tous les jours. J'espère que ceci sera une bonne leçon pour lui, et que cela lui fera faire quelques réflexions.

LA MARQUISE.

Et vous avez été obligé de remercier pour tout cela.

L'ÉVÊQUE.

Il a bien fallu, c'est l'usage.

LA VICOMTESSE.

Et avez-vous été à la chapelle ?

L'ÉVÊQUE.

Sûrement, et j'y ai eu bien froid.

LA VICOMTESSE.

Je le crois bien ; car le docteur ne veut pas que j'aie des fleurs dans ma chambre à coucher, la nuit, et mon lilas a gelé chez Henriette.

L'ÉVÊQUE.

C'est que vous verrez qu'elle l'aura craint autant que vous, et qu'elle l'aura mis sur sa fenêtre.

LA VICOMTESSE.

Ah ! non, c'est une fille sûre, elle m'est trop attachée pour faire une chose comme celle-là.

LA MARQUISE.

Ah ça, madame, je m'enfuis.

LA VICOMTESSE.

Comment ! pourquoi sitôt ?

LA MARQUISE.

C'est que, puisque j'ai tant fait que de sortir, je veux aller chez madame de Roumont.

LA VICOMTESSE.

Et pourquoi faire ? Vous vous ennuierez là.

LA MARQUISE.

Je le sais bien ; mais c'est une bonne action, et je n'y resterai qu'une minute.

LA VICOMTESSE.

Où souperez-vous ?

LA MARQUISE.

Chez la Maréchale ; venez-y, monseigneur, nous jouerons au loto.

L'ÉVÊQUE.

Oui, pour y perdre mon argent. Je suis ruiné depuis quelque temps.

LA MARQUISE.

Vous y gagnez toujours.

L'ÉVÊQUE.

Y viendrez-vous, madame la Vicomtesse ?

LA VICOMTESSE.

Mais j'en ai assez d'envie.

L'ÉVÊQUE.

C'est que vous me remèneriez.

LA VICOMTESSE.

Je vous remènerai.

L'ÉVÊQUE.

Allons, j'y souperai.

LA VICOMTESSE.

Madame la marquise, à tantôt.

LA MARQUISE.

Venez de bonne heure.

LA VICOMTESSE.

Oui, oui.

(La Marquise sort.)

LA VICOMTESSE.

Monseigneur, voulez-vous bien sonner.

L'ÉVÊQUE.

Volontiers.

(Il sonne et sort.)

SCÈNE V.

LA VICOMTESSE, DUBOIS.

LA VICOMTESSE.

Dubois, mes chevaux.

DUBOIS.

Ils sont mis, madame.

LA VICOMTESSE.

Comment ils sont mis! Le cocher m'avait dit que le temps était trop mauvais pour les faire sortir.

DUBOIS.

Je ne sais pas ce qu'il a dit à madame.

LA VICOMTESSE.

Ah! oui, oui, je me rappelle. Faites-moi venir Henriette.

DUBOIS.

La voilà, madame.

LA VICOMTESSE.

Allons, c'est bon, laissez-nous.

SCÈNE VI.

LA VICOMTESSE, HENRIETTE.

LA VICOMTESSE.

Mademoiselle, donnez-moi du rouge.

HENRIETTE.

De quel numéro ?

LA VICOMTESSE.

De celui d'hier.

HENRIETTE.

Madame ne le trouvait pas beau.

LA VICOMTESSE.

Il est vrai ; mais tout le monde m'en a fait compliment.

HENRIETTE.

Madame n'en aura plus de pareil.

LA VICOMTESSE, mettant du rouge.

Pourquoi cela ?

HENRIETTE.

C'est que le marchand est mort.

LA VICOMTESSE.

Comment donc ?

HENRIETTE.

Il est tombé sur la glace, il y a quelques jours ; il s'est cassé la cuisse : il a fallu la lui couper, et il est mort entre les mains du chirurgien qui faisait l'opération.

LA VICOMTESSE.

Je parie que c'est ce chirurgien que vous aimez tant ici.

HENRIETTE.

Madame, c'est un très-habile homme.

LA VICOMTESSE.

Oui, parce qu'il a tué ce marchand de rouge.

HENRIETTE.

Hélas! le pauvre homme, il a été enterré ce matin; il laisse quatre enfans, sa femme est grosse, et l'on a peur qu'elle ne meure en couche.

LA VICOMTESSE.

Vous avez des histoires bien gaies. Avez-vous coupé ce roman?

HENRIETTE.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Et en avez-vous lu quelque chose?

HENRIETTE.

Non, madame; parce que, comme j'allais commencer, madame Gazin est venue.

LA VICOMTESSE.

Pour vous faire sa visite du jour de l'an, sans doute?

HENRIETTE.

Elle est venue pour madame, et puis aussi pour moi. Elle est là-dedans; madame veut-elle la voir?

LA VICOMTESSE.

Oui, faites-la entrer.

HENRIETTE.

Entrez, entrez, madame Gazin.

SCÈNE VII.

LA VICOMTESSE, Mme. GAZIN.

LA VICOMTESSE.

Bonjour, madame Gazin.

Mme. GAZIN.

Madame veut-elle bien me permettre de lui souhaiter une bonne et heureuse année, et de lui demander sa protection ?

LA VICOMTESSE.

Mais, vous savez bien que je n'achète qu'à vous, madame Gazin.

Mme. GAZIN.

Il est vrai que c'est un effet de la bonté de madame ; mais c'est pour ma fille que je la demande aussi, parce que je vais la marier.

LA VICOMTESSE.

Ah ! vous allez la marier !

Mme. GAZIN.

Oui, madame, le lendemain des Rois.

LA VICOMTESSE.

Et est-ce un honnête homme qu'elle épouse, madame Gazin ?

Mme. GAZIN.

Oui, madame, et qui a une maison bien achalandée.

LA VICOMTESSE.

Et qu'est-ce qu'il est ?

Mme. GAZIN.

Marchand de soie, rue Saint-Honoré, à l'enseigne du Soleil d'or.

LA VICOMTESSE.

Vous le connaissiez donc, madame Gazin ?

Mme. GAZIN.

Non, madame ; c'est ma fille qui l'aimait depuis un

an, sans m'en rien dire ; ils avaient fait connaissance à un bal le mardi-gras. Depuis ce temps-là, il venait tous les soirs à la maison. Je me doutais bien de quelque chose ; comme le parti me convenait, pour le faire parler, je lui dis un jour : Monsieur Dufour, vous irez bientôt à la noce. Moi, madame, me dit-il ! Oui, vraiment ; je vais marier ma fille. Je n'eus pas plus tôt lâché la parole, que le voilà qui pâlit tout d'un coup, et qui me répond, je ne sais pas trop quoi ; car il me fit tant de peine, que je lui dis tout de suite : Et celui qu'elle épousera est votre meilleur ami. Ma fille écoutait, elle devint rouge comme du feu ; ils se regardèrent : ils étaient tout près de pleurer ; je ne pus pas y tenir, et je leur dis : Allons, mes enfans, embrassez-vous et aimez-vous toujours bien. Voilà comme cela s'est fait, madame la Vicomtesse.

LA VICOMTESSE.

Mais cela vraiment est très-bien à vous. Ah çà, madame Gazin, je voudrais bien avoir une pelisse.

Mme. GAZIN.

Il est fort aisé de vous en faire une.

LA VICOMTESSE.

A propos, est-ce vous qui avez vendu le manchon de la Marquise ?

Mme. GAZIN.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Il est bien vilain.

Mme. GAZIN.

Dame, écoutez donc, j'étais bien embarrassée. Madame sa fille m'a dit qu'elle n'y voulait pas mettre beaucoup d'argent.

LA VICOMTESSE.

Ah ! j'entends.

Mme. GAZIN.

Oui, madame, voilà ce que c'est.

LA VICOMTESSE.

Elle croit qu'il est à la mode.

Mme. GAZIN.

Mais, vraiment, il y était l'année passée. Si madame la Vicomtesse voulait donner des chapeaux à madame sa fille, j'en ai de nouveaux qui sont charmans : ce sont des chapeaux aux étrennes : je suis sûre qu'elle en serait enchantée.

LA VICOMTESSE.

Il faut que les jeunes personnes fassent ces achats-là elles-mêmes.

Mme. GAZIN.

Elles n'en trouveraient pas ailleurs de si jolis.

LA VICOMTESSE.

Adieu, madame Gazin ; je suis bien aise de vous avoir vue.

Mme. GAZIN.

Madame la Vicomtesse a bien de la bonté ; et puis je n'avais garde de manquer à mon devoir, surtout un jour comme aujourd'hui, et allant marier ma fille encore.

LA VICOMTESSE.

Henriette, vous allez voir avec madame Gazin pour ma pelisse.

Mme. GAZIN.

Oh ! madame la Vicomtesse n'a que faire de s'embarrasser ; je sais ce qu'il lui faut, elle sera contente.

SCÈNE VIII.

LA VICOMTESSE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LA VICOMTESSE.

Ah ! Chevalier, vous voilà ? vous allez venir avec moi.

LE CHEVALIER, lui donnant la main.

Mais, en vérité, ma tante, je ne puis en honneur.

LA VICOMTESSE.

Vous veniez me faire une visite. Eh bien ? vous me la ferez en chemin : montez donc.

UN LAQUAIS.

Où va, madame ?

LA VICOMTESSE.

Chez la duchesse d'Aunis.

LE CHEVALIER.

Je n'entrerai donc pas avec vous ?

LA VICOMTESSE.

Pourquoi cela ? est-ce que vous êtes brouillé avec elle ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas cela ; mais c'est qu'elle a dit à quelqu'un qu'elle me trouvait l'air gauche.

LA VICOMTESSE.

Qu'est-ce que cela vous fait.

LE CHEVALIER.

Cela fait qu'on n'ose pas dire un mot devant quelqu'un que l'on sait qui pense comme cela de vous.

LA VICOMTESSE.

Et que vouliez-vous donc qu'elle en dît, puisqu'elle ne vous connaît pas ? C'est son jugement du premier instant ; cela ne tire à aucune conséquence : la néces-

sité de décider fait qu'on dit un mot pour un autre. Il n'y a rien là d'effrayant.

LE CHEVALIER.

Il me semble qu'elle aurait pu mieux dire.

LA VICOMTESSE.

Il ne tiendra qu'à vous qu'elle change d'opinion ; ou plutôt laissez-moi faire.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LA VICOMTESSE.

Je connais toutes ses prétentions. Ah ! elle y est, tant mieux ! Vous allez voir.

(Ils descendent et ils entrent.)

SCÈNE IX.

LA VICOMTESSE, LA DUCHESSE, LE CHEVALIER, DUVAL.

DUVAL annonçant.

Madame la vicomtesse de Vercourt, M. le chevalier de Saint-Avrel.

LA DUCHESSE.

Quoi ! madame la Vicomtesse ; par ce temps-là ?

LA VICOMTESSE.

Le temps n'y fait rien, madame ; j'étais inquiète de vous.

LA DUCHESSE.

Pourquoi donc ?

LA VICOMTESSE.

C'est que le Chevalier que voilà est arrivé hier au soir chez moi, en me disant : En vérité, je suis alarmé sur la santé de madame la duchesse d'Aunis ; elle était hier de la partie de traîneaux de la reine, et elle toussait beaucoup.

LA DUCHESSE.

Cela est vrai : comment, monsieur le Chevalier, vous vous en êtes aperçu ?

LA VICOMTESSE.

Cela ne l'a pas empêché de remarquer la grâce avec laquelle vous meniez votre traîneau.

LA DUCHESSE.

Mon cheval n'était pourtant pas des meilleurs.

LA VICOMTESSE.

Chevalier, vous avez raison ; il n'y a pas de plus jolie taille que celle de madame la Duchesse.

LA DUCHESSE

Quoi ! il trouve ?.....

LA VICOMTESSE.

Que vous vous mettez avec une grâce, un goût, un charme.....

LA DUCHESSE.

Écoutez donc, j'en suis fort aise, car j'ai pensé, dès la première fois que je l'ai vu, qu'il avait un tact très-fin, et qu'il réussirait par la tournure aisée et le ton avec lequel il est entré dans le monde ; cela n'est point du tout commun.

LE CHEVALIER.

Je suis très-flatté, madame, que vous ayez eu une opinion si avantageuse de moi.

LA DUCHESSE.

Je le disais encore tout à l'heure à quelqu'un de notre connaissance, et j'ajoutais : Il mérite qu'on s'intéresse réellement à lui ; et je ne conçois pas comment il n'a pas encore un régiment.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas encore trop acquis le droit de m'en plaindre.

LA DUCHESSE.

Mais c'est qu'il faut vous montrer, faire votre cour. A propos, avez-vous dansé, au dernierbal de la reine?

LE CHEVALIER.

Non, madame, je n'y ai pas encore été.

LA DUCHESSE.

Mais, si vous êtes farouche comme cela, vous ne serez point connu.

LA VICOMTESSE.

Il est timide, il se défie de lui; il craint de faire des gaucheries.

LA DUCHESSE.

Cela est incroyable!

LA VICOMTESSE.

Il dit que le ton le meilleur est celui que vous avez par excellence, et qu'il sent qu'il en sera toujours à mille lieues.

LA DUCHESSE.

Madame, un homme de son âge qui distingue le ton, et qui s'en occupe, ne doit pas craindre de ne pas réussir.

LA VICOMTESSE.

Cela est vrai, Chevalier. Madame, j'espère que vous l'encouragerez.

LA DUCHESSE.

Oui, mais il ne faut pas qu'il me fuie.

LE CHEVALIER.

Si vous me permettez, madame, de vous faire ma cour.....

LA DUCHESSE.

C'est une chose dite : de la confiance, et vous réussirez. Eh bien, madame, quoi, déjà?

LA VICOMTESSE.

Oui, vraiment, j'ai mille choses à faire.

LA DUCHESSE.

Vous ne songez donc pas au temps qu'il fait ?

LA VICOMTESSE.

Je vous réponds que j'en suis effrayée. Ah ça, nous nous verrons samedi ?

LA DUCHESSE.

Sûrement. M. le chevalier y sera-t-il ?

LA VICOMTASSE.

Oui, oui, je le mènerai.

LA DUCHESSE.

Ah ! j'en suis fort aise.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, vous me conduisez ?

LA DUCHESSE.

Allons, puisque vous le voulez, je vous laise ; je n'ai pas encore écrit à des grands parens de province, il faut que je m'en occupe.

SCÈNE X.

LA VICOMTESSE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

(La Vicomtesse et le Chevalier montent en voiture.)

LE LAQUAIS.

Où va madame ?

LA VICOMTESSE.

Chez la marquise de Clercy.

LE CHEVALIER.

Je ferai encore cette visite ?

LA VICOMTESSE.

Sûrement. Eh bien, croyez-vous encore que madame d'Aunis vous trouve l'air gauche à présent ?

LE CHEVALIER.

Je vous avoue que j'ai été confondu de tout ce que

vous lui avez fait croire que j'avais dit d'elle, et de mes alarmes sur ce qu'elle toussait beaucoup dans son traîneau.

LA VICOMTESSE.

Vous serez bien plus surpris quand vous saurez que j'ignorais qu'elle eût été en traîneau.

LE CHEVALIER.

Réellement, vous l'ignoriez ?

LA VICOMTESSE.

Sans doute, mais je ne risquais rien. Supposé que vous vous fussiez trompé en croyant la voir, vos alarmes n'en subsistaient pas moins.

LE CHEVALIER.

Et, si elle va découvrir que je n'étais pas à Versailles ; si quelqu'un.....

LA VICOMTESSE.

Elle soutiendra que vous y étiez, et elle ira même jusqu'à assurer qu'elle vous y a vu.

LE CHEVALIER.

Mais son goût, sa grâce, ce charme.... Je n'ai jamais rien vu de tout cela.

LA VICOMTESSE.

Qu'importe ? elle ne le croira pas moins ; elle dira mille biens de vous, et il n'en faut pas davantage pour vous établir la meilleure réputation.

LE CHEVALIER.

Est-ce qu'elle n'a pas d'esprit ?

LA VICOMTESSE.

Elle en a, mais elle a encore plus d'amour-propre. Votre ami le Vicomte s'était brouillé il y a quelque temps avec elle ; il en était extrêmement inquiet et fâché ; il vint me conter cela. Je lui dis : Prenez un cou-

plet bien fade dans l'*Almanach des Muses*, et chantez-le-lui comme si vous l'aviez fait pour elle.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LA VICOMTESSE.

Cela lui réussit très-parfaitement.

LE CHEVALIER.

Et, si elle l'avait trouvé dans l'*Almanach des Muses*?

LA VICOMTESSE.

Bon! elle ne lit rien avec attention. Son seul livre est son miroir.

LE CHEVALIER.

Savez-vous, ma très-chère tante, que, si vous vouliez, il ne tiendrait qu'à vous d'être méchante.

LA VICOMTESSE.

Voilà bien, mon neveu, ce qu'on appelle une petite idée de province.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison, et j'ai tort; surtout après ce que vous venez de faire pour moi.

LA VICOMTESSE.

Ah! la marquise est chez elle.

LE CHEVALIER.

Vous voulez que je la voie?

LA VICOMTESSE.

Sans doute.

LE CHEVALIER.

Je n'y souperai pas toujours.

LA VICOMTESSE.

Pourquoi donc ne l'aimez-vous pas?

LE CHEVALIER.

C'est qu'elle est vieille, aigre et contrariante.

LA VICOMTESSE.

Elle n'a pas quarante ans, et vous la trouvez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais....

LA VICOMTESSE.

Songez donc qu'elle fait faire à votre ministre tout ce qu'elle veut, et qu'il faut, cette année, que vous ayez un régiment; mais rassurez-vous, je vous mènerai souper chez la maréchale.

(Ils entrent chez la Marquise.)

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR, LA VICOMTESSE, LE CHEVALIER.

LA VICOMTESSE

Est-ce que vous sortez, madame la Marquise?

LA MARQUISE.

Non vraiment, mais le commandeur se plaignait de ce que je ne reconduisais jamais personne, et je l'accompagnais jusqu'à l'escalier.

LE COMMANDEUR.

Madame la Vicomtesse, voilà une plaisanterie de la Marquise; vous la reconnaissez.

LA VICOMTESSE.

Oui, elle va s'enrhumer avec cette plaisanterie.

LA MARQUISE.

Je veux me corriger pour lui plaire, et je commence l'année comme je le lui avais promis.

LA VICOMTESSE.

Vous ne venez plus me voir, monsieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Madame la Vicomtesse, vous savez bien que je n'ai fini mon quartier d'hiver à Versailles que d'hier.

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LA VICOMTESSE, LE CHEVALIER.

LA VICOMTESSE.

Savez-vous, madame, qu'on n'a jamais vu un froid comme celui d'aujourd'hui?

LA MARQUISE.

Je n'aime pas qu'on parle de cela, parce que j'en ai vu de plus grands; mais aussi, pourquoi sortez-vous?

LA VICOMTESSE.

Parce qu'il y a mille ans que je ne vous ai vu.

LA MARQUISE.

Et nous avons soupé hier ensemble.

LA VICOMTESSE.

Oui, mais je disais chez vous.

LA MARQUISE.

Et vous m'amenez là un jeune homme qui aimerait bien mieux être à l'Opéra, avec toutes ces demoiselles.

LA VICOMTESSE.

Vous ne le connaissez pas; il n'est occupé que de son métier, et il préfèrera toujours à toutes choses l'honneur de vous rendre ses devoirs et celui de vous faire sa cour.

LA MARQUISE.

Il ne ressemble donc pas aux jeunes gens de ce temps-ci? Quel âge avez-vous, monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Vingt-trois ans, madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Voilà comme sont tous les jeunes gens d'à présent; ils ont tous vingt-trois ans; nous savons bien pour-

quoi. Mais cela n'y fait rien, le roi ne veut pas faire de promotion de long-temps.

LA VICOMTESSE.

Mais s'il en faisait une, madame la Marquise, j'espère pourtant que vous voudriez bien vous intéresser en notre faveur.

LA MARQUISE.

Vous croyez peut-être que j'ai du crédit; mais, par où mériterai-je d'en avoir? Est-ce que je suis coiffée à la mode? Est-ce que mademoiselle Bertin me fournit mes chapeaux? est-ce que je suis habillée à l'anglaise? suis-je des cours de physique, de chimie, d'histoire naturelle? Quel cas peut-on faire d'une femme qui n'est pas du beau monde d'aujourd'hui?

LA VICOMTESSE.

On en fait le cas qu'inspire toujours le vrai mérite.

LA MARQUISE.

Oui, c'est bien là après quoi l'on court; la vertu, la raison, le mérite, tout cela ne vaut pas les grâces. Cependant, moi, je n'en vois point dans ces buissons de fleurs, dans ces chevelures énormes et dans tout ce linge dont on s'entortille.

LA VICOMTESSE.

Ah! vous êtes charmante, madame la Marquise, et toujours bonne à voir et à entendre. Tout ce qu'il y a de fâcheux, c'est d'être obligé de vous quitter.

LA MARQUISE.

Où souperez-vous donc ce soir?

LA VICOMTESSE.

Chez la Maréchale.

LA MARQUISE.

Eh bien, vous aurez de tout cela chez elle en abondance. La Maréchale aime les modes comme toutes

nos jeunes dames. Savez-vous qu'elle avait un chapeau cet été, oh ! un chapeau !..... Mais elle est votre amie, à propos ; je n'en dis plus rien.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, allez-vous me reconduire, comme le Commandeur ?

LA MARQUISE.

Non, non, je crois que M. le Chevalier m'a assez vue.

LA VICOMTESSE.

Pourquoi donc le traitez-vous comme cela ? J'ai envie de prendre cette mauvaise plaisanterie pour un engagement de tout ce que vous voudrez bien faire pour lui.

LA MARQUISE.

Vous savez au moins combien je serais comblée de pouvoir faire tout ce que vous désirez pour vous et les vôtres.

LA VICOMTESSE.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'aime fort à le croire. Eh bien, où voulez-vous donc aller ? Je vous réponds que je ne sors pas que vous ne soyez assise.

SCÈNE XIII.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, L'ABBÉ.

LA VICOMTESSE.

Tenez, voilà l'Abbé avec qui je vais vous laisser. Je ne vous vois plus, l'Abbé.

L'ABBÉ.

Madame, je sors de chez vous.

LA VICOMTESSE.

Vous savez bien ce que vous m'avez promis : nous parlerons de cela une autre fois.

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, L'ABBÉ.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que vous lui avez donc promis, l'Abbé?

L'ABBÉ.

Ma foi, madame, je ne me le rappelle pas trop. Vous voyez que ce n'est pas un engagement bien sérieux.

LA MARQUISE.

Elle prétend qu'il faut que son neveu ait un régiment, et elle croit que je dois me mêler de cela, moi?

L'ABBÉ.

Elle sait combien vous aimez à obliger.

LA MARQUISE.

Ce ne sera pas elle, toujours.

L'ABBÉ.

Il est vrai que je ne lui crois pas beaucoup de goût.

LA MARQUISE.

Du goût! elle n'en a pas l'ombre.

L'ABBÉ.

N'est-ce pas elle qui passa, une fois, tout le temps du dernier opéra dans votre loge, à causer, sans en écouter un seul mot?

LA MARQUISE.

Elle-même; et qui, lorsque je le lui reprochai, me dit qu'elle n'aimait pas la musique des opéras bouffons; et c'était une tragédie.

L'ABBÉ.

Et mise en musique comme il n'y en a jamais eu.

LA MARQUISE.

Et jouée!....

L'ABBÉ.

Ah! ne parlons pas du jeu.

LA MARQUISE.

Comment, monsieur, vous n'avez pas trouvé ?...

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi, madame ; mais si vous aviez été en Italie, vous conviendriez que c'est trop joué.

LA MARQUISE.

Trop joué !

L'ABBÉ.

Oui, madame....

LA MARQUISE.

Je ne vous comprends pas !

L'ABBÉ.

Je n'en suis pas surpris ; on n'aime pas assez la musique ici, pour comprendre ce que je veux dire.

LA MARQUISE.

Vous verrez que je n'aime pas la musique italienne, moi !

L'ABBÉ.

Non, madame ; ceux qui aiment réellement la musique n'ont pas besoin que l'on joue, ni que l'on s'exprime en chantant.

LA MARQUISE.

Vous verrez que, par-là, on n'en fait pas mieux sentir les beautés.

L'ABBÉ.

Au contraire, cette manière de chanter y nuit beaucoup.

LA MARQUISE.

Quoi ! le jeu de l'actrice nuit à la musique ?

L'ABBÉ.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Quoi ! cette expression qui passe dans votre âme et qui la pénètre ?...

L'ABBÉ.

Vous empêche de sentir toute la perfection de la musique.

LA MARQUISE.

Vous croyez que le sentiment de l'actrice peut lui être contraire ?

L'ABBÉ.

Oui vraiment. Les efforts qu'elle fait pour rendre le sentiment nuisent à la beauté de sa voix, l'empêchent de sortir dans toute sa pureté, et font sacrifier la musique à l'expression.

LA MARQUISE.

Vous le croyez ?

L'ABBÉ.

J'en suis certain ; et quand j'entends des gens se plaindre de ce qu'ils n'entendent pas les paroles, j'ai toujours envie de leur dire : Si vous voulez des paroles, allez à la Comédie française, et ne venez point à l'Opéra.

LA MARQUISE.

Vous pensez qu'il ne faut pas entendre les paroles?

L'ABBÉ.

Rien ne nuit plus à la musique.

LA MARQUISE.

Mais, comment saurais-je tout ce que la musique peint, exprime ?

L'ABBÉ.

Écoutez l'orchestre ; c'est là où vous le trouverez.

LA MARQUISE.

Quoi ! la chanteuse.... ?

L'ABBÉ.

Doit être immuable.

LA MARQUISE.

Quand elle chante ?

L'ABBÉ.

Oui, madame, voilà comme on la veut en Italie; et l'on y sait comme il faut aimer véritablement la musique.

LA MARQUISE.

Comment, cette *Didonna abandonnata*, de Métastase?.....

L'ABBÉ.

Arrive, madame, pendant la ritournelle, avec un abbé qui lui donne la main. Quand elle est au bord du théâtre, elle lui fait la révérence; ensuite, elle salue les différens spectateurs de sa connaissance qui sont dans les loges et qui ont quitté leur jeu et leur conversation pour l'entendre chanter.

LA MARQUISE.

Et comment sait-on dans quelle situation elle doit se trouver?

L'ABBÉ.

Tout cela est dans la ritournelle, exécutée par l'orchestre. Lorsque la ritournelle est finie, alors la chanteuse déploie sa voix sans faire le moindre geste: vous comprenez la facilité avec laquelle elle peut lui faire parcourir tous les tons qu'elle doit rendre, puisque rien ne la gêne; voilà donc comme on peut chanter admirablement la musique la plus parfaite, mais il faut des oreilles pour l'entendre, et non pas des yeux. Plus un sens est exquis, et moins il faut de distraction: aussi, je soutiens que tous ceux qui ne se sont pas formé le goût en Italie, ne comprendront rien à l'exécution de la bonne musique. Jugez, d'après cela, comment, à Paris, on saura jamais l'entendre et la juger!

LA MARQUISE.

Je commence à comprendre cela.

L'ABBÉ.

Tous ces prétendus amateurs qui forment deux

partis, dont les uns admirent un musicien, et les autres le blâment, qui se querellent sans cesse, ne savent seulement pas de quoi ils parlent.

LA MARQUISE.

Comment, lorsqu'ils sont en guerre?....

L'ABBÉ.

Ils ne se doutent pas de tout ce qui les divise.

LA MARQUISE.

Vous le croyez?

L'ABBÉ.

Demandez-le aux compositeurs qu'ils fêtent et qu'ils préfèrent; s'ils sont de bonne foi, ils vous le diront; et ils vous diront que notre nation n'aura jamais l'oreille musicale.

LA MARQUISE.

Mais, pourquoi cela?

L'ABBÉ.

C'est que notre éducation s'y oppose.

LA MARQUISE.

Il faudrait donc que tous les Français fussent élevés en Italie?

L'ABBÉ.

Eh! oui, madame; voilà le nœud, vous l'avez trouvé. Voyez combien nous serons toujours éloignés du vrai but.

LA MARQUISE.

Savez-vous, l'Abbé, que cela est effrayant?

L'ABBÉ.

Effrayant? Ah! dites désespérant! Je n'ose jamais y penser un seul instant.

LA MARQUISE.

Vous avez bien raison. Savez-vous bien que je ne pourrai plus entendre la musique, et que je trouve

les connaissances que je croyais avoir furieusement rapetissées ?

L'ABBÉ.

Il ne dépendra que de vous d'avoir le vrai goût.

LA MARQUISE.

En faisant un voyage en Italie ?

L'ABBÉ.

Je ne vous le cacherai pas.

LA MARQUISE.

Oh ! je le sens, il n'y a que cela ; mais dites-moi, quand je reviendrai en France ?...

L'ABBÉ.

Vous ne pourrez pas souffrir la manière dont on y exécute la musique.

LA MARQUISE.

J'en serai donc encore plus malheureuse ?

L'ABBÉ.

N'en doutez pas.

LA MARQUISE.

Je pourrai mépriser au moins tous ceux qui n'auront pas été en Italie ?

L'ABBÉ.

Vous en aurez acquis le droit.

LA MARQUISE.

C'est toujours une consolation ; mais quand pourrai-je en jouir ? Je crains que ce ne soit un ridicule pour une Française de voyager.

L'ABBÉ.

Pourquoi donc ? Au contraire, la mode pourrait en venir.

LA MARQUISE.

Ce serait alors une mode très-sensée.

L'ABBÉ.

J'entends, je crois, du monde.

LA MARQUISE.

Nous reparlerons de tout cela une autre fois. Ah ! c'est ma nièce : l'Abbé, ne vous en allez pas.

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, LA BARONNE, L'ABBÉ, DUBUT.

DUBUT.

Madame, la baronne de Blézières.

LA BARONNE.

Bonsoir, ma tante. Ah ! voilà l'Abbé. Eh bien, ma tante, vous ne voulez pas m'embrasser ?

LA MARQUISE.

Pardonnez-moi, mon enfant ; mais c'est que je m'arrange pour que vous ne me creviez pas les yeux avec votre chapeau.

LA BARONNE.

Il n'est pourtant pas bien grand. Savez-vous qu'il fait bien froid ce soir, monsieur l'Abbé ; il ne fait pas ce froid-là à Rome, j'espère ?

L'ABBÉ.

Non, madame.

LA BARONNE.

C'est que je lis l'Histoire romaine à présent ; et je serais très-fâchée de penser que ces anciens Romains avaient eu aussi froid que nous l'avons dans ce moment-ci ; parce que, ma tante ne le croira pas, j'aime passionnément les grands hommes de ce temps-là. Et les Grecs donc ! mais c'est que je ne saurai jamais leur langue.

LA MARQUISE.

Ne croyez-vous pas savoir celle des Romains ?

LA BARONNE.

Pas tout-à-fait ; mais savez-vous que je commence à expliquer un peu l'Arioste.

L'ABBÉ.

L'Arioste, madame ?

LA BARONNE.

Oui, venez me voir, et vous en jugerez : ce qui aide à me le persuader, c'est que j'entends à merveille toutes les paroles des opéras bouffons.

LA MARQUISE.

Vous voilà bien savante, ma nièce !

LA BARONNE.

Vous vous moquez de moi, ma tante ; mais je vous réponds que cela a perfectionné mon goût pour la musique italienne et que je n'en veux plus chanter d'autre.

L'ABBÉ.

Plus vous chanterez de celle-ci, plus vous préférerez cette musique, et plus vous sentirez qu'il n'y a qu'elle.

LA BARONNE.

Imaginez-vous que je suis déjà si avancée, pour la manière de prononcer, qu'hier j'ai chanté trois airs de l'Opéra nouveau devant plus de douze personnes, et pas une n'a compris un mot des paroles : toutes ont cru que c'était des paroles italiennes.

LA MARQUISE.

Mais, l'Abbé, pourquoi fait-on des opéras nouveaux sur des paroles françaises ?

L'ABBÉ.

Il en faut bien pour le peuple.

LA BARONNE.

Comment le peuple, l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Quand je dis le peuple, madame la Baronne, c'est-à-dire les habitués de l'Opéra qui regrettent encore la musique française.

LA BARONNE.

Il est donc vrai qu'il y a encore de ces gens-là?

LA MARQUISE.

J'espère que cette génération barbare tire à sa fin.

LA BARONNE.

Ma tante, je meurs de froid.

LA MARQUISE.

Eh bien, chauffez-vous.

LA BARONNE.

Non, il faut que je m'en aille: j'ai voulu vous voir un moment; sans cela je ne serais pas venue, car il est tard.

DUBUT.

Madame la comtesse de Sourville.

L'ABBÉ.

Je m'enfuis.

LA MARQUISE.

L'Abbé, je vous reverrai?

L'ABBÉ.

Oui, oui, madame.

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, LA BARONNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Madame la Marquise, il faut avoir tout le désir que j'avais de venir vous chercher pour sortir de ce temps-là; car on ne va pas du tout.

LA MARQUISE.

C'est bien honnête à vous.

LA COMTESSE.

Bonjour, mon cœur.

LA BARONNE.

Je m'en allais : Embrassez-moi donc.

LA COMTESSE.

Oui, depuis trois jours que vous me délaissez; c'est affreux !

LA BARONNE.

Ne dites-donc pas de ces choses-là. Si vous saviez tout ce que j'ai fait, depuis que je ne vous ai vu. Est-ce que je n'ai pas été obligée de courir tous les marchands avec ma belle-sœur ?

LA COMTESSE.

Savez-vous que je n'ai rien trouvé de joli, cette année ?

LA BARONNE.

Où avez-vous donc été ?

LA COMTESSE.

Mais, partout.

LA BARONNE.

Vous n'avez donc pas vu ce petit secrétaire de porcelaine qui a un orgue, et qui, à la fin de chaque air, allume une bougie ?

LA COMTESSE.

Ah ! oui, cela est assez joli.

LA BARONNE.

Et les tablettes anglaises, qui sont un nécessaire dont tous les instrumens sont ornés de portraits des membres du parlement d'Angleterre, avec leurs noms en anglais.

LA COMTESSE.

Oui, cela est instructif, par exemple. J'aime assez que le roi d'Angleterre soit représenté sur les cizeaux.

LA BARONNE.

Cela vous apprend qu'il peut dissoudre le parlement.

LA COMTESSE.

Et le souvenir pour marquer les numéros du loto les plus heureux, afin d'y placer ses dauphins ?

LA BARONNE.

Et les bonbonnières d'acier à jour ?

LA COMTESSE.

J'en ai laissé tomber deux : cela se casse comme du verre.

LA BARONNE.

C'est la pendule qu'il faut voir.

LA COMTESSE.

Comment est-elle donc, madame ?

LA BARONNE.

D'abord il n'y a point de chiffres pour marquer les heures.

LA MARQUISE.

Et comment sont-elles indiquées ?

LA BARONNE.

Par une petite bergère, assise au pied d'un rocher, d'où il sort un mouton à chaque heure ; en les comptant on sait l'heure qu'il est. Un chien noir marque les demi-heures, un coq les quarts, et des colombes marquent les minutes en volant. Il y a un petit berger qui sort de derrière un buisson à toutes les heures, et qui s'en retourne toujours, et il ne reste que lorsqu'il est minuit.

LA COMTESSE.

Qui est apparemment l'heure du berger ?

LA BARONNE.

Oui, je vous dis, c'est la plus jolie chose du monde.

LA MARQUISE.

Moi, je trouve tout cela d'une bêtise affreuse !

LA BARONNE.

Ah ! ma tante, c'est que vous ne l'avez pas vu : Je suis sûre que vous en seriez enchantée.

LA MARQUISE.

Voilà ce que je ne crois pas : vous êtes comme des pensionnaires qui n'ont jamais rien vu que leur couvent.

LA COMTESSE.

En vérité, madame, je vous assure que la Baronne a beaucoup de goût.

LA MARQUISE.

Oui, voyez sa coiffure.

LA COMTESSE

Elle est des plus à la mode.

LA MARQUISE.

Je n'ai encore vu personne coiffé comme cela.

LA COMTESSE.

Je le crois bien, c'est une coiffure nouvelle d'aujourd'hui.

LA MARQUISE.

On n'y comprend plus rien.

LA COMTESSE.

Ah! mon cœur, il faut que nous allions tout à l'heure voir ensemble des chapeaux nouveaux qu'on vient de m'indiquer.

LA BARONNE.

Je ne demande pas mieux.

LA MARQUISE.

Vous arriverez trop tard où vous irez souper.

LA BARONNE.

Oh! que non.

LA COMTESSE.

Madame la Marquise, je suis bien aise de vous avoir trouvée.

LA MARQUISE.

Voulez-vous souper ici, mercredi?

LA COMTESSE.

Mais....

LA MARQUISE.

Vous regardez ma nièce pour accepter. Elle y sera ; je ne vous prierais pas sans elle.

LA COMTESSE.

Quoi, madame, vous croyez... ?

LA MARQUISE.

Allons, à mercredi.

LA BARONNE.

Adieu, ma tante.

LA MARQUISE.

Adieu, adieu ; quand vous verrai-je ?

LA BARONNE.

Mais sûrement demain.

LA MARQUISE.

Pour votre mari....

LA BARONNE.

Oh ! je ne mêle pas de ses affaires.

LA MARQUISE.

Madame la Comtesse, je vous laisse aller.

LA COMTESSE.

Ah ! madame, rentrez donc.

LA MARQUISE.

Puisque vous le voulez, ma nièce vous fera mes excuses.

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, LA BARONNE, UN LAQUAIS.

LA COMTESSE.

J'ai imaginé les chapeaux pour vous tirer de chez la Marquise.

LA BARONNE.

Quoi, réellement, il n'y en a pas de nouveaux ?

LA COMTESSE.

Non, mais j'étais impatientée de son humeur.

LA BARONNE.

Oh ! moi, j'y suis accoutumée.

(Elles montent en voiture)

LE LAQUAIS.

Où madame la Comtesse va-t-elle ?

LA COMTESSE.

Chez la Maréchale : n'est-ce pas mon cœur ?

LA BARONNE.

Sûrement. Si vous me ramenez, je m'en vais renvoyer ma voiture.

LA COMTESSE.

Sans doute. Lafrance, dites-le au cocher de la Baronne.

LE LAQUAIS.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Le Chevalier sera-t-il chez la Maréchale ?

LA COMTESSE.

Non, il est à Versailles.

LA BARONNE.

Nous nous ennuierons.

LA COMTESSE.

Oh ! que non, et puis, si nous nous ennuyons, nous nous retirerons de bonne heure.

LA BARONNE.

Et j'en serai bien aise, parce que j'ai envie de monter demain à cheval.

LA COMTESSE.

Eh bien, mon cœur, j'y monterai avec vous.

LA BARONNE.

Ah ! cela sera charmant.

LA COMTESSE.

Je manquerai mon cours de physique.

LA BARONNE.

Et moi le mien d'histoire naturelle; mais il y a quinze jours que je n'y ai été.

LA COMTESSE.

Je n'ai assisté encore qu'à trois leçons; il faut pourtant que j'y aille un de ces jours.

LA BARONNE.

C'est la dernière réception de l'Académie qui m'a interrompue. Il faut aller de si bonne heure à cette Académie.

LA COMTESSE.

Sans doute, et puis les déjeuners à l'anglaise.

LA BARONNE.

Oh ! je les aime à la folie.

LA COMTESSE.

A propos, savez-vous le raccommodement du Vicomte et de la Vicomtesse ?

LA BARONNE.

Comment ! que dites-vous donc ?

LA COMTESSE.

Quoi, votre frère ne vous l'a pas dit ?

LA BARONNE.

Il y a huit jours que je ne l'ai vu.

LA COMTESSE.

Il est à la campagne avec la Vicomtesse, à jouer la comédie.

LA BARONNE.

Je craignais que ce raccommodement ne se fût fait à ses dépens.

LA COMTESSE.

Vous pouvez être tranquille ; ils se sont brouillés le même jour à ne se jamais raccommoder.

LA BARONNE.

Ce que vous me dites-là est incompréhensible ! et je vous réponds qu'en mille ans....

LA COMTESSE.

Je vais vous l'expliquer et vous verrez que vous l'entendrez. Vous savez la passion du Vicomte pour les chevaux ; elle égale celle qu'il a eue pour sa femme, pendant six mois.

LA BARONNE.

On a cru quelque temps qu'elle aimait le Vicomte.

LA COMTESSE.

Comme il voulait mener de front ces deux passions, être avec sa femme et avec ses chevaux, il lui proposa de lui montrer à monter à cheval. Elle n'était pas éloignée d'y consentir ; mais elle venait de faire connaissance avec le marquis, il commençait à lui plaire, et son mari ne gagnait pas à la comparaison.

LA BARONNE.

Cela est facile à penser.

LA COMTESSE.

Elle refusa donc tout net la proposition du Vicomte, et il en prit tant d'humeur, que les affaires du Marquis n'en allèrent que mieux vis-à-vis de la Vicomtesse, son mari l'ayant abandonnée pour ses chevaux.

LA BARONNE.

Je croyais que c'était pour la petite Fulvie.

LA COMTESSE.

Elle y était bien aussi pour quelque chose.

LA BARONNE.

Je ne savais pas que le Marquis eût précédé mon frère auprès de la Vicomtesse.

LA COMTESSE.

Il ne l'ignore pas lui, et il n'en veut pas convenir; mais, ignorant sans doute la proposition que le Vicomte avait faite à sa femme de monter à cheval et qu'elle l'avait refusé, il dit devant lui qu'elle en avait envie, et qu'il savait que, si elle avait des chevaux, elle les monterait avec plaisir.

LA BARONNE.

De quoi s'avisait-il?

LA COMTESSE.

C'était sans doute l'envie qu'il avait de se promener avec elle; il le lui dit à elle-même, et ils crurent que cela n'aurait aucune suite. Mais ce propos avait réveillé la passion du Vicomte pour sa femme, et un beau jour il arrive chez elle et lui présente un habit de cheval charmant, un chapeau chargé de plumes, rien n'y manquait; il fallut bien accepter cette galanterie et convenir d'un jour pour monter à cheval au bois de Boulogne. En attendant ce moment, le Vicomte allait et venait continuellement chez sa femme, enchanté de ce qu'elle avait enfin le goût qu'il lui désirait depuis long-temps.

LA BARONNE.

Voilà une grande étourderie que mon frère avait faite : cela me met presque en colère contre lui.

LA COMTESSE.

Attendez-donc : Le jour pris, on se rend au bois de Boulogne; il y avait eu un grand déjeuner avant.

LA BARONNE.

A l'anglaise?

LA COMTESSE.

Sûrement, et tout ce qui était du déjeuner avait suivi.

LA BARONNE.

Cela devait être charmant !

LA COMTESSE.

Rien n'était plus gai, à ce qu'on m'a dit; votre frère seul avait de l'humeur.

LA BARONNE.

J'imagine aisément combien il craignait les soins importuns du Vicomte pour sa femme.

LA COMTESSE.

Le rendez-vous était très-bien choisi : la Vicomtesse saute de la voiture en criant, mon cheval, mon cheval. Le Vicomte veut mettre de l'importance à la leçon qu'il va donner, ou l'entoure, on l'écoute....

LA BARONNE.

Et l'on rit ?

LA COMTESSE.

Vous le pensez bien. On amène le cheval; la Vicomtesse, sans vouloir rien entendre, saute dessus et part au grand galop. L'étonnement du Vicomte était à peindre; il n'en revient que pour lui crier d'arrêter; mais elle est déjà bien loin, et l'on n'apercevait plus que le jokei, qui s'efforçait de la suivre.

LA BARONNE.

A merveille.

LA COMTESSE.

Toute la troupe monte à cheval et court après : on dit que c'était le plus beau coup d'œil du monde.

LA BARONNE.

Ce devait être une vraie chasse. Ah ! que j'aurais voulu être là !

LA COMTESSE.

On avait perdu la voie, on se disperse et l'on se

réunit enfin à la Croix de Mortemart, où l'on rejoint la Vicomtesse. Elle s'arrête; on voit venir son mari, on le lui dit, elle imagine bien qu'il va arriver furieux, mais elle ne s'en embarrasse pas le moins du monde. Effectivement, il approche tout essoufflé, ne se possédant pas de colère; il veut parler, elle lui éclate de rire au nez; sa fureur augmente, et il veut la faire descendre de cheval.

LA BARONNE.

A sa place, je n'y aurais pas consenti.

LA COMTESSE.

Au contraire, la voilà qui repart plus vite que la première fois.

LA BARONNE.

Ah! fort bien!

LA COMTESSE.

Cependant, bientôt après elle s'arrête et elle revient au-devant de lui pour lui dire: Ne croyez-vous pas que je veux monter à cheval pour aller au pas? non, monsieur, voilà comme je compte toujours mener mes chevaux. — Eh bien, madame, reprit-il, ce ne sera pas les miens que vous mènerez comme cela; voilà une bête dans un joli état! — Eh bien, monsieur, voilà quelque chose de rare! Je ne vous demanderai plus jamais de chevaux. A l'instant elle saute à terre, et lâche son cheval en lui donnant un coup de fouet. Le cheval s'emporte, le Vicomte le suit pour le rejoindre; et, depuis ce temps-là, il n'a plus voulu la revoir chez elle que lorsqu'il y a beaucoup de monde.

LA BARONNE.

Je trouve que, pour se débarrasser de son mari, elle a agi avec beaucoup d'esprit.

LA COMTESSE.

C'est ce que tout le monde a pensé.

LA BARONNE.

Quoi ! nous voilà déjà chez la maréchale ?

LA COMTESSE.

Oui vraiment. Ah ! mon Dieu, mon cœur, je suis désespérée.

LA BARONNE.

Comment ! pourquoi donc ?

LA COMTESSE.

Je ne peux pas souper ici.

LA BARONNE.

Par quelle raison ?

LA COMTESSE.

C'est que je n'ai pas vu encore ma grand'mère d'aujourd'hui, et qu'elle m'a défendu de venir que pour souper.

LA BARONNE.

Quoi ! vous allez souper chez elle ?

LA COMTESSE.

Il le faut bien.

LA BARONNE.

En vérité, cela est bien mal à vous, de me laisser comme cela au moment....

LA COMTESSE.

Mais, mon cœur, comment voulez-vous que je fasse ?

LA BARONNE.

Et, quand vous verrai-je donc ?

LA COMTESSE.

Mais, demain matin, puisque nous montons à cheval ensemble.

LA BARONNE.

Oh, oui ; mais, à quelle heure ?

LA COMTESSE.

A midi, est-ce trop tôt?

LA BARONNE.

Pouvez-vous me dire cela, quand il est question d'être avec vous?

LA COMTESSE.

Ah! vous êtes charmante!

LA BARONNE.

Allons, à demain.

LA COMTESSE.

Adieu donc.

LA BARONNE.

Ah! écoutez donc que je vous dise.

LA COMTESSE.

Quoi, mon cœur?

LA BARONNE.

C'est que ma sœur m'a dit de l'avertir quand je monterais à cheval.

LA COMTESSE.

Eh bien?

LA BARONNE.

Si cela vous contrariait....

LA COMTESSE.

Pas le moins du monde; mais, attendez donc.

LA BARONNE.

Comment?

LA COMTESSE.

S'il fait ce temps-là.

LA BARONNE.

Est-ce que vous croyez?....

LA COMTESSE.

Tenez, je vous écrirai.

LA BARONNE.

Eh bien, oui, cela vaudra mieux.

LA COMTESSE.

En vérité, je suis furieuse de ne pas souper avec vous.

LA BARONNE.

Ah ! ne parlons pas de cela.

LA COMTESSE.

Et, à propos, comment vous en retournerez-vous ?

LA BARONNE.

J'enverrai chercher mes chevaux.

LA COMTESSE.

Ah ! c'est affreux à moi ! Adieu, mon cœur.

LA BARONNE.

Adieu, adieu.

LA COMTESSE.

Allons, prenez garde de vous enrhumer.

LE LAQUAIS

Où va madame ?

LA COMTESSE.

Chez ma grand'mère.

FIN DES VISITES DU JOUR DE L'AN.

LA PROMOTION,

SECONDE JOURNÉE.

NOMS DES PERSONNAGES.

LA BARONNE.
LE COMTE DE NORTVAL.
LA MARQUISE D'AREMPIERRE.
LE VICOMTE D'AREMPIERRE.
LA COMTESSE DE NORTVAL.
Mlle. DE NORTVAL.
LE BARON DE SAINT-LEU.
LE CHEVALIER DE VIGNIÈRES.
Mlle. MOREL, gouvernante de Mlle. de Nortval.
JULIE, femme de chambre de la Comtesse.
DURAND, valet de chambre de la Comtesse.

La scène est chez la Comtesse de Nortval, dans le salon

LA PROMOTION,

SECONDE JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah ça, Comte, dites-moi donc, où allez-vous à présent?

LE COMTE.

Je vais chez la marquise d'Arempierre pour lui faire compliment sur ce que son fils est colonel.

LA COMTESSE.

Cela est fort bien fait, mais vous ne la trouverez sûrement pas.

LE COMTE.

Quoiqu'elle vous ait mandé qu'elle n'était arrivée que ce matin de Versailles, je m'attends bien qu'elle sera sortie; car elle est toujours en l'air.

LA COMTESSE.

Il est vrai que, si son fils ne réussit pas, ce ne sera pas sa faute.

LE COMTE.

A elle; car pour lui, je crois, comme je vous l'ai dit, que ce sera toujours un mince sujet.

LA COMTESSE.

Il ne faut désespérer de rien, il est bien jeune; on juge quelquefois les jeunes gens avec trop de précipitation.

LE COMTE.

Je désire fort de me tromper.

LA COMTESSE.

Il a un grand nom, avec cela une mère qui ne perdra pas une occasion d'obtenir tout ce qui lui conviendra, et notre fille sera très-bien mariée.

LE COMTE.

Selon l'usage au moins.

LA COMTESSE.

Ayant une place à la cour, ce sera un grand avantage pour ses enfans; et puis de belles alliances, il me semble que tout s'y trouve.

LE COMTE.

Pourvu que son mari se conduise bien; mais....

LA COMTESSE.

Vous verrez que le mariage....

LE COMTE.

Lui donnera beaucoup plus d'argent à dépenser.

LA COMTESSE.

Vous voyez un peu trop en noir aussi, Comte.

LE COMTE.

Je suis effrayé par les exemples.

LA COMTESSE.

Qu'aurions-nous pu faire de mieux?

LE COMTE.

Vous croyez qu'avec ce que nous donnons à présent et les espérances, nous n'aurions pu trouver un meilleur parti?

LA COMTESSE.

La mère du Vicomte peut en faire tout ce qu'elle voudra; la protection et l'intrigue font toujours plus que le mérite.

LE COMTE.

J'en suis bien convaincu ; ainsi vous comptez que nous faisons une bonne affaire, et qu'il faut bannir toutes les réflexions. Je souhaite que nous n'ayons rien à nous reprocher.

LA COMTESSE.

Eh bien, vous ne m'avez pas encore parlé de la promotion.

LE COMTE.

Que voulez-vous que je vous en dise? Voulez-vous que je me plaigne de ce qu'on s'est arrêté à moi pour ne plus faire de lieutenans généraux? Il faudra bien qu'on en fasse encore un jour : Quoique je n'aille pas à la cour, je ne saurais croire qu'on me passera sur le corps, en faisant mes cadets ; ainsi, un peu plus tôt, un peu plus tard, j'ai pris mon parti.

LA COMTESSE.

Vous avez le droit de vous plaindre.

LE COMTE.

J'irai à Versailles quand le roi signera le contrat de ma fille, et pour lors je me joindrai à tous ceux de ma promotion qui se plaindront au ministre.

LA COMTESSE.

Cela ne fera pas grand' chose.

LE COMTE.

C'est à quoi je m'attends ; voilà pourquoi je n'irai pas à Versailles par le temps qu'il fait, pour n'en rapporter qu'un rhume.

LA COMTESSE.

C'est ce qui pourrait fort bien vous arriver. Il faudra pourtant savoir quel sera l'avis de la marquise là-dessus.

LE COMTE.

Ah ! savez-vous ce que le ministre me dira, quand je lui représenterai que je ne crois pas avoir démérité auprès du roi ?

LA COMTESSE.

Voyons ?

LE COMTE.

Monsieur, il vous a prouvé aussi qu'il était content de vos services, puisqu'il y a deux ans il vous a accordé le gouvernement que vous avez.

LA COMTESSE.

Oui, et que vous n'auriez pas eu sans la vigilance, le crédit et les soins de la Marquise.

LE COMTE.

Je crois bien qu'elle prévoyait dès lors que, par ce moyen, vous ne pourriez pas refuser de donner votre fille à son fils.

LA COMTESSE.

Elle ne savait pas qu'elle serait un si bon parti.

LE COMTE.

Elle savait que votre oncle qui lui destinait son bien ne vivrait pas long-temps : je vous réponds que c'est une femme adroite.

LA COMTESSE.

Eh bien, tant mieux pour nous.

LE COMTE.

Je le souhaite. Allons, allons, je m'en vais toujours.

LA COMTESSE.

Vous reviendrez de bonne heure ?

LE COMTE.

Oui, oui.

SCÈNE II.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE BARON, DURAND.

DURAND, annonçant.

Monsieur le baron de Saint-Leu.

LE COMTE.

Il va me retenir.

LE BARON.

Ah ! Comte, on m'avait dit que tu n'y étais pas.

LE COMTE.

C'est que je vais sortir.

LE BARON.

Madame la Comtesse, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour, remettez-vous donc. Tu venais chez moi, sans doute?

LE COMTE.

Non, j'allais....

LE BARON.

A Versailles? Il ne faut pas y aller seul. La première chose qu'il faut faire, c'est de nous rassembler tout ce que nous sommes de maréchaux de camp de la promotion où l'on s'est arrêté; et, comme c'est précisément à toi que cette nouvelle promotion a fini, je crois que tu dois en être encore plus piqué que nous.

LE COMTE.

Mais, comme cela.

LE BARON.

Que dis-tu donc?

LA COMTESSE.

En vérité, Baron, je ne vois pas que cela soit d'une si grande conséquence pour faire beaucoup de bruit.

LE BARON.

Comment donc, madame, voulez-vous que la première fois qu'on fera des lieutenans généraux on nous oublie, et qu'on nous fasse passer nos cadets sur le corps?

LA COMTESSE.

Être lieutenant général au lieu de maréchal de camp, cela peut faire quelque chose en province, mais à Paris, sait-on ce que sont les hommes? Il n'y a que dans le temps de la promotion qu'on parle de leurs grades, ainsi tout cela est égal.

LE BARON.

Avec vous, mesdames; mais, entre nous autres militaires, cela est fort différent.

LA COMTESSE.

Quand on n'a plus de régiment, moi, je trouve que l'on n'est plus rien.

LE BARON.

Oui, en temps de paix; mais que la guerre se déclare, alors la différence est grande entre un lieutenant général et un maréchal de camp. Ce colonel que vous trouvez qui est seul quelque chose en temps de paix, se trouve bientôt à leurs ordres.

LA COMTESSE.

Oui; mais, il faut pour cela que les officiers généraux soient employés.

LE BARON.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Et où est le malheur de ne pas l'être? Est-il bien agréable de se ruiner sans objet?

LE BARON.

Sans objet, madame! On fait son métier, et cela mène....

LA COMTESSE.

A quoi ?

LE BARON.

A être maréchal de France, et à commander les armées.

LA COMTESSE.

Premièrement, on est rarement maréchal de France; et pour commander les armées, il n'y en a qu'un ou deux sur toute la noblesse française. Ainsi, si vous en croyez mon conseil, tous les deux vous vous tiendrez tranquilles.

LE BARON.

Comment, madame, vous ne voulez pas que nous nous plaignions?

LA COMTESSE.

A quoi cela servira-t-il ?

LE BARON.

A montrer au moins la volonté de servir, le désir de se voir avancé et de n'être pas privé des grâces et des distinctious que nous méritons autant que ceux qui nous précèdent.

LA COMTESSE.

Je ne vois pas un grand inconvénient à tout cela, ni un grand avantage à retirer de vos plaintes.

LE BARON.

Et quand ce ne serait que pour le monde, devons-nous nous taire ?

LA COMTESSE.

Le ministre s'attend à tout ce que vous lui direz; il serait bien plus surpris si vous vous teniez tranquilles.

LE BARON.

D'ailleurs, il pourra y avoir une addition à la promotion, il faut toujours aller à Versailles. Allons, Comte, viens chez le commandeur.

LE COMTE.

Je le veux bien.

LA COMTESSE.

Vous n'irez donc pas chez la marquise ?

LE COMTE.

J'irai après.

LA COMTESSE.

Comme vous voudrez.

LE BARON.

Madame la Comtesse, on ne peut encore vous parler de rien ?

LA COMTESSE.

Non, nous ne recevons pas les complimens d'ici à quelques jours.

LE BARON.

Je viendrai vous demander à dîner, et vous me conterez tout cela.

LA COMTESSE.

Oui, oui.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, JULIE.

JULIE.

Madame, mademoiselle est arrivée.

LA COMTESSE.

Il fallait donc venir me le dire; nous n'avons pas de temps à perdre.

JULIE.

J'ai voulu attendre que monsieur le Baron fût parti.

LA COMTESSE.

Vous avez bien fait. Allons, faites-la venir.

JULIE.

Elle est là-dedans, madame.

LA COMTESSE.

Entrez, entrez, ma fille.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, Mlle. DE NORTVAL, Mlle. MOREL, JULIE.

Mlle. DE NORTVAL, embrassant la Comtesse.

Bonjour, ma chère maman.

LA COMTESSE.

Bonjour, bonjour, mon enfant. Bonjour, mademoiselle Morel. Elle est bien jaune aujourd'hui ma fille : ne le trouvez-vous pas?

Mlle. MOREL.

Cela n'est pas étonnant, madame; il y a trois jours que mademoiselle pleure, quelque chose que j'aie pu lui dire.

LA COMTESSE.

Et de quoi pouvez-vous pleurer comme cela?

Mlle. DE NORTVAL.

Maman, c'est que...

Mlle. MOREL.

Madame, c'est le chagrin de quitter toutes ces demoiselles du couvent; cela fait honneur au cœur de mademoiselle.

LA COMTESSE.

Elle devait, au contraire, être bien aise de penser qu'elle allait me voir à présent très-souvent

Mlle. MOREL.

C'est ce que je disais à mademoiselle, pour la consoler.

LA COMTESSE.

Allons, embrassez-moi, et ne pensez plus à tout cela.

Mlle. MOREL.

Il y a encore une chose qui doit faire grand plaisir à mademoiselle, comme je le lui disais.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est, mademoiselle Morel ?

Mlle. MOREL.

C'est d'avoir un mari comme M. le Vicomte; parce qu'une de ses compagnes lui a dit qu'elle le connaissait beaucoup.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que cette compagne ?

Mlle. DE NORTVAL.

Maman, c'est mademoiselle d'Orvalois.

LA COMTESSE.

Ah ! oui.

Mlle. MOREL.

C'est sa cousine, madame.

LA COMTESSE.

Et, qu'est-ce qu'elle en a dit, mademoiselle Morel ?

Mlle. MOREL.

Ah ! madame, que c'était un jeune homme très-bien élevé ; et moi, qui l'ai vu quand il était petit, j'ai bien assuré mademoiselle qu'il l'aimerait infiniment, et qu'elle serait très-heureuse avec lui.

LA COMTESSE.

Allons, cela est fort bien ; mais, comme il la verra ce soir, il faut songer à la faire coiffer.

Mlle. DE NORTVAL.

Je le verrai ce soir, maman ?

LA COMTESSE.

Oui, il soupera ici. Eh bien, cela vous attriste ?

Mlle. DE NORTVAL.

C'est que je n'oserai jamais le regarder.

LA COMTESSE.

Vous ne lui parlerez pas, mais vous pourrez l'examiner.

Mlle. DE NORTVAL.

Il ne me dira donc rien ?

LA COMTESSE.

Non.

Mlle. DE NORTVAL.

Et je l'épouserai ?

LA COMTESSE.

Oui.

Mlle. DE NORTVAL.

Je ne comprends pas....

LA COMTESSE.

Mademoiselle Morel, elle me paraît bien petite aujoud'hui, ma fille.

Mlle. MOREL.

Madame, c'est que mademoiselle n'a pas encore de talons.

LA COMTESSE.

Ah ! oui, cela est vrai. Allons, allez-vous-en vous coiffer, et que personne n'entre à sa toilette que Léonard ; entendez-vous, mesdemoiselles ?

Mlle. MOREL.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Oui, embrassez-moi ; et songez à ne plus pleurer.

Mlle. DE NORTVAL.

Oui, maman.

LA COMTESSE.

Et la voilà qui pleure !

Mlle. MOREL.

Il faut que madame lui pardonne, c'est pour la dernière fois.

SCENE V.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, DURAND.

DURAND, annonçant.

Madame la marquise d'Arempierre, monsieur le Vicomte d'Arempierre.

LA MARQUISE.

Eh bien, madame, je suis revenue ce matin, comme je vous l'ai mandé.

LA COMTESSE.

Après avoir fait une bonne affaire.

LA MARQUISE.

Et voilà mon fils qui a voulu absolument venir recevoir votre compliment sur ce qu'il est colonel.

LA COMTESSE.

Il faut que je l'embrasse.

LA MARQUISE.

Vous lui faites bien de l'honneur.

LA COMTESSE.

Êtes-vous bien aise, monsieur le Vicomte, d'avoir un régiment à votre âge?

LE VICOMTE.

Assurément, madame.

LA MARQUISE.

Ce qu'il y a d'heureux, c'est que c'est précisément un régiment qu'il connaît beaucoup.

LA COMTESSE.

Cela est fort agréable.

LE VICOMTE.

Oui, madame; il était en garnison à Valenciennes en même-temps que le régiment où j'étais capitaine.

LA COMTESSE.

Cela fait qu'on sait un peu à qui l'on a affaire.

LE VICOMTE.

Aussi je crois que j'y ferai beaucoup de changemens..

LA COMTESSE.

Croyez-vous réussir, par-là, au régiment?

LE VICOMTE.

Madame, un colonel est le maître; tout ce qui compose le corps est à ses ordres.

LA COMTESSE.

Mais....

LE VICOMTE.

Quand c'est pour le bien du service, quand c'est pour mieux faire.

LA COMTESSE.

Vous savez donc ....?

LA MARQUISE.

Oh! il est très-instruit! Vous sentez bien que je me suis occupée de savoir ce qu'en pensaient son colonel et les officiers généraux qui ont été à Valenciennes; et, je puis vous le répéter, quoiqu'il soit là, ils m'en ont dit tous les biens du monde.

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas surprise.

LE VICOMTE.

Et puis, madame, ce n'est pas une chose difficile de commander un régiment.

LA COMTESSE.

Quand on a de l'expérience.

LE VICOMTE.

Lorsqu'on a été capitaine, et qu'on a su un peu voir, on en sait autant qu'il en faut.

LA COMTESSE.

Il paraît que, jusqu'à présent, vous avez été fort appliqué à votre métier.

LA MARQUISE.

Cela est vrai.

LE VICOMTE.

Madame, j'ai un cabinet d'armes où j'ai formé une collection de tous les sabres que l'on a imaginés dans tous les temps et dans tous les pays.

LA COMTESSE.

Cela doit être fort curieux.

LE VICOMTE.

J'ai ici une épée qui a été faite avec un damas que j'ai fait refendre en quatre; cela fait une lame turque admirable : je vais vous la faire voir.

(Il tire son épée.)

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur le Vicomte, finissez donc.

LA MARQUISE.

Mais, mon fils, est-ce qu'on tire comme cela son épée chez une femme ?

LE VICOMTE.

C'était pour montrer à madame.

LA MARQUISE.

Mais, fi donc ! Il est un peu jeune votre gendre, madame.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER, DURAND.

DURAND, annonçant.

Monsieur le chevalier de Vignières.

LA MARQUISE.

Je ne le connais pas.

LE VICOMTE.

C'est un de mes amis, madame; il aura été chez moi, et on lui aura dit que j'étais ici.

LE CHEVALIER.

Madame, M. le Vicomte m'a assuré que vous ne trouveriez pas mauvais qu'il me procurât l'honneur de vous être présenté.

LE VICOMTE.

Oui, madame, j'ai cru que vous seriez bien aise de connaître M. le Chevalier.

LA COMTESSE.

Monsieur, c'est bien de l'honneur....

LA MARQUISE.

Mais, mon fils, il fallait au moins en demander la permission à madame la Comtesse.

LE VICOMTE.

C'est aussi ce que je voulais faire, mais je l'ai oublié.

LA COMTESSE.

Monsieur le Chevalier, voulez-vous bien vous asseoir.

LE CHEVALIER.

Madame, je suis très-bien.

LA COMTESSE.

Madame la Marquise, voulez-vous passer là-dedans? J'ai beaucoup de choses à vous montrer.

LA MARQUISE.

Volontiers.

LA COMTESSE.

Passez donc.

LA MARQUISE.

Mon fils?

LE VICOMTE.

Maman.

LA MARQUISE.

Ne vous en allez pas que je ne sois rentrée.

LE VICOMTE.

Pourvu que vous ne soyez pas long-temps ; car j'ai bien affaire.

LA COMTESSE.

Messieurs, vous permettez ? Nous reviendrons à l'instant.

SCÈNE VII.

LA VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

C'est donc là la belle-mère ?

LE VICOMTE.

C'est elle-même.

LE CHEVALIER.

Elle est encore jeune ; et le Comte ?

LE VICOMTE.

Il est sorti, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui, mais je dis, c'est à lui qu'on a arrêté la promotion des lieutenans généraux, n'est-ce pas ?

LE VICOMTE.

Oui, on me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Quel homme est-ce ? un homme de qualité ?

LE VICOMTE.

Oui, mais de qualité de province, c'est-à-dire cependant fort bon.

LE CHEVALIER.

Et la mère est.....

LE VICOMTE.

Une fille de qualité, mais originairement de robe pourtant.

LE CHEVALIER.

Cela n'empêchera pas que ta femme n'ait une place à la cour ?

LE VICOMTE.

Non sûrement.

LE CHEVALIER.

Tu auras des parens dans la robe ?

LE VICOMTE.

Peut-être bien, je ne sais pas trop ; mais moi, je n'aurai que faire à eux.

LE CHEVALIER.

Ah ! pour hériter ?

LE VICOMTE.

Pour hériter, tant qu'ils voudront.

LE CHEVALIER.

Oui, mais il faudra porter les deuils.

LE VICOMTE.

Cela sera embarrassant, parce que je ne me souviendrai jamais des noms.

LE CHEVALIER.

Tu te les feras donner par écrit.

LE VICOMTE.

Oui, oui, c'est une excellente idée! Cela sera très plaisant !

LE CHEVALIER.

Et ta femme, est-elle jolie ?

LE VICOMTE.

Ma foi, je n'en sais rien, j'ai oublié de le demander.

LE CHEVALIER.

Réellement ?

LE VICOMTE.

Oui ; que veux-tu ? cela n'est pas intéressant ; c'est ma mère qui connaît ces gens-ci depuis deux ans, et qui a arrangé tout cela.

LE CHEVALIER.

Il est vrai qu'une jeune femme qu'on épouse....

LE VICOMTE.

Ce n'est jamais qu'une affaire d'argent ; je la verrai pourtant ce soir.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que tu lui diras ?

LE VICOMTE.

Ma foi, rien.

LE CHEVALIER.

Oui, on n'est pas obligé de leur parler dans cette occasion.

LE VICOMTE.

C'est ce qu'on m'a dit. Il n'y a que les mères qui se parlent sans cesse, et qui ont toujours quelque chose à se dire.

LE CHEVALIER.

Et les femmes de chambre donc ?

LE VICOMTE.

S'en mêlent-elles aussi ?

LE CHEVALIER.

Ah ! si tu avais vu quand ma sœur a épousé le Marquis, elles étaient comme des folles : elles riaient, elles pleuraient, et elles disaient plus de bêtises ! Ah ! comme M. le Marquis aimera bien madame ! Ah ! comme...

LE VICOMTE.

Et lui, il n'y pensait seulement pas ?

LE CHEVALIER.

Il était comme toi ; nous en avons bien ri ensemble.

LE VICOMTE.

N'avait-il pas Zéphirine dans ce temps-là ?

LE CHEVALIER.

Il l'a bien encore. Nous y soupons ensemble, et tu y es venu souper avec nous.

LE VICOMTE.

Il avait dit qu'il la quitterait en se mariant.

LE CHEVALIER.

Il aurait bien fait.

LE VICOMTE.

Peut-être.

LE CHEVALIER.

Je crois qu'il faut s'amuser, mais ne pas se ruiner. Les mauvaises affaires inquiètent les parens ; on a de la peine à les voir, on s'en éloigne, on se brouille avec eux, et l'on est bientôt sans ressource ; si on veut revenir dans sa maison, on est réduit à manger un poulet tout seul dans sa chambre ; et pour se débarrasser des créanciers, on fait dire au suisse de leur refuser la porte ; tout cela est odieux !

LE VICOMTE.

Cela n'arrive guère que quand on n'est pas fort riche.

LE CHEVALIER.

Dis plutôt que quand on n'a pas d'ordre, comme mon beau-frère : voilà où il en est à vingt-quatre ans.

LE VICOMTE.

Oh ! j'aurai de l'ordre, moi ; je ne serai pas comme le Marquis.

LE CHEVALIER.

Je te le conseille.

LE VICOMTE.

Premièrement, je ne veux point avoir d'intendant, il n'y a rien de si ruineux. Ces coquins-là, quelque

fortune que vous ayez, disent toujours qu'ils n'ont pas le sou.

LE CHEVALIER.

Comment feras-tu ?

LE VICOMTE.

J'ai un valet de chambre qui écrit fort bien, qui recevra mes revenus, et qui ne pourra pas me refuser mon argent, quand je lui en demanderai.

LE CHEVALIER.

Il est donc entendu, Henri ?

LE VICOMTE.

Et il a beaucoup de goût. Il me fait meubler actuellement une petite maison pour Amélie, qui sera charmante !

LE CHEVALIER.

Tu quittes donc Camille ?

LE VICOMTE.

Il le faut bien, à cause du mariage.

LE CHEVALIER.

C'est très-bien pensé ; mais, à ta place, je ne prendrais pas l'autre.

LE VICOMTE.

Il est vrai ; mais c'est une fantaisie ; je vais être riche, il faut bien que je me satisfasse.

LE CHEVALIER

Elle n'a pas d'esprit, Amélie.

LE VICOMTE.

Elle est bête à manger du foin ; elle dit des choses impayables ! elle ne sait ni la valeur des mots ni la valeur des choses ; mais elle rit toujours ; je la trouve très-amusante.

LE CHEVALIER.

Elle n'est pas trop jolie.

LE VICOMTE.

Elle est un peu brune, mais elle est fort piquante, et puis tout le monde l'a eue, il faut que j'aie mon tour.

LE CHEVALIER.

Oh ! cela est indispensable.

LE VICOMTE.

Parbleu, elles sont bien long-temps !

LE CHEVALIER.

As-tu acheté des voitures, des chevaux ?

LE VICOMTE.

Oui, et tout cela est fort beau.

LE CHEVALIER.

Et fort cher ?

LE VICOMTE.

Assez ; mais une superbe acquisition, ce sont deux chevaux de selle superbes !

LE CHEVALIER.

Ah ! je les connais ; ils ne seront pas bons pour le régiment.

LE VICOMTE.

Non, ce sont des chevaux de promenade pour le bois de Boulogne ; ils resteront à Paris.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure. Souperas-tu aujourd'hui chez Camille ?

LE VICOMTE.

Non, ma mère veut que je soupe ici ; mais, après le souper, j'irai vous retrouver, et de là j'irai chez Amélie.

LE CHEVALIER.

N'a-t-elle pas un Anglais à présent ?

LE VICOMTE.

Oui, ce n'est qu'en attendant, c'est une passade.

LE CHEVALIER.

Ah ! fort bien !

LE VICOMTE.

Enfin, voilà ces dames !

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Je vous assure, madame, que tout cela sera très-bien.

LA COMTESSE.

Je suis fort aise que vous en soyez contente.

LA MARQUISE.

Ah ça, mon fils, il faut que vous veniez avec moi chez votre tante.

LE VICOMTE.

Mais, en vérité, maman, je ne le peux pas.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc ?

LE VICOMTE.

J'ai affaire avec le Chevalier, à l'Opéra.

LA MARQUISE.

Est-ce qu'on fait là des affaires ?

LE VICOMTE.

Sûrement, le major du régiment y sera, je lui ai donné rendez-vous.

LA MARQUISE.

C'est que vous ne verrez pas votre tante chez elle ce soir.

LE VICOMTE.

Cela me sera bien difficile ; j'enverrai m'y faire écrire.

LA MARQUISE.

Oui, ce sera comme si elle vous y avait vu! Elle meurt d'envie de vous embrasser, depuis qu'elle sait que vous êtes colonel.

LE VICOMTE.

Elle est bien bonne, mais....

LA COMTESSE.

Madame la Marquise, elle le verra ici.

LA MARQUISE.

Ce soir?

LA COMTESSE.

Sans doute.

LA MARQUISE.

Vous l'avez priée?

LA COMTESSE.

Croyez-vous donc que j'aurais pu l'oublier?

LA MARQUISE.

Ah! non; je sais trop combien vous êtes attentive.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous bien me faire des complimens comme cela, à moi?

LA MARQUISE.

Eh bien, mon fils, allez-vous-en donc, mais revenez de bonne heure.

LE VICOMTE.

Oui, oui.

LA COMTESSE.

Faites, faites vos affaires avant tout.

LA MARQUISE.

Vous voulez donc le gâter?

LA COMTESSE.

Adieu, monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Madame, voulez-vous bien ne pas prendre garde à moi.

LA COMTESSE.

Cela est impossible.

LE CHEVALIER.

Je vous en supplie.

LA COMTESSE.

Je vous laisse aller.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Il est fort bien le Chevalier.

LA MARQUISE.

C'est le grand ami de mon fils.

LA COMTESSE.

Il a l'air assez sensé.

LA MARQUISE.

Il a pourtant déjà fait bien des folies ; mais il est fort jeune.

LA COMTESSE.

A-t-il eu un régiment ?

LA MARQUISE.

Non, pas encore ; il était trop difficile cette fois-ci.

LA COMTESSE.

Non pas pour vous ; mais, comment avez-vous fait avec les vingt-deux ans du Vicomte ?

LA MARQUISE.

Il avait un frère aîné plus âgé que lui d'un an, qui se nommait de même, et....

LA COMTESSE.

J'entends.

LA MARQUISE.

C'est une supercherie bien innocente !

LA COMTESSE.

Sûrement.

LA MARQUISE.

Eh bien, si le père du Vicomte avait vécu, il ne l'aurait jamais permise.

LA COMTESSE.

Vous le croyez !

LA MARQUISE.

J'en suis sûre ; il était comme cela : il voyait de l'honneur à tout. A propos...

LA COMTESSE.

Quoi donc ?

LA MARQUISE.

Il faut que je vous fasse ma confession.

LA COMTESSE.

Comment, que voulez-vous dire ?

LA MARQUISE.

C'est que j'ai fait une chose affreuse !

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends pas.

LA MARQUISE.

J'espère pourtant, quand vous saurez mes raisons, que vous m'approuverez ; c'est pour le bien de la chose.

LA COMTESSE.

Dites ce que c'est.

LA MARQUISE.

Je dois vous paraître un monstre.

LA COMTESSE.

Quelle plaisanterie !

LA MARQUISE.

Devinez qui a empêché le Comte d'être lieutenant général ?

LA COMTESSE.

Je ne devine jamais rien.

LA MARQUISE.

Eh bien, c'est moi qui ai fait arrêter à lui la promotion.

LA COMTESSE.

Je ne saurais le croire.

LA MARQUISE.

C'est-à-dire que j'ai fait l'impossible pour y faire comprendre celui qui le précède, dont je ne me soucie point du tout.

LA COMTESSE.

Et pourquoi n'y pas faire comprendre le Comte ?

LA MARQUISE.

Parce que je ne le voulais pas. Écoutez-moi bien ; j'ai voulu, dans tous les cas, assurer le sort de mon fils.

LA COMTESSE.

Et qu'est-ce que cela peut produire d'avantageux pour lui ?

LA MARQUISE.

Vous allez le voir. Le Comte aura un juste sujet de se plaindre de n'avoir pas été compris dans la promotion, et par-là il se trouve dans le cas d'obtenir une autre grâce.

LA COMTESSE.

Et quelle grâce ?

LA MARQUISE.

La voici. En demandant au roi son agrément pour notre mariage, nous lui demanderons d'assurer le douaire de votre fille, de manière à en être refusé.

LA COMTESSE

Vous ne serez pas fort avancée.

LA MARQUISE.

Pardonnez-moi : deux sujets de plainte donnent plus de droits pour obtenir ce que l'on désire.

LA COMTESSE.

Et que désirez-vous ?

LA MARQUISE.

Que le roi assure à mon fils la survivance du gouvernement du Comte, et, par conséquent, l'espoir de vingt mille livres de rente.

LA COMTESSE.

Ah ! cela est imaginé à merveille.

LA MARQUISE.

Mais il faut que le Comte jette les hauts cris de l'injustice qu'on lui a faite. Dans le premier moment, on ne l'écoutera pas ; et, notre survivance obtenue, on refera une petite promotion, où le Comte sera compris, ce qui contentera tout le monde. Ne lui dites rien de tout ceci ; les hommes n'entendent rien aux affaires : ils ont une probité gauche qui leur fait manquer les choses les plus faciles.

LA COMTESSE.

Tout le monde n'a pas vos moyens.

LA MARQUISE.

Il faut toujours demander, obtenir et se plaindre.

LA COMTESSE.

Même après avoir obtenu ?

LA MARQUISE.

Sans doute : il n'y a que ceux qui savent se plaindre qui obtiennent ; quand on remercie, il faut se faire promettre encore. On ne donne qu'à ceux à qui on a déjà donné, c'est l'usage ; cela a été de tout temps.

LA COMTESSE.

Vous le croyez ?

LA MARQUISE.

Sûrement. Ne voyez-vous pas qu'il n'y a qu'une sorte de gens qui obtiennent tout ordinairement ?

LA COMTESSE.

Cela est vrai.

LA MARQUISE.

Eh bien, c'est qu'ils font ce que je viens de vous dire.

LA COMTESSE.

En vérité, madame, je suis dans la plus grande admiration de toutes les ressources que vous avez dans l'esprit pour parvenir à vos fins.

LA MARQUISE.

Jugez tout ce que je saurai faire pour nos enfans !

LA COMTESSE.

Quelle imagination il faut que vous ayez !

LA MARQUISE.

Si vous saviez tous les ressorts que j'ai employés pour obtenir le domaine que le roi m'a donné, vous m'admireriez bien davantage. Je vous conterai tout cela un jour.

LA COMTESSE.

Je vois que rien ne peut ni vous embarrasser ni vous arrêter.

LA MARQUISE.

Vous ne savez pas combien tout cela est facile. Il n'y a qu'à bien vouloir, et ne jamais se piquer ni se rebuter.

LA COMTESSE.

Oui, mais il faut avoir votre tête.

LA MARQUISE.

Adieu, ma chère comtesse... Embrassez-moi donc.

LA COMTESSE.

De tout mon cœur.

LA MARQUISE.

Je cours chez ma sœur, qui sûrement s'impatiente beaucoup. Allons ! laissez-moi donc aller.

LA COMTESSE.

Eh bien, je ne veux pas vous tourmenter, je vous laisse.

LA MARQUISE.

Adieu, Comte, je ne vous dis rien : nous nous verrons ce soir.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Ah, mon Dieu ! que cette femme-là a d'esprit !

LE COMTE.

Oui ; et un joli esprit !

LA COMTESSE.

Un esprit à gouverner un empire !

LE COMTE.

Un esprit noir, méchant, trigaud....

LA COMTESSE.

Allons, vous ne la connaissez pas.

LE COMTE.

Je voudrais, pour la moitié de mon bien, ne l'avoir jamais connue; mais ce mariage n'est pas fait.

LA COMTESSE.

Que dites-vous donc, monsieur! est-ce que vous auriez seulement la pensée de le rompre ?

LE COMTE.

Je voudrais bien qu'il me fût possible !

LA COMTESSE.

Et pourquoi cela ?

LE COMTE.

Pour bien des raisons, et je vais vous les dire toutes.

LA COMTESSE.

Calmez-vous avant.

LE COMTE.

Je suis trop en colère. Écoutez-moi : Je ne me souciais pas absolument d'être lieutenant général ; mais, à présent que je sais qui l'a empêché....

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LE COMTE.

Le croiriez-vous, madame ? nous sommes trahis par cette femme dont le fils va épouser notre fille.

LA COMTESSE.

Qui vous a dit cela ?

LE COMTE.

Des gens bien instruits.

LA COMTESSE.

Croyez-vous que la Marquise ait ce pouvoir-là ? Est-il vraisemblable ! Je vous réponds que vous serez lieutenant général.

LE COMTE.

Dans cinq ans.

LA COMTESSE.

Non, dans peu. Vous en rapporterez-vous là-dessus à ce que vous dira ma mère ?

LE COMTE.

Et pourquoi pas à vous ?

LA COMTESSE.

Parce que vous n'avez pas de confiance en moi.

LE COMTE.

J'ai tort ! vous vous laissez duper comme un enfant; vous ne savez pas encore ce que c'est que ce petit Vicomte, que vous prenez pour gendre ?

LA COMTESSE.

Comment ! que lui reprochez-vous ?

LE COMTE.

Sa dépense, comme je vous le disais tantôt.

LA COMTESSE.

Et quelle dépense ?

LE COMTE.

Il entretient une fille de l'Opéra.

LA COMTESSE.

Je sais cela ; sa mère me l'a dit.

LE COMTE.

Sa mère ?

LA COMTESSE.

Oui ; mais il va la quitter.

LE COMTE.

Pour en reprendre une autre.

LA COMTESSE.

C'est une calomnie.

LE COMTE.

C'est son valet de chambre qui l'a dit au mien.

LA COMTESSE.

Écoutez-vous de misérables rapports comme ceux-là ?

LE COMTE.

Il sera ruiné, ainsi que votre fille, avant peu.

LA COMTESSE.

Je vous réponds, moi, qu'il fera la plus grande fortune.

LE COMTE.

Il ne fera que des sottises.

LA COMTESSE.

Sa mère les réparera.

LE COMTE.

Je sais qu'elle est très-intrigante.

LA COMTESSE.

Je ne veux point de complaisances sur ce mariage; vous savez que ma mère voit très-bien; consultez-la.

LE COMTE.

C'est encore une tête chaude comme votre Marquise, une engouée, une ambitieuse, qui voit tout comme elle le désire.

LA COMTESSE.

Mais a-t-elle jamais fait de fausses démarches?

LE COMTE.

Non.

LA COMTESSE.

Tout ce qu'elle a entrepris n'a-t-il pas réussi?

LE COMTE.

Sûrement, puisque je n'ai jamais pu me défendre de vous épouser.

LA COMTESSE.

Cela est honnête!

LE COMTE.

Je suis en colère.

LA COMTESSE.

Vous défendrez-vous de consentir à donner votre fille au Vicomte si elle vous le conseille?

LE COMTE.

Si elle me le conseille?

LA COMTESSE.

Et elle vous le conseillera, j'en suis sûre, malgré

tout ce que vous pourrez lui dire ; et elle vous prouvera que nous faisons une très-bonne affaire, si vous me permettez de lui dire deux mots.

LE COMTE.

Et comment voulez-vous que je puisse vous empêcher de lui parler ?

LA COMTESSE.

Songez seulement à vous plaindre très-haut au ministre de ce que vous n'êtes pas lieutenant général, et à la fin vous le serez.

LE COMTE.

Allons, je me plaindrai.

LA COMTESSE.

Mais, n'allez pas dire que c'est la Marquise qui a empêché que vous ne l'ayez été de cette promotion-ci.

LE COMTE.

Je ne l'ai dit qu'à vous.

LA COMTESSE.

On n'a pas ôté vos chevaux ?

LE COMTE.

Non.

LA COMTESSE.

Eh bien, allons ensemble chez ma mère.

LE COMTE.

Je le veux bien. Ah ! ma pauvre fille !

LA COMTESSE.

Ah ! la voici, ma mère.

LE COMTE.

Eh bien, nous allons voir.

SCÈNE XI.

LA BARONNE, LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Maman, nous allions, le Comte et moi, vous chercher.

LA BARONNE.

Je suis bien aise de vous avoir prévenus. Je viens de faire beaucoup de visites, c'est-à-dire, que je n'ai trouvé personne; et, au lieu de rentrer chez moi, je me suis fait descendre ici, parce que je comptais que la Marquise y serait.

LA COMTESSE.

Elle y va revenir.

LA BARONNE.

Pour moi, je ne me lasse point de voir et d'entendre cette femme-là.

LA COMTESSE.

Le Comte la trouve très-dangereuse.

LA BARONNE.

C'est-à-dire qu'elle le serait si elle le voulait, parce que personne n'a comme elle l'art de persuader tout ce qu'elle veut.

LE COMTE.

Voilà donc comme elle vous a fait croire que ma fille, en épousant son fils, faisait un très-grand mariage?

LA BARONNE.

Et un mariage excellent.

LA COMTESSE.

Eh bien, il ne croit pas cela.

LA BARONNE.

C'est qu'il écoute les envieux.

LE COMTE.

Les envieux ?

LA BARONNE.

Sûrement. Pour moi, je ne conçois pas ce qu'on peut désirer de plus satisfaisant dans une pareille affaire.

LE COMTE.

Je le conçois bien, moi.

LA BARONNE.

Et quoi donc ?

LE COMTE.

On doit désirer pour sa fille un homme qui ait des mœurs.

LA BARONNE.

Ah ! des mœurs ! voilà un grand mot.

LA COMTESSE.

C'est vainement que je lui dis qu'il y a les mœurs à la mode.

LE COMTE.

A la mode ? des mœurs !

LA COMTESSE.

Sans doute.

LE COMTE.

Ah ! je ne savais pas celui-là, par exemple.

LA BARONNE.

Mais, pour un homme de qualité, il est inconcevable que vous soyez surpris de tout, comme vous l'êtes ! Songez donc qu'il faut que les hommes suivent, sans hésiter, le chemin qui mène à la fortune.

LE COMTE.

Est-ce en se ruinant qu'on y arrive ?

LA BARONNE.

Et est-on jamais ruiné ?

LE COMTE.

Ah ! demandez aux créanciers.

LA BARONNE.

Si vous les écoutez, ils auront toujours raison; mais un revers de fortune n'est pas une ruine effective; c'est une épreuve qui vous fait mieux sentir ce que vous aurez à craindre à l'avenir.

LA COMTESSE.

Et qui vous met à portée de vous en garantir pour toujours.

LE COMTE.

Je crois que ce qui peut le mieux en garantir, c'est de se conduire en honnête homme.

LA BARONNE.

Eh! qui ne l'est pas, honnête homme?

LE COMTE.

Je sais bien que manquer à ses devoirs, envers sa femme....

LA BARONNE.

Ah! ses devoirs! Ma fille! il est charmant, le Comte.

LE COMTE.

Comment, madame!...

LA COMTESSE.

Il n'est occupé que des devoirs de son gendre vis-à-vis de sa fille.

LA BARONNE.

Réellement?

LA COMTESSE.

Oui, et voilà ce qui lui fait croire qu'elle sera très-mal mariée.

LE COMTE.

Et je le soutiens.

LA BARONNE.

Allons, Comte, songez donc que vous n'êtes pour rien dans tout cela.

LE COMTE.

Je ne le sais que trop.

LA BARONNE.

Et que la Marquise, votre femme et moi, nous savons très-bien ce que nous faisons.

LE COMTE

J'aurai de la peine à en convenir.

LA BARONNE.

Si vous ne trouvez pas tous les avantages réunis dans une pareille alliance, vous ne connaissez donc pas tout ce que vaut la marquise ?

LE COMTE.

Pardonnez-moi, madame.

LA BARONNE.

Pourquoi donc n'en seriez-vous pas content ?

LE COMTE.

Parce que....

LA BARONNE.

Voyons, voyons.

LA COMTESSE.

Mais, maman, est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante ?

LA BARONNE.

Eh ! vous avez raison ! Comme je croyais tout ce qu'il me disait ! Cela était excellent.

LE COMTE.

Vous pourriez bien le croire encore.

LA BARONNE.

Je m'amusais là à diputer sur ce qu'il connaît aussi bien que moi ; mais savez-vous, Comte, que c'est très-mal à vous de me persifler comme cela ?

LE COMTE.

Je vous réponds que je ne persifle pas.

LA COMTESSE.

Ah ! voilà la Marquise.

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LA BARONNE, LA COMTESSE, LE COMTE.

LA BARONNE.

Arrivez, arrivez donc, madame, nous venons d'avoir ici une scène excellente.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est, madame la Baronne?

LA BARONNE.

C'est le Comte qui voulait nous persuader que nous faisions mal de vous donner ma petite-fille.

LA MARQUISE.

Il disait cela?

LA COMTESSE.

C'est-à-dire qu'il a plaisanté long-temps là-dessus.

LA MARQUISE.

Oh! je le reconnais bien là. Il est toujours charmant, le Comte.

LE COMTE.

Point du tout, madame: je disais....

LA COMTESSE.

Allez-vous continuer? La Marquise n'a que fair de cette plaisanterie-là.

LA MARQUISE.

Pardonnez-moi, je l'aimerais fort.

LE COMTE.

Je crois que non.

LA COMTESSE.

Ah! laissons cela, je vous prie.

LA BARONNE.

Oui, oui, voyons un peu ma petite-fille.

LA COMTESSE.

Elle est à sa toilette.

LA BARONNE.

Et le Vicomte, où est-il?

LA MARQUISE.

Il est à l'Opéra.

LA BARONNE.

Ah! fort bien. C'est le spectacle des gens de goût.

LA MARQUISE.

Il aime fort la musique, mon fils.

LA BARONNE.

Tant mieux! Il nous donnera des concerts.

LA MARQUISE.

Tant que vous en voudrez.

LE COMTE.

Je le crois, cela ne lui coûtera rien.

LA MARQUISE.

Sûrement; il aime les fêtes à la folie.

LA BARONNE.

C'est un enfant charmant, que mon petit André!

LE COMTE.

Oh! divin.

LA BARONNE.

Mais, oui; voilà le mot. Je vois que le Comte l'aime déjà passionnément.

LE COMTE.

Moi?

LA COMTESSE.

Oui; pourquoi nous le cacher?

LA MARQUISE.

En vérité, vous êtes, tous les trois, charmans!

LE COMTE.

Non pas moi.

LA COMTESSE.

Voulez-vous que nous passions chez ma fille ?

LA MARQUISE.

J'allais vous le demander.

LA BARONNE.

Comte, donnez donc la main à madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Allons, allons, je m'empare de vous pour toute la journée ; le notaire va arriver, et nous signerons tout de suite.

LA BARONNE.

Oui, tout de suite, tout de suite.

LA COMTESSE, à la Baronne.

Le voilà pris, il ne pourra plus s'en dédire.

FIN DE LA PROMOTION.

LE DÉGEL,

TROISIÈME JOURNÉE.

NOMS DES PERSONNAGES.

M. DE GREVAL.
Mme. DE GREVAL.
LE COMTE DE ROCHECLAIR.
LA PRÉSIDENTE DE BILLIÈRE.
LE BARON DESGRAIS.
Mme. DE LANCIÈRES.
LE DOCTEUR.
LA COMTESSE DE LORAINVILLE
LA MARQUISE DE VILARCI.
LA VIDAME DE BEVIÈRE.
LE VICOMTE DE REZAN
LE COMMANDEUR DE RALZAC.
DUVAL, valet de chambre de Mme. de Gréval.

La scène est chez madame de Greval.

LE DÉGEL,

TROISIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. DE GREVAL, M. DE GREVAL, DUVAL.

M. DE GREVAL.

Eh bien, Duval, ce poêlier ne veut donc pas venir raccommoder le poêle de la salle à manger?

DUVAL.

Monsieur, j'y ai été quatre fois; il m'a toujours dit qu'il viendrait demain.

M DE GREVAL.

J'irai moi-même. Madame, sortirez-vous aujourd'hui? Elle ne répond pas.

DUVAL.

Monsieur, j'ai été aussi chez M. Martinot.

M. DE GREVAL.

Ah! pour ma pendule? Eh bien, qu'est-ce qu'il dit?

DUVAL.

Il dit qu'il sait bien que vous devriez l'avoir, mais qu'il n'a pas pu faire autrement.

M. DE GREVAL.

Tous ces gens-là sont insupportables! Je lui ferai attendre son argent. Eh bien, madame, dites donc si vous comptez faire beaucoup de visites aujourd'hui?

Mme. DE GREVAL, écrivant.

En vérité, monsieur, vous êtes odieux ; vous me tourmentez, que c'est affreux !

M. DE GREVAL.

Je vous tourmente ?

Mme. DE GREVAL.

Mais sûrement ; vous voyez que je suis à écrire.

M. DE GREVAL.

Vous ne faites jamais autre chose.

Mme. DE GREVAL.

C'est qu'il est impossible, quand on tient une maison, de n'avoir pas sans cesse mille billets à faire pour arranger les soupers ; il faut que les gens que l'on prie se conviennent.

M. DE GREVAL.

Peste, cela est bien important !

Mme. DE GREVAL.

Plus que vous ne pensez ; et puis, dans ce temps-ci, ne faut-il pas au moins faire réponse à toutes les lettres que l'on reçoit ?

M. DE GREVAL.

Tout cela peut se faire le matin ; mais, quand je vous demande si vous comptez faire beaucoup de visites, il n'y a qu'un mot à répondre, oui ou non.

Mme. DE GREVAL.

C'est là ce que je ne peux pas dire.

M. DE GREVAL.

Parce que vous n'avez pas d'ordre dans la tête. Moi, j'arrange, dès le matin, toute ma journée.

Mme. DE GREVAL.

Oh ! mais vous !

M. DE GREVAL.

Et, par là, je sais le chemin que feront mes chevaux.

Mme. DEGREVAL.

Quoi ! c'est pour mes chevaux que vous voulez savoir ce que je ferai aujourd'hui ?

M. DE GREVAL.

Oui vraiment, parce que je voudrais qu'on les fît saigner demain, en même temps que les miens.

Mme. DE GREVAL.

Par la gelée qu'il fait ?

M. DE GREVAL.

Par la gelée ! Eh mais, attendez donc...

Mme. DE GREVAL.

Vous feriez bien mieux de les faire ferrer à glace, afin qu'on puisse aller sûrement.

M. DE GREVAL.

Pour plus de sûreté, il vaudrait mieux ne pas sortir.

Mme. DE GREVAL.

Oui, vous verrez que je ne rendrai pas les visites que l'on me fait.

M. DE GREVAL.

Il n'y a qu'à envoyer se faire écrire.

Mme. DE GREVAL.

Comme on fait en province, n'est-ce pas ?

M. DE GREVAL.

Cela est fort sensé.

Mme. DE GREVAL.

Et, pendant ce temps-là, je ferai donc fermer ma porte et je ne verrai personne ?

M. DE GREVAL.

Pourquoi cela ?

Mme. DE GREVAL.

Parce que, si l'on sait que je suis restée chez moi, je passerai pour une impertinente. Mais pourquoi sortez-vous tous les jours, le matin et le soir ?

Universitas

M. DE GREVAL.

Parce que j'ai des affaires.

Mme. DE GREVAL.

Oui, l'après-dînée, vos affaires sont d'aller ramasser des nouvelles au club et à l'Opéra.

M. DE GREVAL.

Allons, allons, je m'en vais.

SCÈNE II.

M. DE GREVAL, Mme. DE GREVAL, LE COMTE, DUVAL.

DUVAL, annonçant.

M. le comte de Rocheclair.

LE COMTE.

Eh bien, ou allez-vous donc, monsieur de Greval? Il fait un froid du diable, je vous en avertis.

M. DE GREVAL.

Je le sais bien, je suis sorti ce matin.

Mme. DE GREVAL.

Monsieur le Comte, croyez-vous qu'il fasse plus froid qu'hier?

LE COMTE.

Oui, madame, il y a trois degrés de plus.

Mme. DE GREVAL.

Je n'aurais pas cru cela.

LE COMTE.

Voilà sans doute pourquoi vous avez un si mauvais feu?

M. DE GREVAL.

Vous savez bien que les femmes étouffent toujours.

Mme. DE GREVAL.

Ne l'écoutez pas, sonnez et demandez du bois.

LE COMTE.

Il y en a bien assez, il n'est question que de le rallumer; d'ailleurs on sait bien que vous n'êtes pas comme ma belle-sœur, qui, lorsqu'on demande une bûche, fait apporter un morceau de bois gros comme une flute.

Mme. DE GREVAL.

Mais, je vous dis, demandez-en.

LE COMTE.

Non, non, je vais seulement l'arranger. Eh bien, savez-vous le mariage?

Mme. DE GREVAL.

Non, vraiment, dites donc?

LE COMTE.

C'est celui de ma petite-nièce.

M. DE GREVAL.

Mademoiselle de Clairvieux?

LE COMTE.

Oui.

M. DE GREVAL.

Et qui épouse-t-elle?

LE COMTE.

Le marquis de Molercy.

Mme. DE GREVAL.

Que me dites-vous là!

LE COMTE.

Ils ne m'ont pas demandé conseil : je n'ai rien à donner.

M. DE GREVAL.

Mais tout le monde leur aurait dit qu'il est ruiné.

LE COMTE.

Sûrement, mais ils voient des espérances sans fin.

Mme. DE GREVAL.

Et puis il me semble qu'il a la tête un peu légère.

M. DE GREVAL.

Et qu'il aime beaucoup la dépense.

LE COMTE.

Rien n'est plus vrai ; mais ils disent à cela qu'il est fort noble, qu'il a un beau nom et un régiment.

Mme. DE GREVAL.

Et puis qu'il n'est pas mal à la cour.

LE COMTE.

C'est-à-dire qu'il y va pour jouer.

Mme. DE GREVAL.

J'en suis fâchée pour la petite-nièce.

LE COMTE.

Et moi aussi.

M. DE GREVAL.

On la dit très-jolie.

LE COMTE.

Elle est charmante ! Elle a de l'esprit, des talens, et le plus grand désir de plaire ; enfin, on ne saurait être plus aimable.

Mme. DE GREVAL.

Plus vous m'en dites et plus cela m'afflige.

LE COMTE.

Que voulez-vous ? Le père et la mère vous assurent qu'ils font la meilleure affaire du monde.

Mme. DE GREVAL.

Mais elle est riche, mademoiselle de Clairvieux, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

Elle a actuellement trente mille livres de rente ; je crois que c'est quelque chose pour une fille de qualité.

M. DE GREVAL.

Allons, je m'en vais.

LE COMTE.

A l'Opéra ? Je vous y verrai.

SCÈNE III.

Mme. DE GREVAL, LE COMTE, DUVAL.

Mme. DE GREVAL.

Dites-moi un peu, soupez-vous ici demain?

LE COMTE.

Je ne sais pas trop; à cause de ce mariage, je serai peut-être obligé d'aller passer la soirée chez la mère du Marquis.

Mme. DE GREVAL.

Est-elle toujours aussi ridicule qu'elle était il y a deux ans?

LE COMTE

Bon! c'est bien pis; elle ne parle plus que de physique et de chimie.

Mme. DE GREVAL.

Est-ce que vous lui trouvez de l'esprit?

LE COMTE.

Je n'en trouve pas au moins à cette manie des sciences, qui s'est emparée depuis quelque temps de la plupart des femmes. Elles savent tout actuellement, excepté le quantième du mois, le jour de la semaine, et l'heure qu'il est.

Mme. DE GREVAL.

Cela est vrai, au moins.

LE COMTE.

Elles ne savent jamais non plus où elles mettront leurs dauphins, quand elles jouent au loto. A propos, savez-vous que l'Évêque nous a ruinés hier au soir chez la Maréchale?

Mme. DE GREVAL.

Mais dites-moi donc pourquoi il n'est jamais dans son diocèse. Que fait-il ici?

LE COMTE.

Il y fait très-bien ses affaires.

Mme. DE GREVAL.

Ah ! oui vraiment ; on m'a dit qu'on lui avait donné une abbaye de quarante mille livres de rentes. Cela est-il vrai ?

LE COMTE.

Rien n'est plus vrai, encore n'en était-il pas content ; et il y avait des femmes qui s'écriaient que c'était affreux qu'on lui eût donné si peu.

Mme. DE GREVAL.

Et la Maréchale le plaignait-elle ?

LE COMTE.

Je vous réponds bien que non ; elle ne peut pas souffrir toutes les prétentions qu'il a.

Mme. DE GREVAL.

Je pense bien comme elle.

LE COMTE.

Je voudrais que vous eussiez entendu tout ce qu'elle lui dit, un jour qu'il y avait une place vacante à l'Académie française, sur ce qu'il voulait consulter pour savoir...

Mme. DE GREVAL.

Si l'on voudrait de lui ?

LE COMTE.

Non, mais s'il pourrait se dispenser de faire des visites, et s'il ne lui suffirait pas d'écrire au secrétaire qu'il avait envie d'être de l'Académie ?

Mme. DE GREVAL.

Je voudrais qu'il eût fait cette sottise-là.

LE COMTE.

Et moi aussi ; et la Maréchale a été bien fâchée de l'en avoir empêché ; mais elle n'a pas pu y tenir, en

l'entendant parler de sa qualité, en voulant être Académicien.

Mme. DE GREVAL.

Savez-vous qu'on a dit un moment qu'il allait avoir la feuille?

LE COMTE.

C'était une plaisanterie de la Maréchale, qui réussit à merveilles; car il le crut au point d'aller passer huit jours à Versailles, en attendant le portefeuille, qu'elle lui ôta comme elle le lui avait donné, en lui mandant que la nouvelle était de sa façon.

Mme. DE GREVAL.

Je trouve la plaisanterie délicieuse.

LE COMTE.

Il revint furieux contre elle, mais il n'a jamais osé lui en parler.

DUVAL, annonçant.

Madame la présidente de Billière.

Mme. DE GREVAL.

Vous vous en allez, monsieur le Comte?

LE COMTE.

Oui, madame.

Mme. DE GREVAL.

Tâchez donc de venir demain.

LE COMTE.

Je ne vous le promets pas.

SCÈNE IV.

Mme. DE GREVAL, LA PRÉSIDENTE.

Mme. DE GREVAL.

Mais, madame, comment est-il possible que vous sortiez par ce temps-là?

LA PRÉSIDENTE.

Madame, pour avoir l'honneur de vous voir le temps n'y fait rien.

Mme. DE GREVAL.

Vous êtes bien honnête ; mais ne trouvez-vous pas qu'il fait bien froid.

LA PRÉSIDENTE.

Mais pas trop, quand on marche ; je me suis promenée toute la matinée à pied.

Mme. DE GREVAL.

Vous étiez donc bien fourrée ?

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! je vous en réponds.

Mme. DE GREVAL.

Et vous ne craignez pas de tomber ?

LA PRÉSIDENTE.

Non, vraiment, j'ai été déjeûner chez mon frère, qui demeure à la Place Royale ; je suis revenue chez moi par le rempart, et je vous assure que je n'ai presque pas eu froid.

Mme. DE GREVAL.

C'est être fort brave. Moi, je suis enrhumée, rien que pour aller au spectacle.

LA PRÉSIDENTE.

Mais c'est que toutes les sorties en sont mortelles.

Mme. DE GREVAL.

Tout le monde en convient, et ils sont toujours remplis, quelque temps qu'il fasse.

LA PRÉSIDENTE.

On a des loges, il faut bien y aller ; sans cela, on ne verrait personne de la journée, car les visites depuis quelque temps ne commencent qu'après le spectacle.

Mme. DE GREVAL.

Madame, il me semble qu'on m'a dit que vous alliez loger au Marais.

LA PRÉSIDENTE.

Moi ! fi donc, madame ! Il est pourtant vrai que j'en ai eu un peu la peur ; M. de Billière en a eu grande envie quand il a su que le roi avait acheté l'Opéra.

Mme. DE GREVAL.

Il l'aime donc beaucoup ?

LA PRÉSIDENTE.

C'est selon ; il a des habitudes qui l'y attirent.

Mme. DE GREVAL.

C'est comme mon mari.

LA PRÉSIDENTE.

A peu près. Il dit qu'il ne connaît plus rien à la musique des opéras nouveaux.

M. DE GREVAL.

Vous l'aimez, vous, madame ?

LA PRÉSIDENTE.

Si je l'aime ? Ah ! il n'y a rien pour moi de plus enchanteur.

Mme. DE GREVAL.

Vous touchez du clavecin, je crois?

LA PRÉSIDENTE.

C'est-à-dire du piano. Mon frère joue du violon ; Il fait venir d'Italie toute la musique nouvelle, à mesure qu'il y en paraît. Vous n'avez pas d'idée du charme que nous éprouvons !

Mme. DE GREVAL.

Cela doit être d'une difficile exécution.

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! quand on a l'habitude, cela ne coûte rien.

Mme. DE GREVAL.

Oui, quand on est aussi habile que vous l'êtes, madame. N'a-t-il pas été malade, M. votre frère?

LA PRÉSIDENTE.

Oui, madame, il a eu une fluxion de poitrine, mais il n'y paraît plus; nous craignions tous qu'il ne perdît sa voix.

Mme. DE GREVAL.

Eh bien?

LA PRÉSIDENTE.

Il l'a toujours de même.

Mme. DE GREVAL.

Est-ce une grande voix que la sienne?

LA PRÉSIDENTE.

Point du tout, mais il a un goût, un goût!... Enfin tous ceux qui ont été en Italie sont tous d'accord qu'on n'y chante pas mieux que lui.

Mme. DE GREVAL.

Cela est fort agréable. Il est maître des requêtes, je crois?

LA PRÉSIDENTE.

Oui, madame.

Mme. DE GREVAL.

Et fort près de l'intendance, sans doute?

LA PRÉSIDENTE.

Mais nous espérons.

Mme. DE GREVAL.

Avec tous les talens qu'il a, il est fort à désirer qu'on ne perde pas de temps à l'employer.

LA PRÉSIDENTE.

Il a beaucoup de projets et je crois qu'il réussira.

Mme. DE GREVAL.

Pourvu qu'il soit dans une ville où il y ait un spectacle encore!

LA PRÉSIDENTE.

Il est sûr que, s'il n'y en a pas, il fera tout son possible pour y en établir un.

Mme. DE GREVAL.

C'est que cela rassemble tout le monde.

LA PRÉSIDENTE.

Rien n'est plus nécessaire pour un intendant, je dis même indispensable. Et puis, l'hiver, il y a des bals; et, sans cela, la province ne serait pas supportable.

Mme. DE GREVAL.

Pour moi, je le crois.

LA PRÉSIDENTE.

J'ai été une fois dans une petite ville de province, où il n'y avait que des marionnettes; eh bien, j'y allais tous les jours.

Mme. DE GREVAL.

Je comprends cela à merveille.

SCÈNE V.

Mme. DE GREVAL, LA PRÉSIDENTE, LE BARON, DUVAL.

DUVAL annonçant.

M. le baron Desgrais.

LE BARON.

Mesdames, j'ai l'honneur de vous saluer; remettez-vous donc, je vous prie.

Mme. DE GREVAL.

Comment va votre rhumatisme, monsieur le Baron?

LE BARON.

Madame, vous avez bien de la bonté; de ce temps-là c'est pis que jamais, je ne dors pas de la nuit.

Mme. DE GREVAL.

Il y aura bien des maladies, je crois, cet hiver.

LE BARON.

Sûrement ; et comment êtes-vous, vous, madame ?

Mme. DE GREVAL.

Mais un peu enrhumée.

LE BARON.

Cela ne peut pas être autrement.

Mme. DE GREVAL.

Nous parlions de M. de Beliguères.

LE BARON.

Ah ! le maître des requêtes ? C'est un très-galant homme qui m'a fait gagner un procès au conseil, tout d'une voix. J'ai passé vingt fois chez lui pour le remercier, et je ne l'ai jamais pu trouver.

LA PRÉSIDENTE.

C'est que, votre procès étant gagné, vous n'aviez plus besoin de le voir.

LE BARON.

Mais, pardonnez-moi, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Non, monsieur, c'est son usage. Il ne laisse entrer chez lui que tant que l'affaire n'est pas encore jugée.

LE BARON.

Ah ! ah ! celui-là est singulier !

Mme. DE GREVAL.

Monsieur le Baron, madame est sa sœur.

LE BARON.

En ce cas, madame, je voudrais bien mériter que vous me permissiez de vous charger de tous mes remercîmens envers M. votre frère.

LA PRÉSIDENTE.

Je m'en charge avec grand plaisir. Madame, vous

savez comme il est timide mon frère ; il n'y a rien de si aisé que de l'embarrasser.

Mme. DE GREVAL.

Oui, cela est facile.

LA PRÉSIDENTE.

Il lui arriva cet été, au Palais-Royal, une aventure assez plaisante. Il se promenait avec deux de ses amis. Une demoiselle marchait devant lui ; elle avait une robe de si mauvais goût, qu'il ne put pas s'empêcher de s'écrier : « Parbleu, voilà une vilaine robe ! » A l'instant la demoiselle se retourne, le regarde et lui fait une grande révérence. Il est confondu ; mais, à trois pas de là, cette demoiselle l'arrête devant sa mère et ses sœurs, qui étaient assises, et elle s'écrie fort haut : « Maman, voilà M. de Beliguères, qui nous a fait gagner notre procès. Ah ! que nous sommes heureuses, enfin, de le trouver, après avoir été tant de fois inutilement chez lui pour lui faire nos remercîmens ! » Bientôt il fut entouré, non-seulement par cette famille, mais encore de tout ce qui était dans le jardin, et il eut une peine incroyable à se dégager de la foule.

LE BARON.

Il n'a pas, je parie, trouvé souvent des gens si reconnaissans.

LA PRÉSIDENTE.

C'était une famille de province.

Mme. DE GREVAL.

Je m'en serais douté.

LE BARON.

On m'a dit une chose de lui qui me fâche, vu l'intérêt qu'il m'inspire.

Mme. DE GREVAL.

Qu'est-ce que c'est donc, Baron.

LE BARON.

Écoutez donc, on n'est pas toujours maître de ses goûts : on est entraîné malgré soi souvent.

Mme. DE GREVAL.

Achevez donc.

LE BARON.

Cela n'est peut-être pas vrai. On m'a assuré qu'il est très-attaché à une femme un peu folle, ou pour le moins très-ridicule.

LA PRÉSIDENTE.

Cela n'est pas possible, et je le saurais.

LE BARON.

Ah ! pardonnez-moi ; il ne la quitte pas. Mon Dieu, comment se nomme-t-elle donc ?

LA PRÉSIDENTE.

Je voudrais bien savoir qui c'est.

LE BARON.

Ah ! m'y voici ; c'est la présidente de Billière,

LA PRÉSIDENTE.

Mais, c'est moi qui suis la présidente de Billière.

LE BARON.

Vous, madame ?

Mme. DE GREVAL.

Eh ! oui, Baron. Allons, vous rêvez.

LE BARON.

J'aurai confondu apparemment ; mais, on m'a dit une femme ridicule ; vous la connaissez sûrement ; elle aime beaucoup la musique.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, c'est donc toujours moi ?

LE BARON.

En ce cas-là, madame, prenez que je n'ai rien dit ; je vous demande bien pardon, et je vous souhaite le bonsoir.

SCÈNE VI.

Mme. DE GREVAL, LA PRÉSIDENTE.

Mme. DE GREVAL.

Madame, je vous fais bien des excuses pour lui.

LA PRÉSIDENTE.

Bon! Je vous jure que cela ne me fait rien du tout. Je suis seulement occupée....

Mme. DE GREVAL.

De quoi donc?

LA PRÉSIDENTE.

Je vois ce que c'est : on lui aura parlé....

Mme. DE GREVAL.

De qui?

LA PRÉSIDENTE.

De la présidente du Merlier, qui est la femme du monde la plus extravagante, qui fait venir de la musique d'Italie, et chez qui il y a des concerts excellens, où mon frère ne manque jamais d'aller : on dit même qu'elle ne donne ces concerts que pour rassembler du monde, et choisir un mari parmi tous les hommes qui vont chez elle.

Mme. DE GREVAL.

C'est cela même; le pauvre Baron s'en va comme cela, ramassant tout ce qu'il entend dire partout, et puis il brouille les noms de manière qu'on ne comprend jamais rien à tout ce qu'il vous raconte.

LA PRÉSIDENTE.

Me voilà au fait à présent.

Mme. DE GREVAL.

Je suis sûre qu'il est désespéré de son étourderie, et je vais lui écrire pour le tranquilliser : car, sans cela, il n'oserait revenir ici de long-temps.

LA PRÉSIDENTE.

Mandez-lui, je vous prie, que je ne suis point du tout fâchée contre lui.

Mme. DE GREVAL.

C'est ce que je ne manquerai pas d'ajouter, puisque vous le trouvez bon.

LA PRÉSIDENTE.

Je vais vous laisser écrire.

Mme. DE GREVAL.

J'aurai bientôt l'honneur de vous revoir, j'espère?

LA PRÉSIDENTE.

Mais lundi, chez madame de Versonnois.

Mme DE GREVAL.

Vous y soupez?

LA PRÉSIDENTE.

Sûrement. Ah ça, laissez-moi donc aller.

Mme. DE GREVAL.

Vous le voulez? Adieu, madame.

LA PRESIDENTE.

A demain, à la Comédie italienne.

Mme. DE GREVAL.

Eh, vraiment oui! Je l'oubliais.

SCÈNE VII.

Mme. DE GREVAL, Mme. DE LANCIÈRES, DUVAL.

DUVAL, annonçant.

Madame de Lancières.

Mme. DE GREVAL.

Ah! ma sœur, vous voilà de bonne heure.

Mme. DE LANCIÈRES.

Oui, ma sœur; et j'ai déjà fait trois visites par ce temps-là.

Mme. DE GREVAL.

Vous n'avez donc trouvé personne ?

Mme. DE LANCIÈRES.

Non, heureusement.

Mme. DE GREVAL.

Ma sœur, que je vous dise donc.

Mme. DE LANCIÈRES.

Quoi, ma sœur ?

Mme. DE GREVAL.

Vous connaissez la présidente de Billière et le Baron Desgrais ?

Mme. DE LANCIÈRES.

Assurément, je les connais ; ils sont aussi ennuyeux l'un que l'autre.

Mme. DE GREVAL.

Eh bien, il viennent de me donner une scène délicieuse !

Mme. DE LANCIÈRES.

Ah ! contez-moi donc cela.

Mme. DE GREVAL.

Le Baron a beaucoup loué le frère de la Présidente.

Mme. DE LANCIÈRES.

A propos de quoi ?

Mme. DE GREVAL.

D'un procès au Conseil qu'il lui a fait gagner.

Mme. DE LANCIÈRES.

Je crois qu'il y a peu contribué.

Mme. DE GREVAL.

Je le crois aussi. Le Baron, après avoir pris le plus grand intérêt à lui, a dit qu'il était très-fâché qu'il fût lié avec un folle, une femme ridicule ; et devinez qui il a nommé.

Mme. DE LANCIÈRES.

Je ne le trouverai jamais.

Mme. DE GREVAL.

Eh bien, la Présidente elle-même.

Mme. DE LANCIÈRES.

Celui-là est exquis ! Qu'en est-il arrivé ?

Mme. DE GREVAL.

Que le Baron a été confondu, et qu'il s'en est allé.

Mme. DE LANCIÈRES.

Et elle ?

Mme. DE GREVAL.

Bon ! elle a imaginé qu'il s'était trompé de nom et qu'il avait voulu dire la présidente du Merlier.

Mme. DE LANCIÈRES.

Elle ne se croit ni folle, ni ridicule, la présidente de Billière.

Mme. DE GREVAL.

Je vous réponds bien que non.

SCENE VIII.

Mme. DE GREVAL, Mme. DE LANCIÈRES, LE DOCTEUR.

Mme. DE LANCIÈRES.

Ah ! voilà le docteur.

Mme. DE GREVAL.

Docteur, pourquoi do ncn'êtes-vous pas venu dîner avec nous ?

LE DOCTEUR.

Parce que je donnais à dîner chez moi, madame, à plusieurs de mes amis avec une dinde de Périgueux que m'avait envoyée un de mes malades.

Mme. DE LANCIÈRES.

Que vous avez mis à la diète, peut-être ?

LE DOCTEUR.

Cela est encore vrai.

Mme. DE GREVAL.

Pour avoir sa dinde ?

LE DOCTEUR.

Ah ! je ne fais pas de ces tours-là.

Mme. DE LANCIÈRES.

Si c'était un de vos amis ?

LE DOCTEUR.

Peut-être en pourrais-je être tenté, mais j'aurais au moins le bon procédé de suspendre sa diète après, pour lui faire manger sa part de sa dinde ; mais rassurez-vous ; c'est un évêque à qui on en envoie trois chaque semaine : ainsi, vous voyez que je ne lui fesais pas grand tort.

Mme. DE GREVAL.

Docteur, à propos ; comment va la petite Vicomtesse ?

LE DOCTEUR.

Mais, pas bien.

Mme. DE LANCIÈRES.

Est-il vrai qu'elle est retombée ?

LE DOCTEUR.

Rien n'est plus vrai : elle a voulu aller au bal.

Mme. DE GREVAL.

Et elle a dansé ?

LE DOCTEUR.

Six contredanses de suite.

Mme. DE LANCIÈRES.

Avec sa petite santé ?

LE DOCTEUR.

Elle a fait bien pis. Après cela elle a pris des glaces.

Mme. DE GREVAL.

Par le temps qu'il fait ?

LE DOCTEUR.

Aussi, elle a une fluxion de poitrine bien complète.

Mme. DE LANCIÈRES.

Cela est affreux !

Mme. DE GREVAL.

Prendre des glaces, après avoir dansé six contre-danses ! Comment ne l'en a-t-on pas empêchée ?

LE DOCTEUR.

On lui en avait refusé ; mais un de ces hommes qui veulent plaire aux femmes en secondant toutes leurs fantaisies, lui en a été chercher, et personne que lui ne s'en est aperçu.

Mme. DE LANCIÈRES.

Elle lui aura là une belle obligation, si elle en meurt.

LE DOCTEUR.

Madame, les imprudences des jeunes personnes sont presque toujours cause des maux qu'elles éprouvent toute leur vie.

Mme. DE GREVAL.

Eh bien, on le leur dit inutilement !

Mme. DE LANCIÈRES.

Docteur, il doit y avoir bien des malades de ce temps-là ?

LE DOCTEUR.

Mais les bals, le mauvais air qu'on respire dans les petites loges des spectacles, et le froid qui vous saisit en en sortant, produisent les trois quarts des maladies.

Mme. DE GREVAL.

Je le crois bien : aussi ai-je la précaution d'être très-fourrée lorsque j'y vais.

Mme DE LANCIÈRES.

Moi, j'ai ma voiture tout de suite. Docteur, venez un jour avec moi à l'Opéra.

LE DOCTEUR.

J'aime mieux me conserver pour vous guérir. Allons, je m'en vais.

Mme. DE GREVAL.

Mais, Docteur, vous ne m'avez pas dit si je continuerai mes bains ?

LE DOCTEUR.

Par ce froid-là ?

Mme. DE GREVAL.

Ah ! vous avez raison.

Mme. DE LANCIÈRES.

Mais vous ne nous avez pas dit la moindre nouvelle.

LE DOCTEUR.

Est-ce que vous ne savez pas le changement qu'il y a dans le ministère ?

Mme. DE GREVAL.

Non vraiment.

LE DOCTEUR.

Je crois que vous en serez contente.

Mme DE GREVAL.

Renvoie-t-on quelqu'un ?

LE DOCTEUR.

Mais, à peu près.

Mme. DE LANCIÈRES.

Allons, dites donc ?

Mme DE GREVAL.

Bon ! cela n'est pas vrai.

LE DOCTEUR.

Je vous réponds que je le tiens de très-bonne part.

Mme. DE LANCIÈRES.

Allons, nommez-nous...

LE DOCTEUR.

Je ne peux pas encore : j'ai donné ma parole.

Mme. DE GREVAL.

Vous êtes odieux !

Mme. DE LANCIÈRES.

Docteur, mais, dites donc ?

LE DOCTEUR.

Mesdames, je vous salue.

SCÈNE IX.

Mme. DE GREVAL, Mme. DE LANCIÈRES.

Mme. DE GREVAL.

Ma sœur, savez-vous que je croirais assez ce qu'il vient de dire, le docteur ?

Mme. DE LANCIÈRES.

Et, qui croyez-vous qu'on pourrait renvoyer ?

Mme. DE GREVAL.

Je n'en sais rien ; mais il me semble qu'il y a presque toujours une suite de Fontainebleau, dans le mois de janvier.

Mme. DE LANCIÈRES.

A propos, ma sœur, que je vous dise donc : j'ai fait une réforme chez moi.

Mme. DE GREVAL.

Comment ?

Mme. DE LANCIÈRES.

J'ai renvoyé la bonne Bernard.

Mme. DE GREVAL.

Quoi ! elle que vous disiez que vous aimiez tant ?

Mme DE LANCIÈRES.

Elle me contrariait sur tout ; j'ai voulu finir cela : je lui fais une pension, et je crois qu'elle va se marier.

Mme. DE GREVAL.

Elle est affreuse !

Mme. DE LANCIÈRES.

Cela ne fait rien ; elle en a envie, et ils disent tous qu'elle est un bon parti.

Mme. DE GREVAL.

Vous avez donc fait une promotion ?

Mme. DE LANCIÈRES.

Oui, Julie est à présent la première, et j'en ai pris une autre que mon mari aime beaucoup, parce qu'il est persuadé qu'il la verra un jour figurante dans les ballets à l'Opéra.

Mme. DE GREVAL.

Est-ce qu'elle est jolie ?

Mme. DE LANCIÈRES.

Point du tout ; elle a de ces physionomies que les hommes aiment toujours beaucoup ; je crois que je ne la garderai pas.

Mme. DE GREVAL.

A propos, ce petit marquis de Vilemart que nous croyions tous un Caton, ne s'est-il pas mis dans la tête d'enlever une danseuse à son oncle ?

Mme. DE LANCIÈRES.

Le président ?

Mme. DE GREVAL.

Oui, on croit qu'il le déshéritera.

Mme. DE LANCIÈRES.

J'en serais fâché pour sa femme ; mais, pour lui, il le mériterait bien, si cela est vrai. Ah ! voilà du monde ; j'avais encore mille choses à vous dire.

Mme. DE GREVAL.

Ce sont les nièces de mon mari.

Mme. DE LANCIÈRES.

Je m'enfuis. Adieu, ma sœur.

SCÈNE X.

Mme. DE GREVAL, LA MARQUISE, LA COMTESSE, DUVAL.

DUVAL, annonçant.

Madame la comtesse de Lorainville, madame la marquise de Vilarcy.

LA MARQUISE.

Ma tante, nous voilà de bonne heure, parce que nous ne pourrons pas vous voir ce soir.

Mme. DE GREVAL.

Vous ne souperez pas ici ?

LA COMTESSE.

Non vraiment ; nous allons à la campagne, chez le Baron.

Mme. DE GREVAL.

Êtes-vous folles ? Quoi ! par le temps qu'il fait ?

LA MARQUISE.

C'est un souper charmant ; il y aura de la musique nouvelle, du jeu.... Enfin, toutes nos amies y seront, nous ne pouvons pas y manquer.

Mme. DE GREVAL.

Vous allez donc partir tout de suite ?

LA COMTESSE.

Oui, après l'Opéra.

Mme. DE GREVAL.

Vous n'arriverez jamais.

LA MARQUISE.

On nous a assuré qu'il ferait le plus beau clair de lune du monde ; et puis il n'y a pas une lieue.

Mme. DE GREVAL.

Il n'y a pas de bons chemins par la gelée.

LA COMTESSE.

Nous aurons six chevaux.

Mme. DE GREVAL.

Vous aurez froid.

LA MARQUISE.

Le temps est bien radouci : on dit même qu'il dégèle.

Mme. DE GREVAL.

Enfin, tout cela est de votre âge.

LA COMTESSE.

En vérité, ma tante, vous feriez bien d'y venir, et je suis sûr que le baron serait charmé de vous faire entendre son musicien italien.

Mme. DE GREVAL.

Il fallait proposer cela à votre oncle, lui qui croit aimer la musique.

LA MARQUISE.

Il aime l'Opéra et non la musique ; il aime mieux ses chevaux.

LA COMTESSE.

Que je vous dise donc, ma tante : nous sortons de chez la Vicomtesse : vous savez que c'est une savante, une merveilleuse qui ne fait cas que de l'esprit.

Mme. DE GREVAL.

Mais je vous assure qu'elle m'en impose, et que je n'ose pas parler devant elle.

LA MARQUISE.

Eh bien, nons n'avons pas été comme cela, nous ; car, après ce que nous avons entendu, nous n'avons jamais pu nous empêcher de rire tout le temps de notre visite.

Mme. DE GREVAL.

Qu'est-ce que c'était donc ?

LA COMTESSE.

J'avais oublié dans ma voiture un livre que je lui rapportais, et nous l'attendions à côté du salon où la Vicomtesse était avec sa fille, qu'elle élève dans ses principes. Tout d'un coup elle hausse la voix et s'écrie en lui parlant: « Mon Dieu que vous êtes bête aujourd'hui ! Allez-vous-en chez vous faire des vers. Voilà bien de quoi m'inspirer, dit la petite en sortant. » Eh bien, ne trouvez-vous pas cela excellent?

Mme. DE GREVAL.

Vous auriez ri bien davantage, si vous aviez été témoin d'une scène qu'elle eut un jour avec Rousseau.

LA MARQUISE.

De Genève?

Mme. DE GREVAL.

Lui-même. Elle était fort occupée de son fils ; et plus elle se donnait de soins pour le bien élever, moins elle réussissait. Elle s'en plaignit à Rousseau, qui lui dit : «Vous avez peut-être suivi tout ce que j'ai écrit sur l'Éducation. — Sûrement, monsieur, je n'y ai pas manqué. — Ah ! la bête, » reprit-il en s'éloignant. Elle fut confondue, elle changea de principes, et son fils a réussi, comme vous le voyez.

LA COMTESSE.

Ah ! mon Dieu ! que j'aurais voulu être là !

LA MARQUISE.

Ce Rousseau s'est donc moqué de bien du monde ?

Mme. DE GREVAL.

Ah ! je vous en réponds.

LA COMTESSE.

J'imagine l'étonnement de la vicomtesse, de s'entendre dire : « Ah ! la bête ! » et par Rousseau !

LA MARQUISE.

Je suis sûre à présent qu'elle ne m'en imposera plus.

LA COMTESSE.

Si je pouvais en avoir peur, je me dirais tout bas, Ah ! la bête !

LA MARQUISE.

Allons, allons-nous-en.

Mme. DE GREVAL.

Vous verrai-je demain ?

LA COMTESSE.

Sûrement.

Mme. DE GREVAL.

Je voudrais savoir des nouvelles de votre soirée, et s'il ne vous sera pas arrivé d'accident.

LA COMTESSE.

Si je ne viens pas demain matin, je vous écrirai.

Mme. DE GREVAL.

Oui, et vous ne ferez ni l'un ni l'autre.

LA COMTESSE.

Vous verrez, vous verrez.

SCÈNE XI.

Mme. DE GREVAL, LE VICOMTE, LA VIDAME, DUVAL.

DUVAL, annonçant.

Madame la vidame de Bévière et M. le vicomte de Rézan.

Mme. DE GREVAL.

Quoi, madame la Vidame, c'est bien vous ?

LA VIDAME.

Oui vraiment, c'est moi-même qui vous amène le dégel encore.

Mme. DE GREVAL.

Le dégel.

LE VICOMTE.

Oui, madame, car il pleut à verse et je l'avais prédit il y a trois jours.

Mme. DE GREVAL.

Le Vicomte prédit donc toujours, madame?

LA VIDAME.

Et très-juste. Est-ce qu'il n'avait pas prédit les quatre cordons bleus?

Mme. DE GREVAL.

Tout le monde disait qu'il y en aurait six.

LE VICOMTE.

Non pas moi.

Mme. DE GREVAL.

Vous avez sûrement un Génie, Vicomte, qui vous instruit de tout ce qui doit arriver.

LE VICOMTE.

Non, madame, je n'ai que des combinaisons, et elles ne me manquent jamais.

Mme. DE GREVAL

Vous devez être sûr de tout ce que vous entreprenez?

LE VICOMTE

Mais pas mal.

LA VIDAME.

Madame, il m'étonne toujours par ses lumières. A propos, qu'est-ce que c'est que deux jeunes personnes qui sortent d'ici dans le moment?

Mme DE GREVAL.

Ce sont les nièces de mon mari.

LE VICOMTE.

Eh bien, ne vous avais-je pas dit, c'est sûrement quelqu'un de familier dans la maison?

LA VIDAME.

Cela est vrai, au moins, qu'il me l'avait dit.

Mme. DE GREVAL.

Devinez un peu où elles vont souper par le temps qu'il fait.

LE VICOMTE.

Au Marais, je parie.

Mme. DE GREVAL.

Non, à la campagne, à une lieue.

LE VICOMTE.

En ce cas je disais fort bien, le Marais est loin de tout.

LA VIDAME.

Il se tire toujours d'affaire à merveille!

Mme. DE GREVAL.

Vous vous portez bien, madame, cet hiver.

LA VIDAME.

C'est le Vicomte qui m'a guérie.

Mme. DE GREVAL.

Comment cela?

LA VIDAME.

J'étais enrhumée au point que j'ai cru que j'allais avoir une fluxion de poitrine, et c'était tout ce que je redoutais au monde. Il m'a dit : Ne craignez rien, ce ne sera qu'un rhume. A l'instant, ma confiance s'est rétablie ; j'ai pris du bouillon blanc, et me voilà.

Mme DE GREVAL.

Cela est admirable! Vicomte, qu'aviez-vous prédit sur la maladie du Commandeur?

LE VICOMTE.

J'ai toujours dit que cela ne serait rien, et qu'il ne pouvait pas y avoir de danger.

Mme. DE GREVAL.

Eh bien, il est mort ce matin.

LE VICOMTE.

Cela peut bien être : quand on est sujet à la goutte, elle peut se joindre inopinément à la maladie du moment; et, dans ce cas-là, je prédis toujours qu'on ne peut répondre de rien.

Mme. DE GREVAL.

Savez-vous, par exemple, ce qui arrivera aujourd'hui de la tragédie nouvelle?

LE VICOMTE.

Je la connais, et j'ai prédit à l'auteur qu'elle aurait le plus grand succès.

DUVAL.

Madame, c'est un billet de M. l'abbé Grapier.

Mme. DE GREVAL.

Ah! ce sont sûrement des nouvelles de la pièce.

LA VIDAME.

Lisez donc, madame, je vous prie.

Mme. DE GREVAL, lisant.

La tragédie de notre ami vient de tomber tout à plat. On n'a jamais voulu passer le quatrième acte.

LE VICOMTE.

Voilà ce que j'avais dit : Si le quatrième acte passe, la pièce est aux nues.

LA VIDAME.

C'est que le vicomte a un tact très-fin sur tout; voilà comme il est. Et, tenez, les ballons ne l'ont pas surpris un instant.

Mme. DE GREVAL.

Il est donc le seul au monde.

LE VICOMTE.

Permettez que je vous explique ceci.

LA VIDAME.

Écoutez-le, vous allez voir.

LE VICOMTE.

Voici quel a été mon raisonnement. J'ai dit : Puisqu'un ballon est plus léger que la quantité d'air qu'il déplace, il doit se soutenir de lui-même à toutes les hauteurs.

Mme. DE GREVAL.

Vous êtes donc physicien ?

LE VICOMTE.

C'est selon. Je suis physicien, poëte, peintre, astronome, chimiste, tout ce que l'on veut, cela m'est égal.

LA VIDAME.

Le voilà bien ; vous devez le reconnaître là, madame ?

Mme. DE GREVAL.

Mais, comment n'êtes-vous pas de toutes les académies ?

LE VICOMTE.

Parce que je ne l'ai pas voulu.

Mme. DE GREVAL.

Et, par quelles raisons ?

LE VICOMTE.

Cela est facile à comprendre.

LA VIDAME.

Ah ! voyons, voyons.

LE VICOMTE.

Comme je devine tout, il ne m'a pas été difficile de prévoir qu'il n'y aurait pas un académicien qui fût jamais de mon avis, et j'ai dit : Ce n'est pas la peine d'entrer dans une compagnie pour être toujours contrarié par ses confrères.

LA VIDAME.

Et surtout pour un homme de qualité.

LE VICOMTE.

Si j'avais été les assurer que j'ai le talent de tout prédire, ils ne l'auraient peut-être pas voulu croire.

Mme. DE GREVAL.

Oui, cela aurait fort bien pu vous arriver.

LA VIDAME.

Savez-vous, madame, que, dans son voyage de Suisse, il n'a pas osé dire un mot ?

Mme. DE GREVAL.

Pourquoi cela ?

LA VIDAME

De crainte d'être pris pour un sorcier.

Mme. DE GREVAL.

Mais les Suisses sont très-éclairés à présent.

LE VICOMTE.

Oui, les gens d'un certain ton, qui ont voyagé ou qui ont servi en France ; mais le peuple est toujours le même ; j'étais sûr de cela.

LA VIDAME.

C'est qu'il est instruit de tout, le Vicomte, et cela lui sert beaucoup dans ses combinaisons.

LE VICOMTE.

Voici le fait : Les connaissances acquises sont la lunette d'approche des événemens.

LA VIDAME.

Eh bien, madame, vous attendiez-vous à ce qu'il vient de dire ? Rien n'est plus lumineux.

SCÈNE XII.

Mme. DE GREVAL, LA VIDAME, LE VICOMTE, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

Eh bien, ma tante, nous voilà !

LA COMTESSE.

Oui, notre voiture a cassé dans la vieille rue du Temple, et nous sommes revenues en fiacre; cela est délicieux !

LE VICOMTE.

Je vous avais bien dit que ces dames allaient au Marais.

LA MARQUISE.

Quoi, monsieur, vous avez dit cela ?

LA VIDAME.

Oui vraiment, il a le talent de tout deviner.

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur, nous vous en prions, dites-nous notre bonne aventure.

LE VICOMTE.

Cela n'est pas difficile ; il ne saurait vous en arriver d'autre.

LA VIDAME.

Voyez, mesdames, comme il est galant, le Vicomte !

LA MARQUISE.

Mais, monsieur, comment peut-on deviner la bonne aventure ? Je ne comprends pas cela. Vous servez-vous de cartes ?

LE VICOMTE.

Non, madame.

LA COMTESSE.

Je ne croyais pas qu'il y eût encore des sorciers ; mais, ma sœur, il me semble que l'Abbé nous avait dit qu'il n'y avait jamais eu de sorciers ni de revenans.

LA MARQUISE.

Sûrement, voilà pourquoi je ne comprends rien à ce talent-là, et il me semble que prédire ou deviner ce qui arrivera, c'est la même chose.

LE VICOMTE.

Oui, sans doute, et ce talent, comme vous l'appelez, est une science : c'est l'astrologie judiciaire, madame.

LA COMTESSE.

Cela pourrait bien être.

LA MARQUISE.

Comment ne fait-on pas des cours d'astrologie, cela serait fort agréable à savoir?

LA COMTESSE.

Oui, pour jouer par exemple, on éviterait les jours malheureux.

LA MARQUISE.

Et l'on profiterait de ceux qui ne le sont pas.

Mme. DE GREVAL.

Ce serait jouer à coup sûr.

LA COMTESSE.

On ne perdrait pas son argent.

Mme. DE GREVAL.

Ce serait friponner. Voudriez-vous seulement en avoir la réputation ?

LA MARQUISE.

Fi donc! cela fait horreur! Si vous saviez l'aversion que j'ai pour des personnes que l'on m'a prouvé qui friponnaient au jeu!.. Je ne peux pas seulement les regarder.

LA COMTESSE.

Moi, je ne conçois pas comment elles osent se montrer avec cette réputation.

Mme. DE GREVAL.

Voilà pourtant celle que vous auriez, avec vos jours heureux : car on sait tout.

LA MARQUISE.

Et quand on ne le saurait pas ? Allons, je ne veux pas seulement penser à l'astrologie judiciaire.

Mme. DE GREVAL.

S'il y a des gens qui devinent comme le Vicomte, par exemple, c'est une suite de l'expérience. Je devine aussi, moi, quelquefois.

LA COMTESSE.

Vous, ma tante ?

Mme. DE GREVAL.

J'entends un carrosse.

LA MARQUISE.

Vous allez nous dire quelle est la personne qui va arriver ?

Mme. DE GREVAL.

Sûrement.

LA COMTESSE.

Eh bien, dites donc promptement.

Mme. DE GREVAL.

Il faut que je rêve. — Ah ! c'est le commandeur de Ralzac.

LA MARQUISE.

Mais, comment faites-vous pour cela ?

Mme. DE GREVAL.

Je l'entends marcher.

SCÈNE XIII.

Mme. DE GREVAL, LE VICOMTE, LA COMTESSE, LA MARQUISE, LA VIDAME, LE COMMANDEUR, DUVAL.

DUVAL, annonçant.

Monsieur le Commandeur de Ralzac.

Mme. DE GREVAL.

Je devine encore que le temps qu'il fait lui donne une humeur épouvantable.

LE COMMANDEUR.

Ma foi, mesdames, c'est au péril de sa vie au moins que l'on sort ce soir. Une partie de la glace est dégelée, l'autre est comme des roches : on ne va qu'en cahotant, et j'ai cru verser vingt fois pour arriver de l'Opéra jusqu'ici. Les chevaux vont avoir bien des javars : je ne crois pas que je sorte demain.

LA MARQUISE.

Pour moi, j'aimerais mieux sortir à pied que de rester chez moi toute la journée.

LA COMTESSE.

Et moi aussi.

LE COMMANDEUR.

Mais, à pied, il sera impossible, les rues seront une mer ; il faudra du temps pour faire écouler tout cela.

LA MARQUISE.

Monsieur le Commandeur, vous êtes désespérant !

LE COMMANDEUR.

Mesdames, vous ne serez pas seules, si vous le voulez ; vous devez être bien sûres qu'on ira vous chercher chez vous.

LA COMTESSE.

Oui, et qui cela ? Des ennuyeux. On voit bien un

autre monde au spectacle, dans sa loge, que celui qu'on reçoit chez soi.

Mme. DE GREVAL.

C'est là ce qui fait que, dans les petites loges, on y fait un bruit qui importune tous les voisins.

LA VIDAME.

Voilà ce qui m'arrive tous les jours ; j'ai à côté de ma loge des jeunes dames qui m'empêchent d'entendre un mot du spectacle. J'ai changé six fois de loge, et c'est toujours la même chose ; et puis des chapeaux d'une grandeur, qui vous empêchent de rien voir ! en vérité, cela est très-incommode.

LA MARQUISE.

Mais, madame, c'est le privilége des petites loges : on y fait ce qu'on veut, vous en pouvez faire autant.

LA VIDAME.

Je m'en garderai bien ; je sais trop les égards qu'on se doit les uns aux autres.

LA COMTESSE.

Oui, dans la société ; mais on n'a une petite loge que pour y arriver à l'heure qu'on veut, que pour y recevoir ses amis, ses connaissances, et pour n'être pas en représentation.

LE VICOMTE.

Il est vrai qu'à présent on va se cacher dans tous les lieux publics ; mais, moi, j'ai cela de particulier, je devine toujours tout le monde ; mais je suis discret, et je ne nomme personne qu'à l'oreille.

LA MARQUISE.

Je ne conçois pas ce qu'on pouvait faire autrefois quand on était dans ce qu'on appelait une grande loge.

LE COMMANDEUR.

On y écoutait le spectacle, madame.

LA COMTESSE.

Comme des gens de province.

LA MARQUISE.

Ou des marchands de la rue Saint-Denis.

LA COMTESSE.

Cela était fort noble.

LA MARQUISE.

On ne savait pas où étaient toutes les femmes qu'on voulait voir.

LA COMTESSE.

Ni comme elles étaient coiffées.

LA MARQUISE.

Quels étaient les hommes qu'elles voyaient.

LA COMTESSE.

Ceux qu'il fallait recevoir de préférence.

LA MARQUISE.

Enfin, on n'était au fait de rien.

LA COMTESSE.

Cela devait être à périr d'ennui.

LE COMMANDEUR.

Quoi, mesdames, ce n'est donc que pour cela que vous avez des petites loges ?

LA COMTESSE.

Vous conviendrez bien que c'est le moyen de voir beaucoup de monde.

LE COMMANDEUR.

Et nullement le spectacle.

LA MARQUISE.

On le voit toujours assez, surtout quand on y va tous les jours.

LE COMMANDEUR.

On le voit d'une jolie manière, mais cela n'y fait rien : on n'en juge pas moins les ouvrages nouveaux.

LA COMTESSE.

Mais, à l'Opéra, ils sont toujours bons.

LE COMMANDEUR.

Oui, quand on ne les écoute pas plus que vous ne faites.

LA MARQUISE.

Vous verrez que je ne regarde pas avec la plus grande attention mademoiselle Guimard, comme elle est mise, comme elle danse !

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

Mme. DE GREVVAL, M. DE GREVAL, LE VICOMTE, LA VIDAME, LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE COMMANDEUR.

M. DE GREVAL.

Ah ! ah ! mesdames, vous voilà ici ! Comment n'êtes-vous pas chez le Baron ? Madame la Vidame, Messieurs, voulez-vous bien.....

LA COMTESSE.

Mon oncle, c'est que notre voiture a cassé.

M. DE GREVAL.

Dans la vieille rue du Temple !

LA MARQUISE.

Oui, comment savez-vous cela !

M. DE GREVAL.

Oh ! je sais aussi que vous êtes montées dans un fiacre au lieu d'envoyer chercher une voiture chez vous, ce qui aurait été beaucoup plus convenable, et surtout plus décent.

LA COMTESSE.

Il est vrai, mais cela nous a paru plaisant.

LA MARQUISE.

Qui a donc pu si bien vous instruire ?

M. DE GREVAL.

Le marquis de Sarebourg, qui a vu tout cela à la lueur de vos flambeaux ; et qui le contait à tout le monde au foyer de l'Opéra.

LA MARQUISE.

Et, où était-il quand il nous a vues ?

M. DE GREVAL.

Dans sa voiture.

LA COMTESSE.

Il aurait bien pu nous l'offrir.

M. DE GREVAL.

Il y a bien pensé, et il a même dit que si cela était arrivé à d'autres femmes que vous, il n'y aurait pas manqué.

LA MARQUISE.

Comment donc ?

M. DE GREVAL.

Attendez : on lui a demandé pourquoi. Il ne me voyait pas ; il a répondu, parce que les jeunes femmes d'à présent ne sont pas assez honnêtes pour qu'on cherche à les prévenir en rien. C'est pourtant un homme de mérite qui a tenu ce propos, et il m'a fâché à cause de vous.

LA COMTESSE.

Vous conviendrez bien qu'il a une figure...

M. DE GREVAL.

Une figure, un maintien, un ton, tout cela n'empêche pas d'être honnête ; les dédaigneuses sont détestées du public, souvenez-vous bien de cela, et qu'il n'y a pas de ridicules qu'on ne se plaise à leur donner.

LA MARQUISE.

Mais, en vérité, on ne peut pas non plus fêter tout le monde.

M. DE GREVAL.

Fêter ou avoir l'air du mépris, sont deux extrêmes. Quand j'avais une charge à la cour, si vous saviez tous les propos que j'entendais tenir tous les jours sur les femmes qui passaient dans l'œil de bœuf; je vous réponds qu'il y avait bien de quoi les humilier, quand elles n'étaient pas honnêtes; et elles ne pouvaient pas les ignorer, on parlait tout haut. Celles qui faisaient seulement la révérence à droite et à gauche, même timidement, plaisaient à tout le monde, et l'on était enchanté des grâces qu'elles pouvaient obtenir; mais celles pour qui on se rangeait aux portes des appartemens, et qui passaient dédaigneusement et sans faire la moindre honnêteté, on était comblé d'aise quand il leur arrivait quelque malheur.

LA COMTESSE.

Je crois que nous ne sommes pas comme cela.

M. DE GREVAL.

Demandez à madame la Vidame et à ces messieurs si ce que je viens de vous dire là n'est pas vrai.

Mme. DE GREVAL.

Voilà du monde qui arrive, nous ferons bien de passer dans le salon.

LA VIDAME, au Vicomte et au Commandeur.

Messieurs, je ne puis pas m'empêcher de trouver que M. de Greval vient de leur donner là une bonne leçon.

LA MARQUISE.

Ma sœur, il faut savoir si nos chevaux sont arrivés.

LA COMTESSE.

Sûrement ils doivent l'être.

M. DE GREVAL.

Comment! est-ce que vous ne soupez pas ici?

LA MARQUISE.

Je vous demande pardon ; mais c'est que nous allons nous habiller.

M. DE GREVAL.

Ah ! oui, oui, vous avez raison : j'oubliais qu'il ne faut arriver où l'on soupe que lorsqu'on est prêt à se mettre à table. Convenez que vous allez bien faire au moins deux ou trois visites avant de revenir.

LA COMTESSE.

Non, nous n'irons qu'un moment chez mademoiselle Bertin, pour voir des chapeaux nouveaux qu'elle a inventés.

M. DE GREVAL.

Ah ! fort bien.

LA MARQUISE.

Vous venez de nous gronder un peu vivement au moins, mon oncle.

M. DE GREVAL.

C'est que j'ai bien peur que vous ne deveniez de mauvaises têtes. Allons, allez-vous-en.

LA COMTESSE.

Nous ne serons pas long-temps.

(Elles l'embrassent.)

FIN DU DEGEL.

LE BAL,

QUATRIÈME JOURNÉE.

NOMS DES PERSONNAGES.

Mme. DE SOURDEIL.
Mme. DE VALERI.
L'ABBÉ LORAUX.
LA COMTESSE DE ROSEVAL.
LE PRÉSIDENT.
LE COMMANDEUR.
LA PRÉSIDENTE DE TREMIÈRES.
Mme. DE BELLE-FORIÈRE.
LEBRUN, valet de chambre de Mme. de Sourdeil.

La scène est chez madame de Sourdeil.

LE BAL,

QUATRIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. DE SOURDEIL, Mme. DE VALERI.

Mme. DE SOURDEIL.

Ah ! c'est bien honnête à vous de venir comme cela après toutes vos fatigues, madame ! Allons ! mettez-vous-là.

Mme. DE VALERI.

J'ai bien été long-temps sans vous voir, au moins.

Mme. DE SOURDEIL.

Au milieu de tous vos mariages, je n'aurais jamais pu espérer d'arriver jusqu'à vous.

Mme. DE VALERI.

M'en voilà débarrassée heureusement.

Mme. DE SOURDEIL.

Cela a dû être bien triste pour vous tous, ces gens-là.

Mme. DE VALERI.

Oh ! mais c'est que toutes ces femmes-là sont des vertus !... Je voudrais que vous eussiez entendu tous leurs propos.

Mme. DE SOURDEIL.

Cela devait être excédant !

Mme. DE VALERI.

N'en parlons plus, je vous prie.

Mme. DE SOURDEIL.

Madame, avez-vous jamais vu un hiver si humide que celui-ci ?

Mme. DE VALERI.

Il est vrai que c'est un temps bien malsain.

Mme. DE SOURDEIL.

Pour moi je suis dans un état affreux !

Mme. DE VALERI.

On m'avait dit que je serais quitte de mes nerfs cette année, et je suis pis que jamais.

Mme. DE SOURDEIL.

J'ai changé de médecin depuis trois mois, et je n'y ai rien gagné.

Mme. DE VALERI.

Je garde le mien, parce que c'est un homme essentiel, qui a de l'esprit, qui voit bien et qui m'est fort attaché, je dis, on ne peut pas davantage.

Mme. DE SOURDEIL.

Que vous ordonne-t-il?

Mme. DE VALERI.

De l'exercice, pas autre chose.

Mme. DE SOURDEIL.

Mais comment faites-vous pour sortir de ce temps-là?

Mme. DE VALERI.

Je vais beaucoup aux spectacles et je mène ma belle-fille à tous les bals.

Mme. DE SOURDEIL.

Cela doit vous fatiguer beaucoup. Moi, je n'ai pas de belle-fille, je ne vais seulement qu'au spectacle; mais la chaleur, le froid, tout cela me fait mal.

Mme. DE VALERI.

Je croyais que je ne pourrais pas supporter toutes ces fatigues; mais, quand on est mère, qu'on aime son fils, vous sentez bien....

Mme. DE SOURDEIL.

Je suis comme vous, quoique je n'aie pas de belle-fille ; mais je suis sans cesse occupée de mon fils.

Mme. DE VALERI.

Vous ne le suivez pas ?

Mme. DE SOURDEIL.

Non ; mais je sais qu'on le fatigue horriblement.

Mme. DE VALERI.

Comment donc ! il ne faut pas le souffrir.

Mme. DE SOURDEIL.

Cela est bien aisé à dire : il est dans les gardes-françaises.

Mme. DE VALERI.

Quoi ! déjà ?

Mme. DE SOURDEIL.

Oui, vraiment, et il y a des exercices tous les jours.

Mme. DE VALERI.

Comment ! quand il pleut comme aujourd'hui ?

Mme. DE SOURDEIL.

Cela ne fait rien au maréchal.

Mme. DE VALERI.

Cela lui est bien aisé à ordonner.

Mme. DE SOURDEIL.

C'est qu'il y va lui-même.

Mme. DE VALERI.

Par la gélée, la pluie, le vent, le soleil ?

Mme. DE SOURDEIL.

Oui vraiment.

Mme. DE VALERI.

En ce cas-là, à votre place, j'aurais mis mon fils dans la robe ; vous y avez tous vos parens.

Mme. DE SOURDEIL.

Il est vrai, mais je n'ai pas osé le lui proposer.

Mme. DE VALERI.

Son père aurait bien pu....

Mme. DE SOURDEIL.

Vous savez que est philosophe, lui, et qu'il ne se mêle de rien.

Mme. DE VALERI.

Oui, voilà comme sont ces messieurs, à présent!

Mme. DE SOURDEIL.

Ils ont des amusemens particuliers; et, pour que nous ne les leur reprochions pas, ils nous laissent décider de ce qui nous plaît.

Mme. DE VALERI.

Vous auriez été la maîtresse de faire de votre fils ce que vous auriez voulu; un maître des requêtes, par exemple, cela mène à tout.

Mme. DE SOURDEIL.

Vous dites fort bien, mais il aime beaucoup les chevaux.

Mme. DE VALERI.

Cela ne vous aurait pas empêché de lui en donner; il les aurait menés, montés, troqués, comme font tous les jeunes gens.

Mme. DE SOURDEIL.

De plus, il est excellent violon, à ce que disent tous ses amis les amateurs.

Mme. DE VALERI.

Tant mieux. Il faut bien pouvoir se distraire, quand on est chargé des affaires de tout le monde, ou de celles de l'état.

Mme. DE SOURDEIL.

Vous avez raison; je n'avais pas pensé à tout cela. On est bien malheureux, quand on est mère et qu'on aime ses enfans!

Mme. DE VALERI.

Moi, j'ai marié mon fils de bonne heure.

Mme. DE SOURDEIL.

Et vous avez bien fait.

Mme. DE VALERI.

Elle est charmante, ma belle-fille, et je l'aime de tout mon cœur.

Mme. DE SOURDEIL.

Oui, elle est fort bien. A-t-elle confiance en vous?

Mme. DE VALERI.

Mais, jusqu'à présent, elle en a eu assez.

Mme. DE SOURDEIL.

Est-ce qu'elle changerait de façon de penser?

Mme. DE VALERI.

Entre nous, elle n'a pas beaucoup à se louer de mon fils; il ne l'aime pas.

Mme. DE SOURDEIL.

Il ne l'aime pas; elle est pourtant fort jolie.

Mme. DE VALERI.

Et elle se met d'un goût, d'une perfection!

Mme. DE SOURDEIL.

On ne conçoit pas les hommes actuellement; que leur faut-il donc?

Mme. DE VALERI.

Pardonnez-moi; je conçois tout cela, moi: l'Opéra dérange toutes les têtes.

Mme. DE SOURDEIL.

Quoi! la nouvelle musique?

Mme. DE VALERI.

Non, ce sont les danseuses.

Mme. DE SOURDEIL.

Vous le croyez?

Mme. DE VALERI.

Rien n'est plus vrai ; il est charmant, mon fils ; elles en raffolent toutes.

Mme. DE SOURDEIL.

Il me semble qu'il n'a pas beaucoup d'esprit.

Mme. DE VALERI.

Il n'a pas le sens commun, mais il a de la gaieté ; il les fait rire. Il fait connaissance avec elles le soir, et il va les voir toute la matinée le lendemain.

Mme. DE SOURDEIL.

C'est donc là ce qui fait sortir tous les jeunes gens de si bonne heure, à pied ou en cabriolet ; et ce qui les fait rentrer si tard pour dîner.

Mme. DE VALERI.

C'est cela même : vous sentez bien qu'une jeune femme, qui n'a pas le ton de ces filles-là, ne peut guère garder son mari.

Mme. DE SOURDEIL.

Je n'en disconviens pas, il faut être juste.

Mme. DE VALERI.

Dans les commencemens, elle s'en plaignait à moi avec confiance : je lui ai fait faire toutes sortes de cours pour la distraire, et cela ne faisait que l'ennuyer encore davantage.

Mme. DE SOURDEIL.

La pauvre petite ! sa situation m'attendrit.

Mme. DE VALERI.

Bon ! elle ne se plaint plus ; elle ne me dit plus rien. Il est vrai qu'elle a fait connaissance avec plusieurs jeunes femmes, avec qui elle est liée très-intimement.

Mme. DE SOURDEIL.

N'a-t-elle pas eu un enfant ?

Mme. DE VALERI.

Oui.

Mme. DE SOURDEIL.

Eh bien, pourquoi ne lui pas donner sa liberté ?

Mme. DE VALERI.

Pourquoi ? Cela est singulier ; je n'y avais pas encore pensé. J'ai envie de ne plus m'en mêler.

Mme. DE SOURDEIL.

Ce n'est plus votre affaire ; il faut vous reposer, songer à votre santé.

Mme. DE VALERI.

Oui, oui ; et puis toute cette jeunesse-là ne me va pas, ce sera un prétexte : je le dirai à mon fils.

Mme. DE SOURDEIL.

Il faut vivre pour soi.

Mme. DE VALERI.

J'ai envie de leur conseiller de prendre leur maison.

Mme. DE SOURDEIL.

Sont-ils assez riches pour cela ?

Mme. DE VALERI.

Mais, oui ; et puis ils feront comme tout le monde, et je serai libre.

Mme. DE SOURDEIL.

Vous n'avez : je crois, que trente-deux ans ?

Mme. DE VALERI.

Je ne les ai pas encore.

Mme. DE SOURDEIL.

Moi, je ne les aurai que dans trois mois. A propos, comment êtes-vous avec le Chevalier ?

Mme. DE VALERI.

Fort bien, je lui passe quelques petites légèretés.

Mme. DE SOURDEIL.

Le Baron commence à m'ennuyer un peu.

Mme. DE VALERI.

Il me vient une idée.

Mme. DE SOURDEIL.

Qu'est-ce que c'est?

Mme. DE VALERI.

J'entends quelqu'un, je crois, je vous dirai cela une autre fois.

SCÈNE II.

Mme. DE SOURDEIL, Mme. DE VALERI, L'ABBÉ, LEBRUN

LEBRUN, annonçant.

Monsieur l'abbé Loraux.

Mme. DE SOURDEIL.

Ah! l'Abbé, vous êtes charmant.

Mme. DE VALERI.

Il vous apporte des fleurs.

Mme. DE SOURDEIL.

Elles sont de sa serre chaude, je le parie.

L'ABBÉ.

Oui, madame.

Mme. DE VALERI.

Cela est très-agréable, d'avoir, comme cela, des fleurs dans ce temps-ci.

L'ABBÉ.

Madame, si j'avais pu prévoir que j'aurais le bonheur de vous trouver ici, je vous en aurais aussi apporté.

Mme. DE SOURDEIL.

Regardez, madame, pour la saison, comme ces fleurs sont belles!

Mme. DE VALERI.

Elles sont presque aussi fraîches que les fleurs artificielles que l'on fait à présent.

Mme. DE SOURDEIL.

Cela est vrai au moins.

Mme. DE VALERI.

Monsieur l'Abbé, comment faites-vous pour en avoir de ses belles ?

L'ABBÉ.

Madame, c'est que je m'entends un peu en agriculture.

Mme. DE SOURDEIL.

Acceptez ces fleurs, madame ; l'Abbé me permettra bien de vous les offrir.

L'ABBÉ.

Sûrement.

Mme. DE VALERI.

Oh ! mais, cela serait ridicule à moi, et je ne pourrai jamais....

Mme. DE SOURDEIL.

Allons donc, quelle enfance ! L'Abbé m'en donnera d'autres.

L'ABBÉ.

Pour cela, tant que vous en voudrez.

Mme. DE VALERI.

Monsieur l'Abbé, comment faites-vous ponr garantir vos fleurs de la pluie, comme celle qu'il fait depuis ce matin ?

L'ABBÉ.

Cela est fort aisé, madame ; dans une serre chaude il ne pleut jamais.

Mme. DE VALERI.

Ah ! oui, cela est vrai, j'oubliais....

L'ABBÉ.

Mesdames, je vous trouve bien à propos ensemble; j'ai une consultation à vous faire.

Mme. DE SOURDEIL.

Voyons, voyons, l'Abbé.

L'ABBÉ.

Ceci est de conséquence ; voici le fait : j'ai une nièce chez moi qui a dix ans ; elle a déjà été cette année à plusieurs bals ; mais, pour qu'elle soit priée encore à beaucoup d'autres, ma belle-sœur prétend qu'il faut que j'en donne un.

Mme. DE VALERI.

Elle a raison, cela est dans l'ordre.

L'ABBÉ.

Qu'un abbé donne un bal ?

Mme. DE SOURDEIL.

C'est madame votre belle-sœur qui sera sensée le donner.

L'ABBÉ.

On sait que ma belle-sœur est chez moi, que c'est moi qui tiens la maison ; et, par conséquent, on dira vrai, que c'est moi qui donne le bal.

Mme DE VALERI.

Qu'est-ce que cela fait ? Pourvu que l'on danse, on le trouvera toujours très-bon.

L'ABBÉ.

Ce ne sont pas les danseurs que je crains.

Mme. DE SOURDEIL.

Il faut prier au nom de votre belle-sœur.

L'ABBÉ.

Vous le croyez ?

Mme. DE VALERI.

Cela ne souffrira pas de difficulté ; d'ailleurs, vous ne demandez pas de bénéfice ?

L'ABBÉ.

Si j'en pouvais avoir un bon encore....

Mme. DE SOURDEIL.

Donneriez-vous plus de bals dans un hiver ?

L'ABBÉ.

Vous voyez bien que vous établissez déjà la plaisanterie.

Mme. DE SOURDEIL.

C'est entre nous.

Mme. DE VALERI.

Il faudra que vous fassiez prier ma belle-fille, monsieur l'Abbé, et puis pluieurs de ses amies, dont je vous enverrai les noms.

L'ABBÉ.

C'est à ma belle-sœur qu'il faudra les envoyer.

Mme. DE VALERI.

Sans doute.

L'ABBÉ.

Je ferai prier monsieur votre fils, madame de Sourdeil.

Mme DE SOURDEIL.

Je vous suis obligée, il ne danse plus.

L'ABBÉ.

Comment, à son âge ?

Mme. DE SOURDEIL.

Ce n'est plus un enfant.

L'ABBÉ.

Depuis quand ?

Mme. DE SOURDEIL.

Depuis qu'il est au service.

L'ABBÉ.

Et, depuis quand donc y est-il ?

Mme. DE SOURDEIL.

Depuis avant-hier.

L'ABBÉ.

Ah ! je ne savais pas cela.

Mme. DE VALERI.

Monsieur l'Abbé, je m'en vais bien réjouir ma belle-fille, en lui disant que vous la ferez prier au bal.

Mme. DE SOURDEIL.

Est-ce que vous vous en allez déjà ?

Mme. DE VALERI.

Oui vraiment, j'en suis furieuse; mais je vous reverrai.

Mme. DE SOURDEIL.

Bientôt?

Mme. DE VALERI.

Oui, oui.

SCÈNE III.

Mme. DE SOURDEIL, L'ABBÉ.

Mme. DE SOURDEIL.

Écoutez donc, l'Abbé : elle vient de me dire qu'elle n'a pas encore trente-deux ans.

L'ABBÉ.

C'est un peu fort ! Elle n'aurait pas dit cela devant moi.

Mme. DE SOURDEIL.

Quel âge lui donnez-vous à peu près ?

L'ABBÉ.

Le vôtre.

Mme. DE SOURDEIL.

Je vous suis obligée.

L'ABBÉ.

Mais, sa mère et la vôtre sont accouchées en même temps; je les voyais tous les jours; j'étais fort ami de l'une et de l'autre, et j'étais le seul homme qui entrât chez elles pendant qu'elles gardaient leurs lits.

Mme. DE SOURDEIL.

Vous confondez; c'était mon frère qui est mort en Amérique, qui était de l'âge de madame de Valeri.

L'ABBÉ.

Il était votre cadet, et je puis vous expliquer cela.

Mme. DE SOURDEIL.

Non, non ; expliquez-moi plutôt comment le talent, le goût, et tous les soins qu'il faut se donner pour faire éclore des fleurs en hiver, vous sont venus ; car cela est le plus agréable du monde.

L'ABBÉ.

C'était mon amusement au séminaire, de voir travailler le jardinier, surtout dans notre maison de campagne, à Issy.

Mme. DE SOURDEIL

Vous aviez une maison de campagne étant au séminaire ?

L'ABBÉ.

Oui, madame ; c'est-à-dire, elle était à la communauté. Le jardinier avait un garçon hollandais que j'aimais beaucoup, et que j'ai pris à moi quand j'ai eu mon abbaye.

Mme. DE SOURDEIL.

N'est-ce pas M. Étienne ?

L'ABBÉ.

C'est lui-même dont j'ai, par la suite, fait mon maître d'hôtel. Nous n'avons pas discontinué de travailler ensemble, et il m'a déterminé à avoir une serre chaude à Chaillot : nous y allons tous les matins, et cela me fait faire de l'exercice.

Mme. DE SOURDEIL.

A quelle heure y allez-vous ?

L'ABBÉ.

A sept heures dans l'hiver et à quatre dans l'été.

Mme. DE SOURDEIL.

Je voulais y aller avec vous, mais il faudrait me lever de trop bonne heure.

L'ABBÉ.

Vous n'avez que faire de cette occupation-là, vous en avez d'autres.

Mme. DE SOURDEIL.

Il est vrai que je lis beaucoup, que je me renferme, et que souvent on ne me voit que tard dans l'après-midi.

L'ABBÉ.

Moi, je ne soupe plus; cela me faisait coucher trop tard.

Mme. DE SOURDEIL.

Et comment faites-vous ?

L'ABBÉ.

Je mange un morceau chez moi.

Mme. DE SOURDEIL.

Je parie que vous êtes encore une heure à table ?

L'ABBÉ.

A peu près, en robe de chambre; et je me couche tout de suite; voilà ce qui fait que je peux me lever le lendemain de bonne heure.

Mme. DE SOURDEIL.

Oui, et vous dormez l'après-dînée partout où vous allez.

L'ABBÉ.

J'en fais semblant.

Mme. DE SOURDEIL.

Vous ronflez, que c'est affreux !

L'ABBÉ.

Fi donc ! Je ronfle si peu que j'entends souvent de bonnes choses, qu'on ne dirait pas devant moi, si l'on me croyait éveillé.

Mme. DE SOURDEIL.

Vous êtes donc méchant, l'abbé ?

L'ABBÉ.

Non, je m'amuse; cela ne fait de mal à personne.

Mme DE SOURDEIL.

Je me défierai de vous.

L'ABBÉ.

Vous n'avez rien à craindre; je vous suis trop attaché pour cela.

Mme. DE SOURDEIL.

Où voulez-vous donc aller?

L'ABBÉ.

J'ai des visites à faire.

Mme. DE SOURDEIL.

Attendez encore un moment.

SCÈNE IV.

Mme. DE SOURDEIL, LA COMTESSE, L'ABBÉ, LEBRUN.

LE BRUN, annonçant.

Madame la comtesse de Roseval.

L'ABBÉ.

Je ne la connais pas.

Mme. DE SOURDEIL.

C'est une femme de grande qualité; je veux que vous restiez.

LA COMTESSE.

Madame, vous devez être bien étonnée de me voir, ayant passé tant de temps sans que j'eusse cet honneur-là?

Mme. DE SOURDEIL.

J'ai été vous chercher plusieurs fois, madame la Comtesse, et l'on m'a toujours dit que vous étiez à Versailles.

LA COMTESSE.

C'est que j'y suis très-souvent ; j'en suis revenue ce matin.

Mme. DE SOURDEIL.

Quoi ! par ce temps humide-là ?

LA COMTESSE.

Oui vraiment. Imaginez-vous, madame, que la pluie n'a pas cessé un instant, tout le temps que j'ai été en chemin.

Mme. DE SOURDEIL.

Cela est cruel ! et nous craignions que l'hiver ne fût trop sec.

L'ABBÉ.

Je ne l'ai jamais craint, parce que j'ai toujours remarqué que les grandes gelées étaient suivies de beaucoup de pluies.

LA COMTESSE.

Monsieur est physicien, à ce que je vois.

Mme. DE SOURDEIL.

Il est physicien, mais il est aussi cultivateur.

LA COMTESSE.

Je croyais que c'était la même chose ; car je n'entends rien à tout cela, moi. Je cause pourtant quelquefois avec M. Richard, à Trianon.

L'ABBÉ.

C'est un grand fleuriste, madame la Comtesse !

LA COMTESSE.

Je le sais bien ; il explique tout cela à la reine, à merveille.

Mme. DE SOURDEIL.

Madame votre fille est sûrement de tous les bals de Versailles ?

LA COMTESSE.

Il le faut bien, elle aime fort la danse. A propos,

madame, comme j'aime à la distraire, parce que je trouve qu'elle est trop appliquée, j'en saisis les occasions; j'ai appris qu'il y a un abbé de vos amis, qui donnera bientôt un bal.

Mme. DE SOURDEIL.

C'est M. l'abbé Loraux, que voilà.

L'ABBÉ.

Non, madame, c'est ma belle-sœur.

LA COMTESSE.

On m'avait dit que c'était vous, monsieur l'Abbé, mais c'est la même chose; j'espère qu'à la considération de madame de Sourdeil, vous voudrez bien ne pas nous oublier.

L'ABBÉ.

Je m'en vais à l'instant vous faire mettre sur la liste, madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

C'est bien honnête à vous, monsieur l'Abbé; j'aurai l'honneur d'aller chez madame votre belle-sœur.

L'ABBÉ.

Il ne faut pas que vous preniez cette peine-là, madame.

Mme. DE SOURDEIL.

Vous vous en allez, l'Abbé?

L'ABBÉ.

Oui, madame.

SCÈNE V.

Mme. DE SOURDEIL, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que sa belle-sœur?

Mme. DE SOURDEIL.

C'est une fille de condition qui n'avait rien, qui a

épousé le frère de l'Abbé, qui est mort, et dont elle avait eu une fille.

LA COMTESSE.

Et quel était le père de cette fille?

Mme. DE SOURDEIL.

Un gros commerçant de Nantes, qui lui a laissé cinquante mille livres de rente en terres.

LA COMTESSE.

C'est bien quelque chose, et ce parti-là conviendrait bien à un neveu que j'ai, dont le père est d'une des meilleures maisons du Languedoc. C'est un joli sujet, que j'aime beaucoup, qui a peu de bien, et qui est capitaine de dragons, mais à qui je compte faire avoir incessamment un régiment. Je ne manquerai sûrement pas de le mener au bal de l'Abbé.

Mme. DE SOURDEIL.

Vous ferez très-bien.

LA COMTESSE.

Quel âge a la petite personne?

Mme. DE SOURDEIL.

Dix ans.

LA COMTESSE.

C'est bien jeune. Madame, il faudra que vous nous ménagiez cela auprès de l'Abbé.

Mme. DE SOURDEIL.

Je vous réponds que j'y ferai de mon mieux. Madame, êtes-vous toujours contente de la santé de madame votre fille?

LA COMTESSE.

Mais assez; elle se fortifie, mais elle ne se forme point. C'est un terrible inconvénient que le couvent, je vous assure qu'il nuit beaucoup aux progrès de l'éducation.

Mme. DE SOURDEIL.

Pas absolument, quand on peut y avoir tous les maîtres nécessaires.

LA COMTESSE.

Je ne lui en ai que trop donné ; je n'ai pas pensé à tout ce que cela produirait.

Mme. DE SOURDEIL.

Il me semble pourtant que vous avez réussi, car elle m'a paru très-bien.

LA COMTESSE.

Elle a de la grâce, de l'esprit, du goût.

Mme. DE SOURDEIL.

C'est beaucoup que tout cela, madame.

LA COMTESSE.

Sûrement, parce que tout cela ne se donne pas ; mais c'est de l'usage du monde qui lui manque.

Mme. DE SOURDEIL.

Elle m'a cependant parue très-attentive; elle est prévenante et de la plus grande politesse.

LA COMTESSE.

Sans doute ; mais ce sont les nuances que je ne peux pas lui mettre dans la tête.

Mme. DE SOURDEIL.

Cela viendra sûrement.

LA COMTESSE.

J'en désespère. Elle a une sensibilité qui s'oppose à tout ce que j'exige d'elle. Imaginez-vous qu'avant-hier, en sortant de l'Opéra, en attendant ma voiture, j'entretenais le duc d'Arnoy d'une affaire très-intéressante ; lorsque j'eus, fini je me retournai, et je trouvai qu'elle causait... Devinez avec qui ?

Mme DE SOURDEIL.

Je ne saurais trop vous dire.

LA COMTESSE.

Avec son maître d'histoire, qui avait été malade; et elle l'écoutait avec une attention dont j'eus toutes les peines du monde à la faire revenir.

Mme. DE SOURDEIL.

C'est un homme de mérite, je le connais.

LA COMTESSE.

Voilà ce qu'elle me dit.

Mme. DE SOURDEIL.

Il sera même bientôt de l'Académie.

LA COMTESSE.

Elle serait capable de vouloir aller à sa réception.

Mme. DE SOURDEIL.

Mais c'est assez la mode.

LA COMTESSE.

Oui, quand c'est un homme de la cour. Je ne veux pas qu'elle soit fière; mais il y a un ton à prendre, quand on parle à ces sortesd e gens-là. Il ne faut pas les rendre trop familiers.

Mme. DE SOURDEIL.

Il n'y a rien à craindre avec les gens d'esprit.

LA COMTESSE.

Mais, pardonnez-moi; il faut tenir les gens qui écrivent à une certaine distance de soi; voilà ce que je dis à ma fille. Ils ont fait un traité de l'égalité des conditions, et ils ne la désirent que parce qu'ils auraient bientôt la supériorité sur nous.

Mme DE SOURDEIL.

Il est vrai qu'ils sont au moins plus instruits que nous ne le sommes.

LA COMTESSE.

Ma fille me dit aussi qu'il y a beaucoup à profiter

avec eux, mais je ne veux pas qu'elle devienne une savante; il faut éviter le ridicule, et cela en sera toujours un à la cour.

Mme. DE SOURDEIL.

On a paru vouloir s'instruire, mais tout se passe en allées et venues d'un cours à l'autre, et il n'en reste rien.

LA COMTESSE.

Par exemple, cela est à merveilles! il faut tout effleurer, mais elle veut tout savoir. Une chose encore qui me désespère avec elle, c'est lorsqu'elle voit de ces gens qu'on rencontre dans la société, soit des gens de condition de province, ou des gens à talens qu'on reçoit, mais avec qui on ne vit pas habituellement, elle s'occupe d'eux, cherche à dissiper leur embarras, s'attendrit en leur faveur, entre en conversation avec eux, et elle finit toujours par leur trouver un mérite surprenant. Vous conviendrez bien que ce n'est pas là le ton que doit avoir une femme de qualité; elle n'est pas faite pour chercher à déterrer le mérite.

Mme. DE SOURDEIL.

Cela prouve la bonté de son cœur.

LA COMTESSE.

Je ne le sais que trop! Mais quel fruit en retire-t-on? On n'est obsédé que de malheureux; cela n'est bon à rien. Voilà ce que je lui répète sans cesse, cela n'est pas long: Il faut avoir la plus grande attention pour les gens en place, quand ils ne seraient que des sots; prendre le ton au-dessus de ses égaux; ils en seront étonnés d'abord, mais ils finiront par vous céder le pas; après, dédaignez tout le reste, mérite ou non, cela est égal.

Mme. DE SOURDEIL.

Ce ne sont pas là trop les moyens d'être aimé.

LA COMTESSE.

Et de qui est-on jamais aimé ? On est envié, jalousé, tant qu'on est en faveur ; déchiré, méprisé, dès qu'on n'y est plus ; alors, de quelle ressource peuvent être les amis obscurs ?

Mme. DE SOURDEIL.

Eh bien, elle n'entend rien à tout cela?

LA COMTESSE.

Bon ! elle veut me débiter de la morale, à moi ! Vous voyez, madame, la confiance que j'ai en vous ; j'espère que vous me garderez le secret sur les défauts de ma fille. Où voulez-vous donc aller? Je compte que vous songerez à notre affaire avec l'Abbé, c'est-à-dire que vous ne lui laisserez pas prendre d'engagement avec personne.

Mme. DE SOURDEIL.

Je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Allons, madame, rentrez donc.

Mme. DE SOURDEIL.

Je veux savoir si vous avez vos gens.

LA COMTESSE.

Oui, les voilà. Adieu, madame, ne vous enrhumez pas.

Mme. DE SOURDEIL.

Je vous laisse, puisque vous le voulez.

SCÈNE VI.

Mme. DE SOURDEIL, LE COMMANDEUR, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

Madame, n'est-il pas vrai que c'est là madame la comtesse de Roseval ?

Mme. DE SOURDEIL.

Sûrement, c'est elle-même.

LE PRÉSIDENT.

Le Commandeur ne veut pas le croire.

LE COMMANDEUR.

C'est qu'il me semble qu'elle était jolie, quand je suis parti pour aller à Malte.

LE PRÉSIDENT.

Je le crois bien, il y a quinze ans; mais elle n'en était pas plus aimable pour cela.

LE COMMANDEUR.

Roseval, lui, était un fort bon garçon.

LE PRÉSIDENT.

Je l'ai fort connu.

LE COMMANDEUR.

Il était notre colonel. La Marquise passa à Verdun, où était le régiment; je ne sais où elle allait, nous lui fîmes une fête qui nous coûta fort cher.

Mme. DE SOURDEIL.

Et, eut-elle le bonheur de lui plaire?

LE COMMANDEUR.

Bon! Elle demanda à son mari si les lieutenans mangeraient avec elle?

LE PRÉSIDENT.

Réellement?

LE COMMANDEUR.

Vous sentez bien qu'il se moqua de sa question; elle prétendit qu'elle valait bien une intendante, et qu'on lui avait dit que les intendantes ne mangeaient pas avec les lieutenans.

Mme. DE SOURDEIL.

Si les lieutenans avaient su cela!

LE COMMANDEUR.

Roseval fit une très-bonne chose ; il la mit à table entre deux lieutenans qui étaient d'une jolie figure, et qui ne manquaient pas d'esprit.

Mme. DE SOURDEIL.

Comment sut-elle ce qu'ils étaient ?

LE COMMANDEUR.

A la fin du repas, il dit à ces deux lieutenans : « Messieurs, remerciez madame : elle vous a apporté des épaulettes, pour quand vous serez capitaines. »

LE PRÉSIDENT.

Elle dut être furieuse.

LE COMMANDEUR.

Elle enrageait dans l'âme, mais elle sut se contenir.

Mme. DE SOURDEIL

Elle eût bien mal fait en se conduisant autrement.

LE COMMANDEUR.

Cependant nous ne l'avons pas revue depuis, même à Paris, où nous allions dîner chez Roseval. Dès qu'elle nous y savait, elle avait une migraine toute prête pour ne pas se mettre à table.

LE PRÉSIDENT.

C'est une créature cruellement dédaigneuse.

LE COMMANDEUR.

Comment donc la voyez-vous, madame ?

Mme. DE SOURDEIL.

C'est la chose du monde la plus rare ; mais elle voulait faire prier sa fille d'un bal où elle avait cru que j'avais quelque pouvoir, et elle m'est venu chercher pour cela.

LE COMMANDEUR.

A propos de bal, est-ce que je n'y ai pas été cette nuit, moi ?

Mme. DE SOURDEIL.

Quoi ! vous avez dansé, Commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Point du tout ; mais j'ai joué avec les mères au loto, elles m'ont gagné mon argent.

LE PRÉSIDENT.

Cela leur arrive souvent aux mères.

Mme. DE SOURDEIL.

Pourquoi aussi, vous qui ne soupez jamais, allez-vous à des soupers dansans ?

LE COMMANDEUR.

Parce qu'on fait toujours, à Paris, le contraire de ce qu'on projette.

LE PRÉSIDENT.

Rien n'est plus vrai. J'ai juré vingt fois de ne jamais aller au spectacle avec des femmes. Eh bien, je suis forcé de les y suivre très-souvent, surtout, quand il y a une pièce nouvelle.

LE COMMANDEUR.

Oui, pour compléter la loge.

LE PRÉSIDENT.

Et je ne peux y rien voir ; à peine y entends-je, et je m'enrhume, surtout par ce temps-ci, à aller chercher leurs gens, et à attendre à la porte que la voiture soit arrivée, pour les en avertir.

LE COMMANDEUR.

Et elles n'en disent pas moins que les hommes ne sont plus polis.

Mme. DE SOURDEIL.

Ce sont les vieilles qui disent cela.

LE PRÉSIDENT.

Oui, car les jeunes n'en savent rien.

LE COMMANDEUR.

Aussi, l'on peut faire ce qu'on veut sans craindre de les choquer.

Mme. DE SOURDEIL.

Quand elles attendent leur voiture, à la porte de l'Opéra, je vois souvent des jeunes gens les quitter pour aller causer avec une danseuse : la seule impatience qu'elles ont de les voir revenir n'est que pour savoir le nom de cette fille.

LE PRÉSIDENT.

Cela ne devrait pas vous surprendre.

Mme. DE SOURDEIL.

Pourquoi donc ?

LE PRÉSIDENT.

Parce que c'est le ton du jour. Tout cela est mêlé.

LE COMMANDEUR.

Il est méchant, le Président, madame.

LE PRÉSIDENT.

Non, c'est sans méchanceté, et je le dis souvent à ma fille.

Mme. DE SOURDEIL.

Qui s'en moque, je parie ?

LE COMMANDEUR.

Sûrement ; car il la gâte à plaisir.

SCÈNE VII.

Mme. DE SOURDEIL, LE COMMANDEUR, LA PRÉSIDENTE, LE PRÉSIDENT, LEBRUN.

LEBRUN, annonçant.

Madame la présidente de Tremières.

Mme. DE SOURDEIL.

La voici justement.

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! mon papa ici ! Madame, il faut qu'il vous aime bien, pour sortir par le temps qu'il fait.

Mme DE SOURDEIL.

Vous ne le craignez pas, vous, madame, ce temps-là?

LA PRÉSIDENTE.

Non, madame, et j'ai grand tort : car, si je l'avais craint, il ne me serait pas arrivé aujourd'hui l'aventure du monde la plus désagréable.

Mme. DE SOURDEIL.

Qu'est-ce que c'est donc, madame?

LA PRÉSIDENTE.

Nous avions fait hier, la Marquise de Griseville et moi, la partie d'aller aux petits spectacles de la foire, et le Chevalier s'était chargé de nous y louer une loge ; nous arrivons, nous la demandons : on nous dit qu'on ne sait pas ce que c'est ; nous ne savions que devenir, lorsque le coureur du Chevalier arrive avec une lettre de lui, qui me mande qu'il n'avait jamais pu avoir de loge, et qu'il s'empresse de me le mander.

LE PRÉSIDENT.

Vous avez dû être contente de cet empressement-là?

Mme. DE SOURDEIL.

Il n'a pas osé se montrer, sans doute ?

LA PRÉSIDENTE.

Pourquoi donc? Moi, je le trouve toujours charmant!

LE PRÉSIDENT.

Et, qu'êtes-vous devenues?

LA PRÉSIDENTE.

La marquise voulait me mener faire une visite à sa grand'mère, pour l'empêcher d'être grondée, parce qu'elle a été quinze jours sans la voir.

LE PRÉSIDENT.

C'eût été fort bien fait ; vous ne la voyez pas assez souvent.

LA PRÉSIDENTE.

Je n'ai pas voulu y aller.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi cela ?

LA PRÉSIDENTE.

Chacun a ses grands-parens, c'est bien assez.

LE PRÉSIDENT.

Et quand vous serez grand'mère ?

LA PRÉSIDENTE.

Moi, grand'mère ! quelle idée ! Fi donc ! Ah ça, je m'en vais. Madame, je suis fort aise de vous avoir trouvée. Bon, j'oubliais une chose que vous saurez sûrement.

Mme. DE SOURDEIL.

Quoi donc ?

LA PRÉSIDENTE.

C'est, s'il est vrai, que l'abbé Loraux donne un bal.

Mme. DE SOURDEIL.

C'est-à-dire, que c'est sa sœur.

LA PRÉSIDENTE.

C'est la même chose ; ce qui me fait désirer d'en être sûre, ce sont mes nièces que je veux y faire prier.

Mme. DE SOURDEIL.

Vous ferez très-bien.

LE PRÉSIDENT.

Ma fille, vous ne voyez pas que madame de Sourdeil vous reconduit ?

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! madame, pouvez-vous me traiter comme cela ?

Mme. DE SOURDEIL.

Allons, je n'irai pas plus loin.

SCÈNE VIII.

Mme. DE SOURDEIL, LE PRÉSIDENT, LE COMMANDEUR.

LE PRÉSIDENT.

C'est toujours une bonne tête, comme vous le voyez.

Mme. DE SOURDEIL.

Elle est jeune et fort aimable.

LE PRÉSIDENT.

Je voudrais qu'elle fût un peu moins légère.

LE COMMANDEUR.

Allons, Président, soyez de bonne foi; vous seriez fâché qu'elle fût autrement.

LE PRÉSIDENT.

Il est vrai qu'elle n'a fait que suivre le ton que lui a donné son mari.

LE COMMANDEUR.

Et qui ne se soucie plus d'elle à présent.

LE PRÉSIDENT.

Mais, à dire vrai, je le crois occupé ailleurs.

Mme. DE SOURDEIL.

Il me semble qu'il n'a jamais eu trop le goût des filles.

LE COMMANDEUR.

Bon! il en est à mille lieues. C'est une grande passion qui l'occupe.

Mme. DE SOURDEIL.

Ah! oui, je me rappelle; c'est une femme qui n'est pas de la première jeunesse?

LE COMMANDEUR.

Non, mais elle a beaucoup d'esprit : elle a appris

à ses dépens comment il faut mener les hommes, et le gendre sera tyrannisé par elle.

Mme. DE SOURDEIL.

Je ne comprends pas qu'il y ait des femmes qui aiment autant à dominer.

LE COMMANDEUR.

C'est selon les caractères : celle-ci est très-impérieuse, et puis la seule crainte qu'on ne leur échappe...

Mme. DE SOURDEIL.

Ah ! j'entends, c'est un triste moyen.

LE PRÉSIDENT.

Voilà, je crois, quelqu'un qui vous arrive.

Mme. DE SOURDEIL.

C'est sûrement madame de Belle-Forière ; elle m'a fait demander si je serais chez moi.

LE COMMANDEUR.

N'est-ce pas ce qu'on appelle une belle dame, que j'ai vue entourée de gazes, de crêpes, pour conserver son teint ?

Mme. DE SOURDEIL.

C'est cela même.

LE COMMANDEUR.

Il me semble qu'il y a déjà long-temps qu'on lui a donné ce nom-là.

Mme. DE SOURDEIL.

Il est vrai, et l'habitude l'a perpétuée.

SCÈNE IX.

Mme. DE SOURDEIL, Mme. DE BELLE-FORIÈRE, LE COMMANDEUR, LE PRÉSIDENT, LEBRUN.

LEBRUN, annonçant.

Madame de Belle-Forière.

Mme. DE SOURDEIL.

En vérité, belle dame, c'est bien mal à vous d'être sortie par un temps pareil ; j'aurais été vous chercher.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Voilà ce que je ne voulais pas, madame ; et puis le temps n'y fait rien, quand il est question de vous voir.

Mme. DE SOURDEIL.

Mettez-vous donc là, madame ; vous sentirez la chaleur du feu sans le voir, non plus que les lumières.

LE PRÉSIDENT.

Vous avez raison, madame de Sourdeil, il faut ménager ces beaux yeux-là.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Quoi, vous me reconnaissez, monsieur le Président ?

LE PRÉSIDENT.

Vous savez bien qu'on n'oublie jamais une belle dame comme vous, madame.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Monsieur le Commandeur, il y a long-temps que je ne vous ai rencontré.

LE COMMANDEUR.

C'est que vous ne m'avez pas distingué dans la foule des adorateurs qui vous entourent.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Il est galant, madame, le Commandeur.

Mme. DE SOURDEIL.

Président, dites-moi donc, avez-vous jamais vu un teint comme celui de madame de Belle-Forière ?

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Ah ! Fi donc ! ne me regardez pas ; je suis aujourd'hui à faire peur ; je n'ai pas dormi de la nuit ; et, pour surcroît de malheur, madame de Verbois est venue me voir ; elle m'a entretenue de la maladie de sa fille, qui se meurt de la poitrine ; tout cela m'a attendrie. Vous savez comme elle est sensible, elle : nous avons pleuré ensemble, et je dois avoir les yeux battus : que c'est affreux !

LE PRÉSIDENT.

Il y reste bien une impression de sensibilité.

LE COMMANDEUR.

Oui, mais cela ne paraît pas.

Mme. DE SOURDEIL.

Savez-vous bien que vous êtes mise du meilleur goût !

Mme DE BELLE-FORIÈRE.

Trouvez-vous ?

LE PRÉSIDENT.

Quand on a une taille comme madame !...

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Il est vrai que, depuis quelque temps, je maigris à vue d'œil.

Mme. DE SOURDEIL

Mais, point du tout, belle dame ; votre taille a toujours été ravissante, et vous êtes toujours de la même fraîcheur.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Je ne comprends pas cela, car j'éprouve à chaque instant de nouvelles contrariétés.

Mme. DE SOURDEIL.

Comment donc! A propos de quoi?

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

A propos de ce que mon mari devient sourd; il prétend que c'est une fluxion, occasionée par le temps qu'il fait.

LE COMMANDEUR.

Cela pourrait bien venir de là.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Bon! il y a plus d'un mois que cela dure; je crois qu'il n'y a pas de remède; mais ce que je trouve de cruel, c'est qu'en lui parlant, tout le monde crie à tue tête; cela m'agace tant les nerfs, que c'est affreux! Et, si je viens lui dire un mot, je m'abîme la poitrine.

LE COMMANDEUR.

Mais il ne faut pas le voir souvent.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Cela est bien aisé à dire; il ne sort presque plus. Vous savez bien à qui il était attaché depuis longtemps?

LE COMMANDEUR.

Oui.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Eh bien, tout cela est fini, et il m'est retombé sur les bras.

LE PRÉSIDENT.

Cela n'est pas agréable.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Non sûrement.

LE COMMANDEUR.

Il faut l'engager à lire.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

C'est ce que j'avais fait, et cela m'avait assez bien réussi.

LE PRÉSIDENT.

Aime-t-il la lecture ?

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Il dit que oui ; mais il ne peut pas toucher un livre qu'il ne s'endorme sur-le-champ.

Mme. DE SOURDEIL.

Cela est heureux pour vous.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Oui, s'il ne se réveillait pas.

Mme. DE SOURDEIL.

Ah ! vous avez raison, je ne pensais pas à cela.

LE PRÉSIDENT.

Et pourquoi ne sort-il plus ?

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Il prétend qu'il a la goutte. Je vous dis, je suis la plus malheureuse femme du monde !

LE PRÉSIDENT.

En vérité, une belle dame comme vous, dont les jours devraient être filés d'or et de soie, n'aurait jamais dû éprouver rien de pareil.

LE COMMANDEUR.

Vous avez une fille, je crois, madame ?

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Oui, qui est au couvent.

LE PRÉSIDENT.

Il faudrait l'en faire sortir, elle tiendrait compagnie à son père.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Mais, Président, c'est un enfant.

Mme. DE SOURDEIL.

Elle n'a que cinq ans, je crois.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

A peu près.

Mme. DE SOURDEIL.

Vous voyez bien qu'elle ne serait d'aucune ressource.

LE COMMANDEUR.

Attendez donc, madame; vous n'avez jamais eu que cet enfant-là, à ce qu'il me semble?

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Non vraiment, c'est bien assez.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, mademoiselle votre fille doit être de l'âge du fils de madame.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Lequel donc?

LE COMMANDEUR.

Eh! parbleu, celui qui est officier aux gardes.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Celui-là?

LE COMMANDEUR.

Sûrement, elle n'en a pas d'autre.

Mme. DE SOURDEIL.

En vérité, Commandeur, vous dites des choses...

LE COMMANDEUR.

Comme je les sais; mais vous avez raison. Mesdames, je vous salue. Adieu, Président.

SCÈNE X.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE, LE PRÉSIDENT, Mme. DE SOURDEIL.

Mme. DE SOURDEIL.

Il est toujours le même, le Commandeur.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Je ne suis pas surprise du ton qu'il a avec moi.

LE PRÉSIDENT.

Il a peut-être eu à se plaindre de vos rigueurs.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Mais, je vous demande si une pareille conquête est bien flatteuse ?

LE PRÉSIDENT.

C'est un parfaitement honnête homme, qui est essentiel et vrai.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Ce ne sont pas là des qualités agréables, vous en conviendrez bien.

LE PRÉSIDENT.

On est sûr au moins de n'être pas trompée.

Mme. DE SOURDEIL.

Mais, Président, pouvez-vous imaginer que, lorsqu'on est belle comme madame, on puisse y être exposée ?

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Elle est toujours charmante, madame de Sourdeil, monsieur le Président; il y a bien peu d'amies comme elle. C'est qu'elle a un goût exquis, une délicatesse de sentimens, une amitié si tendre, si prévenante, si indulgente!

Mme. DE SOURDEIL.

Allons, allons, belle dame, il ne saurait être ques-

tion d'indulgence avec vous, vous n'en aurez jamais besoin.

LE PRÉSIDENT.

Je suis bien sûr que, si madame avait un procès, elle le gagnerait tout d'une voix : on ne peut jamais avoir de tort, quand on est faite comme elle ?

Mme. DE SOURDEIL.

Je lui en connais pourtant de grands.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Vous pouvez dire cela de moi, vous, madame !

Mme. DE SOURDEIL.

Sûrement. Est-ce que l'on vous voit ? Il y a mille ans que vous n'avez soupé ici.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Ce n'est pas manque de désir assurément ; mais dans ce temps-ci on a tant d'engagemens !

Mme. DE SOURDEIL.

Je sais bien ce que vous faites.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

En vérité, c'est malgré moi si je vais au bal.

LE PRÉSIDENT.

Madame, on a bien raison de vous y contraindre.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

C'est entre amis, et je ne me soucie pas qu'on le sache.

LE PRÉSIDENT.

Oui, car on vous prierait partout.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Mais notre société est assez étendue.

LE PRÉSIDENT.

Et l'on ne parle que de la grâce avec laquelle vous dansez.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Vous m'affligez, monsieur; voilà mon secret qui échappe.

Mme. DE SOURDEIL.

Pourquoi donc en faire un secret?

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

C'est que ce n'est point par goût que je danse, c'est par raison.

LE PRÉSIDENT.

Par raison?

Mme. DE SOURDEIL.

Il n'entendra pas cela, le Président.

LE PRÉSIDENT.

Mais...

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Le docteur veut que je fasse de l'exercice.

LE PRÉSIDENT.

Ah! j'entends à merveille!

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Et quel exercice peut-on faire par ce temps-ci?

LE PRÉSIDENT.

On peut monter à cheval.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Voilà ce que je ne peux souffrir.

Mme. DE SOURDEIL.

Mais vous avez déjà dansé douze fois, ce carnaval?

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Non, pas plus de dix.

Mme. DE SOURDEIL.

Et aujourd'hui?

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Ah! mon Dieu, vous m'y faites songer; j'ai encore six visites à faire, avant d'aller souper.

LE PRÉSIDENT.

Mais, à présent, on arrive aussi tard que l'on peut.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Je le sais bien.

Mme. DE SOURDEIL.

On ne vous verra donc pas avant le carême?

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Comment voulez-vous que je fasse?

Mme. DE SOURDEIL.

Et peut-être, dans ce temps-là, danserez-vous encore?

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Mais on ne peut répondre de rien.

Mme. DE SOURDEIL.

Allons, quand vous le pourrez, vous me le manderez.

Mme. DE BELLE-FORIÈRE.

Ah! sûrement. Laissez-moi donc aller. Monsieur le Président, je suis bien aise de vous avoir rencontré.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

Mme. DE SOURDEIL, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

Comment fait-elle donc pour danser encore, avec tous les soins que demande sa beauté?

Mme. DE SOURDEIL.

Elle dit qu'elle a des raisons pour cela, et puis elle ne danse que l'hiver; elle ne s'en aviserait pas l'été, en plein air.

LE PRÉSIDENT.

Sûrement, puisque, dans cette saison-là, elle ne laisse entrer ni l'air ni le jour chez elle.

Mme. DE SOURDEIL.

Vous ne savez pas qu'elle est de toutes les associations, de toutes ces loges où l'on danse ?

LE PRÉSIDENT.

Ah ! ah ! comment cela ?

Mme. DE SOURDEIL.

C'est par pure amitié pour une femme de ses amies, qui est en province, et qui lui a envoyé son fils.

LE PRÉSIDENT.

Comment, elle s'est faite chaperon de ce fils ?

Mme. DE SOURDEIL.

A peu près.

LE PRÉSIDENT.

Quel âge a-t-il donc ?

Mme. DE SOURDEIL.

Mais, vingt-deux ans.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! je comprends à merveille.

Mme. DE SOURDEIL.

Comme il est de toutes ces associations, où elle a beaucoup d'amies...

LE PRÉSIDENT.

Elle s'y est fait admettre aussi, pour répondre mieux du jeune homme à sa mère ?

Mme. DE SOURDEIL.

J'imagine que c'est là son intention.

LE PRÉSIDENT.

Elle est très-louable. Madame, dites moi un peu une chose.

Mme. DE SOURDEIL.

Quoi ?

LE PRÉSIDENT.

Soupez-vous ce soir chez madame votre mère ?

Mme. DE SOURDEIL.

Oui, venez-y.

LE PRÉSIDENT.

C'est mon projet.

Mme. DE SOURDEIL.

Ah! fort bien! Je vais demander mes chevaux.

LE PRÉSIDENT.

Si vous ne faites pas de visites avant, je peux vous y mener.

Mme. DE SOURDEIL.

Vous avez raison.

LE PRÉSIDENT.

Le Baron y sera-t-il?

Mme. DE SOURDEIL.

Je ne sais pas s'il sera de retour de Versailles. Allons-nous-en.

FIN DU BAL.

LE CARÊME,

CINQUIÈME JOURNÉE.

NOMS DES PERSONNAGES.

Mme. DE PERANVAL.
M. DE PERANVAL.
M. DE BLANCOUR.
M. DE LORVILLE.
Mme. DE VERTAVILLE,
Mme. DE LEZI.
M. DE CLARA.
LA MARQUISE DE BELLE-RIVE.
LA PRÉSIDENTE DE MORGAN.
LE PRÉSIDENT DE MORGAN.
LE COMTE DE VERMILLY.
LA BRIE, valet de chambre de Mme. de Peranval.

La scène est chez madame de Peranval.

LE CARÊME,

CINQUIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE PERANVAL, LA BRIE.

LA BRIE.

Monsieur de Blancour est chez Monsieur.

M. DE PERANVAL.

Dites-lui que je le prie de passer ici.

LA BRIE.

Le cocher demande s'il faut mettre les chevaux.

M. DE PERANVAL.

Mais, sûrement, tout de suite.

LA BRIE.

Il sait la voiture ?

M. DE PERANVAL.

Non, attendez.

LA BRIE.

Est-ce la neuve ?

M. DE PERANVAL.

Non, l'autre.

SCÈNE II.

M. DE PERANVAL, M. DE BLANCOUR, LA BRIE.

LA BRIE, annonçant.

Monsieur de Blancour.

M. DE PERANVAL.

Eh ! d'où diable sors-tu donc, Blancour ?

M. DE BLANCOUR.

Je viens de Vertaville, où nous avons passé les jours gras.

M. DE PERANVAL.

A Vertaville ! toi ?

M. DE BLANCOUR.

Sans doute.

M. DE PERANVAL.

Quoi ! tu n'étais pas lundi au bal de l'Opéra ?

M. DE BLANCOUR.

Je te jure bien que non.

M. DE PERANVAL.

Qu'est-ce qui donnait donc le bras à madame de Grémire ?

M. DE BLANCOUR.

Ma foi, je n'en sais rien ; il y a un mois que je ne l'ai vue.

M. DE PERANVAL.

L'aurais-tu quittée ?

M. DE BLANCOUR.

Non, c'est elle qui m'a fait cet honneur-là.

M. DE PERANVAL.

Et pourquoi diable ne l'as-tu pas prévenue ?

M. DE BLANCOUR.

Premièrement, parce qu'on ne tire plus vanité de cela, et que j'avais d'autres raisons encore.

M. DE PERANVAL.

Et quelles raisons ?

M. DE BLANCOUR.

Je pensais à une autre femme ; je ne voulais pas qu'elle me crût capable d'un mauvais procédé, et je voulais avoir une confidence à lui faire de mes malheurs en amour.

M. DE PERANVAL.

Quelle idée !

M. DE BLANCOUR.

Cette conduite m'a très-bien réussi avec ces deux femmes. La première est légère, folle, vaine; et la dernière est sensible, délicate, romanesque enfin; elle m'a plaint.

M. DE PERANVAL.

Eh bien, après?

M. DE BLANCOUR.

Elle m'a consolé.

M. DE PERANVAL.

Tu dois avoir passé de tristes jours gras avec ta nouvelle conquête.

M. DE BLANCOUR.

Mais, non; nous avons chassé, joué au billard, au trictrac, fait la meilleure chère du monde, et j'ai gagné assez d'argent.

M. DE PERANVAL.

Il a fait un temps affreux.

M. DE BLANCOUR.

Nous n'y avons pas pris garde; la maison était bien chauffée, et il n'y a que moi qui ne suis pas revenu enrhumé.

M. DE PERANVAL.

Je vois que ta passion ne t'a pas trop occupé.

M. DE BLANCOUR.

Écoute donc, quand on n'a plus vingt ans....

M. DE PERANVAL.

Je comprends à merveille; mais les femmes ne sont pas de même : moins elles sont jeunes et moins elles sont légères.

M. DE BLANCOUR.

Tu as raison, je n'y ai pas pensé assez tôt, et cela commence à m'inquiéter un peu.

M. DE PERANVAL.

Voilà ce que je trouve à redouter pour toi.

M. DE BLANCOUR.

Oui, cela deviendra très-embarrassant, très-incommode.

M. DE PERANVAL.

Tu peux compter qu'elle te demandera compte de toutes tes démarches.

M. DE BLANCOUR.

Je lui dirai que j'ai beaucoup d'affaires à Versailles.

M. DE PERANVAL.

Cela est bon pour les dimanches ; on n'y va guère que ces jours-là, quand on n'a pas une place à la cour.

M. DE BLANCOUR.

Allons, j'ai tort. Parbleu, je ne sais pas à quoi j'ai pensé !

M. DE PERANVAL.

Ce qu'il y a à craindre encore, c'est qu'elle ne te donne aucun sujet de te plaindre, qu'elle ne te fasse pas la moindre infidélité dont tu puisses tirer avantage.

M. DE BLANCOUR.

Vraiment elle ne m'a que trop assuré de sa constance, et j'en étais enchanté comme un sot, parce que je n'en prévoyais pas les suites.

M. DE PERANVAL.

Et tu t'es donné, toi, pour un amant malheureux par sa délicatesse et par une fidélité à toute épreuve, un sentiment que rien ne peut jamais altérer ?

M. DE BLANCOUR.

Sûrement, je ne lui ai que trop débité de toutes ces misères-là !

M. DE PERANVAL.

Il faut voir ; tout n'est peut-être pas si désespéré.

M. DE BLANCOUR.

Comment, que veux-tu dire?

M DE PERANVAL.

Moi, rien; mais c'est que.... J'entends quelqu'un.

SCÈNE III.

M. DE PERANVAL, M. DE BLANCOUR, M. DE LORVILLE, LA BRIE.

LA BRIE, annonçant.

Monsieur de Lorville.

M. DE LORVILLE.

Ah! messieurs, je suis bien aise de vous trouver ensemble! Toi, Peranval, parce que j'ai besoin de toi; et toi, Blancour, parce que tu m'aideras à le persuader de faire ce que je désire de lui.

M DE BLANCOUR.

C'est donc une affaire de grande conséquence?

M. DE LORVILLE.

Oui, pour moi; quand je dis de conséquence, c'est-à-dire pourtant comme cela; mais, réellement, tu me ferais le plus grand plaisir.

M. DE PERANVAL.

Allons, au fait.

M. DE LORVILLE.

M'y voici : une femme qui me convient très-fort, et avec qui je me suis arrangé depuis peu, a un mari qui n'est pas jaloux, mais qui n'aime pas une assiduité trop marquée auprès de sa femme : on ne sait pas pourquoi, je dis, on n'y comprend rien.

M. DE PERANVAL.

Eh bien?

M. DE LORVILLE.

Ce mari a fait une comédie.

M. DE BLANCOUR.

Bonne ?

M. DE LORVILLE.

C'est-à-dire.....

M. DE PERANVAL.

Qu'elle ne vaut rien.

M. DE LORVILLE.

Je ne dis pas cela ; il y a sûrement de l'esprit, parce que l'auteur en a beaucoup.

M. DE BLANCOUR.

Et qui est-il ?

M. DE LORVVILLE.

Vous le connaissez tous deux : je vous le dirai après.

M. DE PERANVAL.

Quel mystère !

M. DE LORVILLE.

Voici ce que j'ai imaginé.

M. DE BLANCOUR.

Pour t'établir dans sa maison ?

M. DE LORVILLE.

Oui ; d'accord avec sa femme, je lui ai persuadé qu'il fallait qu'il nous fît jouer sa pièce dans la quinzaine de Pâques, où l'on est privé de spectacles.

M. DE PERANVAL.

Il y a consenti ?

M. DE LORVILLE.

Très-fort ; il a été enchanté de ma proposition. Je me suis chargé de lui trouver des acteurs, et il ne nous manque qu'un valet ; j'ai compté que tu me ferais le plaisir de te charger de ce rôle-là.

M. DE PERANVAL.

Je ne le puis pas absolument ; mais, pourquoi Blancour ne s'en chargerait-il pas ?

M. DE BLANCOUR.

Moi ?

M. DE PERANVAL.

Oui.

M. DE LORVILLE.

Je l'ai bien proposé à la dame ; mais elle m'a dit qu'il était homme à sentiment, et qu'il ne jouerait pas bien un rôle gai : je ne sais où diable elle a pris cela.

M. DE BLANCOUR.

Quoi, c'est madame de Vertaville ?

M. DE LORVILLE.

Elle-même.

M. DE BLANCOUR.

Je ne comprend pas... Comment, c'est elle qui?...

M. DE LORVILLE.

Cela te confond ; je sais bien pourquoi.

M. DE BLANCOUR.

Comment, tu le sais ?

M. DE LORVILLE.

Oui, parce que tu as passé avec nous les jours gras, sans te douter de la moindre chose.

M. DE BLANCOUR.

Je n'en reviens pas, il est vrai !

M. DE LORVILLE.

Tu as passé tout ton temps à jouer, aussi ; on ne voit rien ailleurs, avec ce goût-là.

M. DE PERANVAL.

Écoute donc, Blancour : il faut que tu fasses absolument ce rôle de valet, cela te divertira.

M. DE LORVILLE.

Oui, et son sentiment ?

M. DE PERANVAL.

Il s'en débarrassera.

M. DE LORVILLE.

Mais c'est que madame de Vertaville compte que tu accepteras le rôle ; et, en conséquence, elle doit venir ici cette après-dînée, pour engager madame de Peranval à passer la quinzaine chez elle, à la campagne.

M. DE PERANVAL.

Oui, et Longchamp donc ? Elle n'y consentira jamais.

M. DE LORVILLE.

Elle n'y viendra que le samedi ; et toi, tu y viendras plutôt, à cause des répétitions.

M. DE PERANVAL.

Non, non, Blancour fera le rôle.

M. DE LORVILLE.

La voici, je crois. Non, c'est madame de Peranval.

SCÈNE IV.

Mme. DE PERANVAL, M. DE PERANVAL, M. DE LORVILLE, M. DE BLANCOUR.

Mme. DE PERANVAL.

Ah ! ah ! que faites-vous donc ici tous les trois ?

M. DE LORVILLE.

Nous vous attendions, madame.

Mme. DE PERANVAL.

Messieurs, je suis bien aise de vous trouver ici ; vous m'aiderez à confondre M. de Peranval sur sa négligence.

M. DE BLANCOUR.

A quel sujet donc ?

Mme. DE PERANVAL.

A propos d'une voiture qu'on me fait pour Longchamp, qui ne sera jamais prête, s'il ne veut pas presser davantage les ouvriers.

M. DE PERANVAL.

Je ne puis pas tout faire. Depuis deux mois, je ne suis occupé que de vous faire avoir l'attelage que vous avez enfin depuis ce matin.

M. DE BLANCOUR.

C'est celui qu'on avait fait venir pour l'ambassadeur?

M DE PERANVAL.

Oui vraiment, et il est cher.

M. DE LORVILLE.

Je te l'avais dit, mais c'est un attelage superbe; il n'y en a point de pareil à Paris.

M. DE BLANCOUR.

Oui, il est d'un bai clair charmant!

M. DE LORVILLE,

Et d'un ensemble parfait!

Mme. DE PERANVAL.

Et à quoi me serviront ces bêtes, si ma voiture n'est pas faite?

M. DE PERANVAL.

Elle le sera.

Mme. DE PERANVAL.

Si je m'en mêle; car, sans cela...

M. DE LORVILLE.

Qui est-ce qui la fait?

Mme. DE PERANVAL.

Je n'en sais rien, il n'a pas voulu me le dire.

M. DE PERANVAL.

Qu'est-ce que cela vous ferait?

M. DE LORVILLE.

N'est-ce pas Vincent?

M. DE PERANVAL.

Lui-même.

M. DE BLANCOUR.

Elle sera faite admirablement bien!

M. DE LORVILLE.

C'est, sans doute, une voiture anglaise?

M. DE PERANVAL.

Sûrement.

M DE BLANCOUR.

Il ne faut pas oublier qu'elle doit s'annoncer de loin par le bruit.

Mme. DE PERANVAL.

Voilà ce que j'aurais demandé à l'ouvrier, si je l'avais connu.

M. DE PERANVAL.

Eh, madame, laissez-moi faire; je vous réponds que vous en serez contente.

Mme. DE LORVILLE.

Vous pouvez en être bien sûre; vous devez savoir que personne n'a plus de goût que lui.

SCÈNE V.

Mme. DE PERANVAL, Mme. DE VERTAVILLE, M. DE BLANCOUR, M. DE LORVILLE, M. DE PERANVAL, LA BRIE.

LA BRIE, annonçant.

Madame de Vertaville.

Mme. DE PERANVAL.

Quoi, madame, vous sortez de si bonne heure! et par ce vilain temps-là, encore!

Mme. DE VERTAVILLE.

Je voulais vous trouver, madame. D'ailleurs, j'ai monté à cheval ce matin, et le temps ne m'a pas paru trop mauvais.

Mme. DE PERANVAL.

Mettez-vous donc là.

Mme. DE VERTAVILLE.

Non, je veux être auprès de vous.

Mme. DE PERANVAL.

En vérité, vous êtes charmante! Pourquoi donc a-t-on été si long-temps sans vous voir?

Mme. DE VERTAVILLE.

C'est que j'arrive de Vertaville.

Mme. DE PERANVAL.

Par le temps qu'il a fait tous ces jours-ci?

Mme. DE VERTAVILLE.

Oui. Ah! voilà monsieur de Peranval! Vous ne venez plus chez moi, monsieur, j'en suis furieuse.

Mme. DE PERANVAL.

C'est qu'il n'est pas aisé de vous trouver, madame; vous vous renfermez souvent, à ce que l'on m'a dit.

Mme DE VERTAVILLE.

Mais, c'est que si l'on ne prend pas quelques momens pour lire, on n'est au fait de rien. Je ne vous ai pas vu, monsieur de Blancour.

M. DE BLANCOUR.

Madame, c'est que j'ai été à Versailles, et je n'en suis revenu que dans l'instant.

Mme. DE VERTAVILLE.

Heureusement que vous n'y restez pas.

M. DE PERANVAL.

Non, mais il ira bien plus loin.

Mme. DE VERTAVILLE.

Comment donc plus loin?

M. DE PERANVAL.

Oui, madame; quand on suit les affaires étrangères, on est exposé à s'éloigner tout d'un coup.

Mme. DE VERTAVILLE.

Que dites-vous donc, monsieur de Peranval?

M. DE PERANVAL.

Je ne dis son secret que parce qu'il n'en sera peut-être bientôt plus un.

Mme. DE VERTAVILLE.

Concevez-vous quelque chose à ce qu'il dit là, monsieur de Blancour?

M. DE BLANCOUR.

Il se divertit un peu à mes dépens, j'en conviens.

Mme. DE VERTAVILLE.

Il est donc instruit de vos affaires?

M. DE LORVILLE.

Bon! il sait tout, Peranval; je ne sais pas comment il fait.

M. DE PERANVAL.

Ma foi, c'est que j'écoute tout ce qu'on me dit; voilà tout mon savoir.

Mme. DE VERTAVILLE.

Je crois, madame, que vous n'entendez rien à tous ces propos-là.

Mme. DE PERANVAL.

Moi, je vous assure que je ne peux plus écouter les hommes, quand ils ont l'air de s'entendre entre eux.

Mme. DE VERTAVILLE.

Vous pourriez bien avoir raison.

Mme. DE PERANVAL

C'est qu'ils ont l'air de vouloir mettre de la finesse avec leur ton énigmatique, et tout cela me fait pitié; car cela prouve combien un secret leur pèse, et tous leurs mystères deviennent autant de sujets d'indiscrétion : ils croient cependant nous intriguer beaucoup.

Mme. DE VERTAVILLE.

Et nous avons souvent deviné d'avance tout ce qu'ils croient nous cacher.

Mme. DE PERANVAL.

Ils ne nous croient pas dignes d'être dans leurs confidences ; et, s'ils nous parlent à nous, surtout les maris, ce n'est que pour critiquer nos modes et nos ajustemens.

Mme. DE VERTAVILLE.

Oui, et ne trouvez-vous pas qu'ils sont mis bien décemment avec leurs gilets ?

Mme. DE PERANVAL.

Et avec beaucoup de goût surtout, avec les deux mains dans les poches qu'ils ont sur le haut du ventre ; ce qui me met véritablement en colère, c'est de voir qu'il y a des femmes qui ont la sottise de broder de ces gilets.

M. DE LORVILLE.

Elle a de l'humeur contre nous, aujourd'hui, madame de Peranval.

M. DE PERANVAL.

Bon ! c'est sûrement à cause de sa voiture.

Mme. DE VERTAVILLE.

Madame, que je vous dise donc.

Mme. DE PERANVAL.

Quoi, madame ?

Mme. DE VERTAVILLE.

Qu'est-ce que vous faites, la quinzaine de Pâques ?

Mme DE PERANVAL.

Mais, bien des choses.

Mme. DE VERTAVILLE.

C'est que je compte beaucoup sur vous pour Vertaville.

Mme. DE PERANVAL.

J'ai trois engagemens différens auxquels je ne saurais manquer, sans compter plusieurs autres que j'ai refusés.

Mme. DE VERTAVILLE.

Mais, c'est que si vous n'y venez pas, nous n'aurons pas non plus M. de Peranval, peut-être.

Mme. DE PERANVAL.

Pourquoi donc faire ?

Mme. DE VERTAVILLE.

C'est pour jouer dans une pièce de M. de Vertaville, où je comptais que vous voudriez bien prendre aussi un rôle.

Mme. DE PERANVAL.

Moi ? je ne veux jamais jouer la Comédie.

Mme. DE VERTAVILLE.

Pourquoi donc cela ? Avec une figure comme la vôtre, vos grâces, votre esprit et votre goût, vous devez être sûre de toujours réussir.

Mme. DE PERANVAL.

J'aurais tout cela, que je ne voudrais pas m'exposer à la critique.

Mme. DE VERTAVILLE.

Mais, j'ai donc tort de jouer, moi ?

Mme. DE PERANVAL.

Je ne dis pas cela.

M. DE PERANVAL.

Et vous avez bien raison : car on dit, madame, que vous jouez les rôles de sentiment à merveille ! N'est-ce pas, Blancour ?

M. DE BLANCOUR.

Oui, c'est Lorville qui me l'a dit.

Mme. DE PERANVAL.

Vous voyez bien, madame, que je ne pourrais jamais avoir autant de talens que vous.

Mme. DE VERTAVILLE.

Je vous assure, madame, que vous nous manquerez beaucoup. Pour M. de Peranval, je compte sur lui pour un rôle de valet.

M. DE PERANVAL.

Non, madame, c'est Blancour qui s'en charge.

Mme. DE VERTAVILLE.

Point du tout.

M. DE LORVILLE.

J'ai déjà dit, madame, que ce rôle-là ne saurait lui convenir, c'est-à-dire que vous le pensiez.

Mme. DE VERTAVILLE.

Je lui crois beaucoup de talens, mais....

M. DE PERANVAL.

Je vous réponds qu'il le jouera à merveille. C'est sans doute Lorville qui fait l'amoureux ?

Mme. DE VERTAVILLE.

Oui, il a bien voulu s'en charger.

M. DE PERANVAL.

Et avez-vous des scènes bien tendres ensemble?

Mme. DE VERTAVILLE.

Mais, oui.

M. DE LORVILLE.

Oh ! de charmantes !

M. DE PERANVAL.

Il en paraît content, il doit les bien jouer.

Mme. DE VERTAVILLE.

Ah ça, madame, vous ne pouvez donc pas être des nôtres ?

Mme. DE PERANVAL

Non, madame, et j'en suis bien fâchée.

M. DE BLANCOUR.

Je vous prie aussi de ne pas compter sur moi.

M. DE PERANVAL.

Fort bien, Blancour.

Mme. DE VERTAVILLE.

Vous approuvez, je vois que vous vous chargez du rôle, monsieur de Peranval.

M. DE PERANVAL.

Non, madame; je vous jure, en honneur, que je ne le peux pas.

Mme. DE VERTAVILLE.

Allons, je ne vous écoute plus. Madame, je m'en vais un peu fâchée contre vous. Cependant, j'espère toujours que vous passerez, jeudi, la soirée chez moi.

Mme. DE PERANVAL.

Je n'avais garde d'y manquer.

Mme. DE VERTAVILLE.

Tout de bon? vous ne l'aviez pas oublié?

Mme. DE PERANVAL.

Ah! pour cela.....

Mme. DE VERTAVILLE.

Où voulez-vous donc aller?

Mme. DE PERANVAL.

Je vous laisse. Monsieur de Peranval, madame de Vertaville s'en va.

Mme. DE VERTAVILLE.

Non, monsieur, je ne veux pas de votre main, je vous boude, laissez-moi.

M. DE LORVILLE.

Oui, reste; je m'en vais avec madame.

SCÈNE VI.

Mme. DE PERANVAL, M. DE BLANCOUR, M. DE PERANVAL.

M. DE BLANCOUR.

Péranval, viens-tu à l'Opéra aujourd'hui?

M. DE PERANVAL.

Sûrement. Y a-t-il quelque chose de nouveau?

M. DE BLANCOUR.

Mais, oui, une danseuse dont on dit le plus grand bien.

Mme. DE PERANVAL.

Qui sort sans doute des petits spectacles des boulevards?

M. DE BLANCOUR.

Non, non, madame, c'est mieux que cela; elle arrive de Londres.

Mme. DE PERANVAL.

Elle sera mise à faire horreur!

M. DE BLANCOUR.

Cela ne fait rien, ce n'est pas là l'essentiel.

Mme. DE PERANVAL.

Pardonnez-moi, monsieur, je trouve que toutes ces demoiselles ne sont rien en comparaison de mademoiselle Guimard. Voyez comme elle est toujours bien mise!

M DE BLANCOUR.

Je conviens de cela; mais, pour ce qu'on appelle la danse haute.....

Mme. DE PERANVAL.

Moi, je n'aime que la danse agréable, celle qui exprime.

M. DE BLANCOUR.

C'est la pantomime, à la bonne heure, vous avez

raison ; mais, pour la danse noble, héroïque, cela est bien différent.

Mme. DE PERANVAL.

Eh bien, je conviens que je n'entends rien à ce que vous trouvez là d'admirable.

M. DE BLANCOUR.

Vous avez pourtant applaudi les entrées aux bals de Versailles.

Mme. DE PERANVAL.

Je n'en ai vu qu'une fois; mais cela est bien différent, c'étaient tous gens connus qui dansaient.

M. DE BLANCOUR.

Mais, dansaient-ils aussi bien qu'à l'Opéra?

Mme. DE PERANVAL.

Je ne compare pas, et puis les grâces naturelles réussissent toujours.

M. DE PERANVAL.

Oui, Marcel disait d'une femme : Elle a une petite disgrâce noble.

Mme. DE PERANVAL.

Il avait raison; cela vaut mieux que des grâces étudiées, comme celles de madame de Bléry, par exemple, qui veut toujours imiter mademoiselle Contat, quand elle joue la Comédie.

M. DE BLANCOUR.

Cela n'est pas étonnant, elle se fait répéter tous ses rôles par elle.

Mme. DE PERANVAL.

Elle dit pourtant que personne ne lui a jamais montré.

M. DE BLANCOUR.

Ceux qu'elle ne joue pas bien.

M. DE PERANVAL.

Il a raison, car je l'ai vue jouer une fois à contresens.

Mme. DE PERANVAL.

Et qu'est-ce qu'on donnera pour la capitation ?

M. DE BLANCOUR.

Mais, sûrement Iphigénie en Aulide.

Mme. DE PERANVAL.

Pendant qu'ils ont tant de choses charmantes de Piccini !

M. DE BLANCOUR.

Il est vrai, mais les acteurs veulent cette Iphigénie, elle leur a toujours rapporté beaucoup.

Mme. DE PERANVAL

Ils ne se connaissent qu'en argent sans doute.

M. DE BLANCOUR.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne veulent qu'une bonne recette.

M. DE PERANVAL.

Voici du monde ; allons-nous-en, Blancour ; passons par chez moi.

M. DE BLANCOUR.

Je le veux bien. Madame ; je vais parler un peu aux acteurs.

SCÈNE VII.

Mme. DE PERANVAL, Mme. DE LEZI, M. DE CLÉRA, LA BRIE.

LA BRIE, annonçant.

Madame de Lézi, monsieur de Cléra.

Mme. DE LEZI.

On m'avait dit, madame, que je ne serais pas assez heureuse pour vous trouver : je vois avec plaisir que j'ai bien fait de le tenter.

Mme. DE PERANVAL.

J'aurais été désespérée d'être sortie, madame. Comment va votre santé à présent?

Mme. DE LEZI.

Mais, madame, fort bien, surtout depuis que je nourris.

Mme. DE PERANVAL.

Cela est-il vrai, monsieur de Cléra?

M. DE CLÉRA.

Je vous réponds, madame, qu'elle a du lait comme moi, et qu'elle va détruire entièrement sa santé.

Mme. DE PERANVAL.

Il faudrait pourtant prendre garde à cela; il y a des exemples effrayans de ce qu'il dit là, madame.

Mme. DE LEZI.

Oui, si j'étais comme dit mon oncle; mais vous savez qu'il y a des hommes qui n'aiment pas trop que les femmes nourrissent.

Mme. DE PERANVAL.

Oui, parce qu'elles ne sont plus à la société.

M. DE CLÉRA.

C'est-à-dire qu'il faudrait qu'elles n'y fussent pas, et qu'elles eussent une excellente santé.

Mme. DE LEZI.

Eh bien, moi, cela ne me fait rien du tout. Je fais ce que je veux: je vais au bal, au spectacle; je fais des visites. Cela ne me dérange en rien. Il est vrai que j'ai deux berceuses excellentes.

M. DE CLÉRA.

Tout cela ne vaut pas une bonne nourrice.

Mme. DE LEZI.

Ah! mon oncle, ne parlons plus de cela. Vous

savez combien j'ai d'humeur quand on me tourmente, cela m'est mortel.

Mme. DE PERANVAL.

Et votre santé, à vous, monsieur de Cléra, comment va-t-elle à présent?

M. DE CLÉRA.

Mais assez bien, madame; surtout avec un peu de précaution, dans ce temps-ci; et puis, je ne nourris pas, moi.

Mme. DE LEZI.

Savez-vous, madame, que nous avons pensé ne pas arriver ici?

Mme. DE PERANVAL.

Il est vrai qu'il fait un temps affreux!

M. DE CLÉRA.

Ce n'est pas cela, ce sont les bâtimens: on ne rencontre que des pierres.

Mme. DE LEZI.

Et qui me font une peur horrible.

Mme. DE PERANVAL.

Moi, je n'y pense pas trop.

M. DE CLÉRA.

Imaginez-vous donc, madame, si un des essieux de ces grosses voitures cassait auprès de la vôtre, ce que l'on deviendrait!

Mme. DE PERANVAL.

Heureusement que cela n'arrive guère; et puis, moi, je ne puis pas trouver absolument mauvais que l'on voiture des pierres.

M. DE CLERA.

Pourquoi donc?

Mme. DE PERANVAL.

C'est que je vais faire bâtir.

Mme. DE LEZI.

Où cela donc, madame?

Mme. DE PERANVAL.

Dans le faubourg Saint-Honoré.

Mme. DE LEZI.

Cela est à portée de tout.

M. DE CLÉRA.

Et dans la plus charmante position!

Mme. DE PERANVAL.

Oui, elle est belle.

M. DE CLÉRA.

Vous avez les Champs-Élisées, qui sont le matin d'une fraîcheur très-agréable!

Mme. DE PERANVAL.

On peut y aller aisément.

M. DE CLÉRA.

En robe de chambre: on irait comme cela, en causant, jusqu'au bois de Boulogne.

Mme. DE PERANVAL.

On ne va point se promener en robe de chambre.

M. DE CLÉRA.

Mais, pardonnez-moi, on le peut, quand on a une porte de son jardin qui donne sur les Champs-Élisées. A la place de M. de Peranval, moi, j'irais tous les matins.

Mme. DE PERANVAL.

Mais, nous n'aurons pas de porte sur les Champs-Élisées.

M. DE CLÉRA.

Tout le monde en a pourtant.

Mme. DE PERANVAL.

Il faut, pour cela, que le jardin y donne.

M. DE CLÉRA.

Eh bien, oui; c'est ce que j'ai l'honneur de vous dire.

Mme. DE PERANVAL.

Notre maison ne sera pas de ce côté-là.

M. DE CLÉRA.

Ah ! cela fait une différence.

Mme. DE PERANVAL.

Mais je n'en aurai pas moins un jardin.

M. DE CLÉRA.

Qui donnera sur la campagne ?

Mme. DE PERANVAL.

Non, mais qui sera environné d'autres jardins.

M. DE CLÉRA.

Ah! fort bien ! et vous aurez de la vue, sans doute?

Mme. DE PERANVAL.

Mais non, parce qu'il y a des maisons au delà des jardins voisins.

M. DE CLÉRA.

Cela n'y fait rien ; ce sera toujours une habitation charmante.

Mme. DE PERANVAL.

Et très-commode.

M. DE CLERA.

C'est ce qu'il faut.

Mme. DE LEZI.

Serez-vous bien logée, vous, madame ?

Mme. DE PERANVAL.

Mais oui ; c'est moi qui distribuerai ma maison, elle sera comme je la voudrai.

Mme. DE LEZI.

On peut bien s'en rapporter à vous.

M. DE CLÉRA.

Madame, je vous prie de m'aider à empêcher ma nièce de faire une chose ridicule dans sa position.

Mme. DE PERANVAL.

Qu'est-ce que c'est donc?

M. DE CLÉRA.

Elle a plusieurs de ses amies qui veulent aller entendre un prédicateur qui a la plus grande célébrité, et s'exposer à être foulées, froissées....

Mme. DE PERANVAL.

Est-ce que vous êtes devenue dévote?

Mme. DE LEZI.

Non, mais ce prédicateur est fort à la mode; il faut l'avoir entendu. Vous le connaissez, c'est un homme de beaucoup d'esprit, l'abbé de.... Son nom n'y fait rien; tout le monde y sera.

M. DE CLÉRA.

Mais tout le monde ne nourrit pas : il faut être raisonnable.

Mme. DE LEZI.

Avant d'aller au sermon, il y aura un déjeuner à l'anglaise délicieux : je ne veux pas y manquer.

Mme. DE PERANVAL.

Eh bien, allez au déjeuner, et n'allez point au sermon.

M. DE CLÉRA.

Mais, madame, vous savez ce que sont ces déjeuners-là; en conscience, devrait-elle en être? Qu'elle attende encore pour faire de pareilles folies.

Mme. DE LEZI.

Mais, mon oncle...

M. DE CLÉRA.

Allons, mon enfant, pour l'amour de moi, pour celui de votre fils, sacrifiez-nous ces deux choses-là.

Mme. DE LEZI.

Je ne sacrifierai pas le déjeuner de la foire, toujours.

Mme. DE PERANVAL.

Et quel est ce déjeuner ?

Mme DE LEZI.

Un déjeuner-dîner, pour aller voir ensuite les animaux, les machines, enfin, tout ce qu'il y a de curieux à la foire ; et nous finirons par les petits spectacles.

M. DE CLÉRA.

Et vous aurez chaud, froid ; vous vous enrhumerez, et vous serez obligée de garder votre chambre long-temps.

Mme. DE LEZI.

Oh, que non ! avec force soins....

M. DE CLÉRA.

Oui, vous en êtes bien capable !

Mme. DE LEZI.

Eh bien, venez avec nous, et vous verrez.

M. DE CLÉRA.

Je ne suis ni jeune, ni d'une assez bonne santé, pour hasarder de pareilles choses.

Mme. DE PERANVAL.

Vous avez raison, monsieur de Cléra ; il faut prêcher d'exemple et se conserver.

SCÈNE VIII.

Mme. DE PERANVAL, Mme. DE LEZI, M. DE CLÉRA, LA MARQUISE, LA BRIE.

LA BRIE, annonçant.

Madame la marquise de Bellerive.

Mme. DE PERANVAL.

Madame, je vous croyais à Versailles.

LA MARQUISE.

Mesdames, voulez-vous bien.... (*Elles s'asseyent.*) Je suis revenue dimanche.

Mme. DE PERANVAL.

On m'avait dit, à votre porte, qu'on ne savait pas quand vous reviendriez; sans quoi j'aurais été vous chercher.

LA MARQUISE.

C'est qu'il y a eu des fêtes qu'on m'a forcée de voir, des spectacles.....

Mme. DE PERANVAL.

Tout cela a-t-il réussi?

LA MARQUISE.

Mais oui; il y a eu des choses qui n'étaient pas mal.

Mme. DE PERANVAL.

Des choses nouvelles?

LA MARQUISE.

Oh! non; elles sont neuves, mais sans être nouvelles; on ne varie guère: on n'imagine point.

M. DE CLÉRA.

Vous avez dû trouver le temps bien malsain depuis plusieurs jours, madame la Marquise?

LA MARQUISE.

Dites depuis long-temps: on m'a dit qu'il allait changer; et ce soir il fait le plus beau clair de lune du monde.

Mme. DE PERANVAL.

Ah! j'en suis bien aise, car les gens de la campagne disaient que, si le temps continuait d'être le même, on ne pourrait pas faire les mars.

Mme DE LEZI.

Qu'est-ce que c'est que faire les mars, mon oncle?

M. DE CLÉRA.

C'est semer les orges, les avoines.

Mme. DE LEZI.

Pour les avoines, cela ne me fait rien; c'est bon pour les chevaux.

M. DE CLÉRA.

Vous verrez qu'il ne faut pas les nourrir.

Mme. DE LEZI.

Pardonnez-moi, je le veux bien; mais ce n'est pas moi, je dis, qui paie tout cela.

LA MARQUISE.

Il paraît, madame, que c'est monsieur votre oncle qui nourrit vos chevaux?

Mme. DE LEZI.

Oui, madame, il a cette bonté-là.

M. DE CLÉRA.

Et elle croit que, quand ils sont chers à nourrir, il ne lui en coûte pas davantage.

Mme. DE PERANVAL.

C'est que madame ne pense pas que tout ce qui vient à Paris, pour notre usage, nous est apporté par des voitures qui sont tirées par des chevaux.

Mme. DE LEZI.

Je vous demande pardon, madame; je vois même tous les jours, en allant ou en revenant du bois de Boulogne, des bateaux tirés par des chevaux.

M. DE CLÉRA.

Cela fait que les denrées sont plus chères, puisque la nourriture des chevaux est augmentée.

Mme. DE LEZI.

Oh! mais je n'achète point de denrées, moi; mon oncle, vous le savez bien?

M. DE CLÉRA.

Ce que je sais, c'est qu'il faut que je vous emmène. Il est tard, pour ce que nous avons à faire encore aujourd'hui.

Mme. DE LEZI.

Madame, vous ne voudriez pas être de notre partie de la foire?

Mme. DE PERANVAL.

Non, madame, je ne le puis pas, et j'espère que M. de Cléra vous en détournera.

Mme. DE LEZI.

Où voulez-vous donc aller, madame?

Mme. DE PERANVAL.

Allons, je vous laisse. Monsieur de Cléra, je vous recommande cette dame-là.

M. DE CLÉRA.

Laissez, laissez-moi faire.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, Mme. DE PERANVAL.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est que cette petite personne-là, madame?

Mme. DE PERANVAL.

C'est madame de Lezi; un enfant gâté, comme vous voyez, qui a épousé un capitaine de vaisseau.

LA MARQUISE.

Et l'oncle?

Mme. DE PERANVAL.

M. de Cléra; c'est un gentilhomme de province, qui est devenu riche par un frère de sa mère, qui était dans le commerce. Il s'est établi à Paris pour marier sa nièce, qui n'avait rien du tout.

LA MARQUISE.

Il paraît un bon homme, assez sensé.

Mme. DE PERANVAL.

Il a eu le bon esprit, en s'établissant ici, de ne jamais vouloir se faire appeler M. le Comte, ou M. le Marquis. On lui en a parlé ; il a répondu qu'il n'y en avait jamais eu dans sa famille.

LA MARQUISE.

Je le révère beaucoup d'avoir une façon de penser si sage.

Mme. DE PERANVAL.

Oui, car elle n'est pas commune. Tout le monde est de qualité à présent.

LA MARQUISE.

C'est qu'il n'y a rien de si aisé. Ce sont les crieurs des portes de spectacles qui vous qualifient; d'abord, on est étonné de les entendre, ensuite on en rit, et puis on finit par s'y accoutumer.

Mme. DE PERANVAL.

Il y a beaucoup de gens qui n'ont pas d'autres titres de noblesse.

LA MARQUISE.

Aussi, tel est homme de qualité dans le Marais, qui n'est pas même gentilhomme au faubourg Saint-Germain.

Mme. DE PERANVAL.

Cela doit vous faire pitié à vous, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Mais non, ces gens-là sont heureux de leurs prétendues qualités, surtout vis-à-vis de leurs égaux ; mais ce qu'il y a de plaisant, c'est de les voir quelquefois à la cour, où ils ne sont souvent connus de personne.

Mme. DE PERANVAL.

Cela doit vous divertir beaucoup.

LA MARQUISE.

Nous nous sommes bien amusés, les dernières grandes fêtes qu'il y eut à Versailles, à lire, toute une soirée, les noms avec les titres des gens de Paris qui demandaient des billets.

Mme. DE PERANVAL.

Mais vous aurez le même plaisir quand vous voudrez lire l'almanach des adresses.

LA MARQUISE.

Je ne le connais pas.

Mme. DE PERANVAL.

A propos de lire, madame, voudriez-vous entendre la lecture d'une tragédie nouvelle?

LA MARQUISE.

Ah! mon Dieu non, je vous prie; je ne puis pas souffrir ces lectures-là! On m'a proposé vingt fois de m'amener de ces messieurs; mais il faut tant de soins avec eux! Une table, des verres d'eau, du sucre, et puis envoyer le lendemain savoir de leurs nouvelles; tout cela est à périr d'ennui! Quand les pièces ont réussi, on les voit assez long-temps, soit à la cour, soit à Paris, quand on a des loges; cela ne finit plus!

Mme. DE PERANVAL.

Madame, gardez-vous la loge que vous avez à la Comédie Italienne?

LA MARQUISE.

Je le voudrais bien, parce qu'elle est auprès de la vôtre; mais, si vous en changez, je quitterai la mienne.

Mme. DE PERANVAL.

Cela est fort honnête; c'est qu'il y en a une entière,

qui va être vacante à Pâques ; on me l'a offerte, elle est très-bonne, je la prendrais. Ma sœur en prend un quart...

LA MARQUISE.

J'en prendrais bien un aussi.

Mme. DE PERANVAL.

Et pour l'autre...

LA MARQUISE.

Je me charge de le remplir.

Mme. DE PERANVAL.

En ce cas, je vais la retenir. Nous pourrions, si cela vous convenait, nous arranger pendant vos semaines.

LA MARQUISE.

De tout mon cœur.

Mme. DE PERANVAL.

Ce serait pour une autre sœur.

LA MARQUISE.

La femme du président à mortier?

Mme. DE PERANVAL.

Elle-même.

LA MARQUISE.

C'est une femme que j'aime beaucoup, qui a de l'esprit, et qui a une fille charmante ; je les ai vues à bien des bals ce carnaval.

Mme. DE PERANVAL.

Elle a toutes sortes de talens, ma nièce.

LA MARQUISE.

Et elle sera fort riche.

Mme. DE PERANVAL.

Sûrement, car elle est fille unique.

LA MARQUISE.

Il me vient une idée, mais il faut que vous me

parliez vrai, et que vous vous rappeliez pour cela notre ancienne amitié de couvent.

Mme. DE PERANVAL.

Je vous jure que je ne l'ai jamais oubliée.

LA MARQUISE.

Et moi, j'ai toujours regretté de ce que je ne vous voyais pas autant que je le désirais.

Mme. DE PERANVAL.

Il n'y a sûrement pas de notre faute.

LA MARQUISE.

Oh! pour cela non; mais nous pourrions nous lier plus que jamais.

Mme. DE PERANVAL.

Comment cela?

LA MARQUISE.

J'ai une fille que je marierai de bonne heure, c'est une affaire arrangée; je lui donnerai ma place à la cour en la mariant, et par-là je deviendrai entièrement libre. Alors, je vous assure que je ne serai occupée que de réparer tout le temps que j'ai perdu en étant éloignée de vous.

Mme. DE PERANVAL.

Je vous réponds, madame, qu'il me serait bien doux de pouvoir former un pareil espoir.

LA MARQUISE.

Rappelez-vous seulement que j'étais autrefois votre Adélaïde, et dites-moi naturellement si vous approuvez le projet que je forme dans ce moment-ci.

Mme. DE PERANVAL.

Voyons.

LA MARQUISE.

Vous connaissez mon frère?

Mme. DE PERANVAL.

Le Chevalier?

LA MARQUISE.

Non, le Comte.

Mme. DE PERANVAL.

Je ne l'ai jamais vu.

LA MARQUISE.

Sa figure est fort bien; il est très-bien fait, il a de l'esprit, il a un régiment, il s'est distingué en Amérique, et il est en passe d'aller au grand. Il est vrai que sa fortune n'est pas considérable actuellement, mais il a les plus belles espérances du monde. Dites-moi à présent s'il peut convenir au Président et à madame votre sœur?

Mme. DE PERANVAL.

Je ne sais pas quels sont leurs projets; mais, si vous me chargez de leur en parler, je m'y emploierai avec le plus grand plaisir.

LA MARQUISE.

Je ne vous en charge pas, mais je vous en prie. Nous ne chicanerons point sur les conditions, quoique le père et la mère soient jeunes.

Mme. DE PERANVAL.

La dot de ma nièce sera considérable.

LA MARQUISE.

Savez-vous à peu près?

Mme. DE PERANVAL.

Mais, je crois, environ cinq à six cent mille francs.

LA MARQUISE.

Je vous dis, tout nous conviendra; c'est l'alliance que nous cherchons, et je ne connais pas de gens plus honnêtes.

Mme. DE PERANVAL.

Je vous réponds que vous aurez bientôt de mes nouvelles.

LA MARQUISE.

J'y compte, puisque vous m'en assurez. Mon frère est mon meilleur ami ; en épousant votre nièce, son bonheur cimentera l'union que vous et moi nous allons former pour la vie. Voici du monde qui vous vient, je vous laisse.

Mme. DE PERANVAL.

C'est peut-être le Président.

LA MARQUISE.

Cela serait d'un bon augure. Je m'enfuis. Allons, laissez-moi donc.

SCÈNE X.

Mme. DE PERANVAL, LE PRÉSIDENT, LA BRIE.

LA BRIE, annonçant.

M. le Président de Morgan.

Mme. DE PERANVAL.

Ah ! Président, je suis charmée de vous voir !

LE PRÉSIDENT.

Quelle est cette dame qui vient de me faire une si grande révérence ?

Mme. DE PERANVAL.

C'est la marquise de Bellerive.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce qu'elle a un procès, qu'elle est si honnête ?

Mme. DE PERANVAL.

Cela ne doit pas vous surprendre, elle fait le plus grand cas de vous.

LE PRÉSIDENT.

Elle a bien de la bonté.

Mme. DE PERANVAL.

J'ai à vous parler, à son sujet, de quelque chose qui nous intéresse fort toutes les deux.

LE PRÉSIDENT.

Pour moi, je ne crois avoir aucun intérêt à démêler avec elle.

Mme. DE PERANVAL.

Elle est fort mon amie.

LE PRÉSIDENT.

A vous?

Mme. DE PERANVAL.

Oui, depuis mon enfance. Nous avons été ensemble au couvent.

LE PRÉSIDENT.

Je vous en fais mon compliment.

Mme. DE PERANVAL.

Elle a un frère qui est un homme du plus grand mérite, quoique jeune.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce qu'il est?

Mme. DE PERANVAL.

Colonel. Il s'est fort distingué en Amérique.

LE PRÉSIDENT.

J'en suis fort aise.

Mme. DE PERANVAL.

C'est le comte Vermilly.

LE PRÉSIDENT.

Je le connais.

Mme DE PERANVAL.

N'est-ce pas qu'il est bien fait et qu'il a le plus grand air, celui d'un homme de grande qualité?

LE PRÉSIDENT.

Il paraît très-important; sa politesse est dédaigneuse et son air est très-avantageux.

Mme. DE PERANVAL.

Il a peut-être la vue basse.

LE PRÉSIDENT.

Je connais ces vues-là, nous en sommes entourés; ce sont d'autres manières.

Mme. DE PERANVAL.

Vous vous prévenez souvent injustement.

LE PRÉSIDENT.

Mais, non, je vois assez que le premier coup d'œil trompe rarement; que le jugement qu'on peut porter d'un homme, la première fois qu'on le voit, est assez vrai; que c'est en vain qu'on s'en défend; après une liaison intime de plusieurs années, si on vient à rompre, on est forcé d'en revenir à cette décision du premier coup d'œil, et l'on voit alors qu'elle est plus juste qu'on ne le pense ordinairement.

Mme. DE PERANVAL.

Je ne saurais croire cela.

LE PRÉSIDENT.

La marquise, votre amie du couvent, par exemple....

Mme. DE PERANVAL.

Est capable de l'amitié la plus tendre et la plus vraie.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, voilà ce que je ne crois pas. C'est une de ces femmes de cour qui nous regardent, nous autres gens de robe, comme de petits bourgeois qui ne sont pas dignes de les approcher; mais, comme je ne vivrai point avec cette dame-là, je ne serai pas exposé aux impertinences dont je la crois capable.

Mme. DE PERANVAL.

Vous traitez bien mal une femme, que je vous ai dit qui était de mes amies.

LE PRÉSIDENT.

Je crois qu'elle l'était ; mais combien vous êtes-vous vues de fois depuis que vous êtes dans le monde toutes les deux ?

Mme. DE PERANVAL.

Pas tant que nous l'aurions voulu.

LE PRÉSIDENT

Oui, vous qui aurez couru après elle sans jamais pouvoir la trouver.

Mme. DE PERANVAL.

Elle m'a toujours rendu toutes mes visites.

LE PRÉSIDENT.

Cela n'est qu'une forme de politesse, ou plutôt d'usage ; ce ne sont pas là des preuves d'amitié ; mais sachons donc quelle est cette grande affaire que nous pouvons avoir ensemble.

Mme. DE PERANVAL.

Quoi ! vous ne la devinez pas ?

LE PRÉSIDENT.

Nullement, je vous jure.

Mme. DE PERANVAL.

Je n'ose plus vous en parler.

LE PRÉSIDENT.

C'est que, sans doute, vous ne trouvez pas qu'elle en vaille la peine.

Mme. DE PERANVAL.

Au contraire, c'est tout ce que je désire le plus ; et si cette affaire réussit, elle fera le bonheur de ma vie.

LE PRÉSIDENT.

En ce cas, il faudra qu'il y ait de grands obstacles pour que je m'y refuse.

Mme. DE PERANVAL.

Je retrouve bien là votre amitié pour moi.

LE PRÉSIDENT.

Expliquez-vous donc.

Mme. DE PERANVAL.

Quoi, réellement, vous n'avez pas entrevu que la Marquise désire votre fille pour le Comte son frère ?

LE PRÉSIDENT.

J'étais trop loin de le penser pour en avoir seulement l'idée.

Mme. DE PERANVAL.

Le Comte est fait pour aspirer à tout.

LE PRÉSIDENT.

Il peut aspirer à tout ce qu'il voudra, mais il n'aura jamais ma fille.

Mme. DE PERANVAL.

Ah ! mon cher frère !

LE PRÉSIDENT.

Non, ma chère sœur, je ne veux point d'alliance avec ces gens-là.

Mme. DE PERANVAL.

Mais ces gens-là peuvent devenir ducs, maréchaux de France.

LE PRÉSIDENT.

Et celui que je leur préfère peut devenir premier président, chancelier de France, et il n'y en a pas plusieurs à la fois.

Mme. DE PERANVAL.

C'est une chimère que cette espérance !

LE PRÉSIDENT.

Elle vaut mieux pour nous que les vôtres; et cette illustration lie à jamais une famille, au lieu de la diviser.

Mme. DE PERANVAL.

Vous destinez donc votre fille à un président à mortier ?

LE PRÉSIDENT.

Oui, madame, et à un homme de mérite, qui, par son application, ses talens et sa droiture, peut aspirer aux plus grandes places de l'état.

Mme. DE PERANVAL.

Et si la brigue et la cabale l'en éloignent toujours?

LE PRÉSIDENT.

Il aura le vœu public : cela console de l'injustice.

Mme. DE PERANVAL.

Enfin, mon frère, réfléchissez à ma proposition ; et, si vous changez d'avis....

LE PRÉSIDENT.

Je n'en changerai point.

Mme. DE PERANVAL.

Que voulez-vous que je dise à la Marquise ? elle croira....

LE PRÉSIDENT.

Tout ce qu'elle voudra ; et, pour que vous ne m'en parliez plus, je m'en vais.

SCÈNE XI.

Mme. DE PERANVAL, LE PRÉSIDENT, LE COMTE, LA BRIE.

LA BRIE, annonçant.

M. le comte de Vermilly.

Mme. DE PERANVAL.

Ne vous en allez pas, je vous prie.

LE PRÉSIDENT.

Vous allez voir si tout ce que je vous en ai dit n'est pas vrai.

LE COMTE.

Madame, je vous demande bien pardon de me présenter chez vous moi-même, comme cela, sans en avoir la permission ; mais je comptais trouver ici ma sœur, sans quoi je n'aurais jamais osé y venir.

Mme. DE PERANVAL.

Monsieur le Comte, un homme comme vous n'a pas besoin qu'on le présente.

LE COMTE.

Mais, madame, je vous en prie.... Monsieur le Président, voulez-vous bien....

Mme. DE PERANVAL.

Allons, messieurs, point de cérémonies. — Elle sort d'ici, madame la marquise de Bellerive.

LE COMTE.

Elle se sera lassée de m'attendre sans doute : je n'ai pu arriver plutôt de Versailles. Nous avons eu une assemblée d'officiers généraux, d'inspecteurs et de colonels chez le ministre, pour examiner les anciennes ordonnances, et en former de nouvelles.

Mme. DE PERANVAL.

Vous aviez sans doute donné des projets ? n'est-ce pas comme cela que cela s'appelle ?

LE COMTE

Oui, madame ; mais M. le Président n'a pas besoin d'entendre tout cela.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi donc ? monsieur, tout ce qui intéresse l'état a toujours un rapport direct avec nous.

LE COMTE.

Cela peut-être, monsieur, pour les finances, les impositions, les édits, sur quoi vous faites des remontrances.

LE PRÉSIDENT.

Quand nous les croyons nécessaires pour le bien de la patrie.

LE COMTE.

Oui, monsieur, vous dites fort bien, vous la servez dans votre état, comme nous dans le nôtre. Nous défendons les foyers des citoyens l'épée à la main; vous leur conservez leurs biens, avec celle de la justice.

LE PRÉSIDENT.

Nous faisons observer les lois.

LE COMTE.

Nous, nous suivons celles de la guerre; tout cela est égal.

Mme. DE PERANVAL.

Président, M. le Comte connaît bien le mérite de tous les états.

LE COMTE.

Madame, je respecte infiniment d'honnêtes citoyens comme ces messieurs, qui sont assez riches pour vivre tranquilles chez eux, et qui sacrifient leurs veilles et leurs santés à l'utilité publique; ils sont toujours armés pour entretenir la paix intérieure du royaume, pour punir le crime et protéger la vertu. C'est fort beau, très-beau! c'est le *nec plus ultrà* du mérite!

LE PRÉSIDENT.

Il n'y en a point à faire son devoir.

LE COMTE.

Sans difficulté; mais....

LE PRÉSIDENT.

Les louanges, en pareil cas, sont superflues.

LE COMTE.

Il est vrai que ce ne sont pas des louanges qu'il fau-

drait, mais des grâces ; je le disais encore l'autre jour, à la chasse du roi.

LE PRESIDENT.

Monsieur, nous faisons le bien sans intérêt.

LE COMTE.

Sûrement, je le sais, vous êtes au-dessus de cela ; mais il me semble qu'on devrait au moins vous voir à la cour, comme tous ceux qui servent l'état.

LE PRÉSIDENT.

Ce n'est pas en faisant notre cour que nous le servirions.

LE COMTE.

Pardonnez-moi, monsieur ; si vous y étiez suivant le rang que vous y devriez avoir, vous seriez à portée d'y répandre des lumières, qui n'y manquent souvent que trop.

LE PRÉSIDENT.

Et l'ambition nous aveuglerait, comme tous ceux qu'elle y fixe.

LE COMTE.

Oui, l'ambition, comme vous dites, peut détourner du devoir ; mais, avec les gens sages, elle aurait bien peu de prise.

LE PRÉSIDENT.

Les gens sages ne sont pas faits pour vivre à la cour, ni avec les courtisans.

LE COMTE.

Oui, mais les courtisans sensés doivent les rechercher.

LE PRÉSIDENT.

Moi, je crois les choses fort bien comme elles sont, et il faut toujours partir du point où l'on est.

LE COMTE.

Vous avez raison ; mais, je dis....

LE PRÉSIDENT.

Ni vous, ni moi, nous ne changerons rien à tout ce qui se passe; ainsi, tout ce que nous dirions là-dessus est pour le moins inutile.

LE COMTE.

Non pas ce que vous diriez, monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT.

Je ne m'abuse point, monsieur; et, pour n'en pas dire davantage, je me retire.

Mme. DE PERANVAL.

Mais, Président....

LE PRÉSIDENT.

J'ai un rendez-vous d'affaires chez moi, bien plus essentiel.

Mme. DE PERANVAL.

Vous vous en allez, absolument?

LE PRÉSIDENT.

Oui, madame, je ne puis rester un instant de plus.

SCÈNE XII.

Mme. DE PERANVAL, LE COMTE.

LE COMTE.

Il est sévère, madame, le président de Morgan!

Mme. DE PERANVAL.

Quelquefois : il faut qu'il ait, comme il nous l'a dit, une affaire essentielle dans la tête.

LE COMTE.

Ma foi, j'ai fait de mon mieux pour lui plaire; je crains qu'il ne soit difficile d'y parvenir : cependant, j'ai fait tous les efforts dont je suis capable; je ne sais plus comment m'y prendre. Ma sœur m'a dit qu'elle vous avait laissée avec lui, et j'ai voulu qu'il pût me connaître, afin de le décider en ma faveur.

Mme. DE PERANVAL.

Vous vous êtes conduit à merveilles.

LE COMTE.

Je suis charmé que vous soyez contente de moi.

Mme. DE PERANVAL.

Il faut que je parle à la Présidente; elle a du pouvoir sur son mari, elle seule pourra nous faire réussir.

LE COMTE.

Elle doit être fort bien, madame votre sœur.

Mme. DE PERANVAL.

Vous pourriez la voir; elle va venir me prendre pour faire ensemble quelques visites et aller souper dans la même maison.

LE COMTE.

Je serai fort aise si vous voulez bien me faire l'honneur de me présenter à elle.

Mme. DE PERANVAL.

Je crois que la voici.

SCÈNE XIII.

Mme. DE PERANVAL, LA PRÉSIDENTE, LE COMTE, LA BRIE.

LA BRIE, annonçant.

Madame la présidente de Morgan.

LA PRÉSIDENTE.

Ma sœur, je vous ai fait attendre, mais ce n'est pas ma faute.

Mme. DE PERANVAL.

Ma sœur, voilà M. le comte de Vermilly.

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur est, je crois, frère de madame la marquise de Bellerive?

LE COMTE.

Oui, madame; et l'amitié qui lie madame votre sœur et la mienne sera pour moi, j'ose l'espérer, un titre auprès de vous.

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur, je n'ai pas l'honneur de connaître madame votre sœur : c'est une dame à qui il doit rester bien peu de temps pour voir des personnes comme nous.

LE COMTE.

On en trouve toujours pour celles à qui on voudrait bien convenir.

LA PRÉSIDENTE.

Et vous-même, monsieur, vous ne devez pas trop en avoir.

LE COMTE.

Il est vrai que les chasses du roi, ses soupers, le travail avec les ministres, m'occupent beaucoup; mais, dès que je le puis, je reviens à Paris; c'est l'affaire des chevaux, et dans ma voiture j'expédie bien des choses; j'y travaille presque autant que dans mon cabinet.

LA PRÉSIDENTE.

C'est avoir une heureuse facilité.

LE COMTE.

La nécessité en fait contracter l'habitude, et me laisse assez de temps pour voir à Paris mes connaissances et mes amis.

LA PRÉSIDENTE.

Ils doivent fort se reprocher celui qu'ils vous dérobent.

LE COMTE.

Au contraire, madame, ils savent tous que je me livre à eux avec plaisir, et puis ils sont indulgens; il

ne leur manque qu'une chose, c'est de vous ressembler un peu plus, madame la Présidente.

LA PRÉSIDENTE.

A moi, monsieur?

LE COMTE.

Oui, madame.

Mme. DE PERANVAL.

Il est très-aimable au moins, ma sœur, M. le Comte.

LA PRÉSIDENTE.

Cela peut être, mais je ne puis guère être flattée de ce qu'il me loue autant, sans me connaître davantage.

LE COMTE.

Madame, de beaux yeux, un ensemble de traits heureux et agréables dévoilent toujours une âme sensible, délicate et noble.

Mme. DE PERANVAL.

Je vous dis qu'il est charmant le Comte; mais c'est madame sa sœur dont vous serez enchantée, quand vous la connaîtrez.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne vois rien qui puisse me rapprocher d'elle.

Mme. DE PERANVAL.

C'est que vous ne savez pas ce qui nous arrive.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi donc?

Mme. DE PERANVAL.

Nous allons avoir une loge, vous et moi, avec elle, à la Comédie Italienne.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, ma sœur, j'en viens de louer une avec des femmes qui sont de mes amies et des vôtres depuis long-temps, et à qui je ne saurais manquer. Je vous ai même engagée avec nous.

LE COMTE.

La Marquise va être désespérée de ce contre-temps.

Mme. DE PERANVAL.

Dites-lui bien, je vous prie, qu'il n'y a pas de ma faute.

LE COMTE.

Elle en sera bien persuadée.

Mme. DE PERANVAL.

Dites-lui aussi que je ne puis lui rendre encore de réponse sur ce dont nous avons parlé aujourd'hui.

LE COMTE.

Moi, je la crois déjà faite. Il me paraît fort difficile de plaire à votre famille, madame.

Mme. DE PERANVAL.

Vous avez vu tout ce que j'ai fait pour cela.

LE COMTE.

J'en suis désespéré, mesdames! j'ai l'honneur de vous saluer. (*Il sort en chantant* : Quand je vous reçus dans ma cour, etc.)

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LA PRÉSIDENTE, Mme. DE PERANVAL.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, dites-moi donc, ma sœur : à propos de quoi cet homme-là vient-il me flagorner et me tenir tous les propos qu'il m'a tenus?

Mme. DE PERANVAL.

C'est le désir qu'il a de vous plaire, cela est tout simple.

LA PRÉSIDENTE.

Vous savez bien que je n'ai jamais reçu chez moi de ces sortes d'importans.

Mme. DE PERANVAL.

C'est un homme de qualité.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, qui croirait beaucoup m'honorer avec ses respectueux dédains.

Mme. DE PERANVAL.

Il n'est point dédaigneux.

LA PRÉSIDENTE.

Pas plus que sa sœur.

Mme. DE PERENVAL.

Que dites-vous donc de sa sœur? On ne peut pas être plus aimable qu'elle l'est!

LA PRÉSIDENTE.

Je l'ai entendue à Versailles, dans la galerie, un jour qu'il y avait une fête. J'étais avec ma belle-sœur et sa mère, qui avaient été présentées huit jours auparavant. On lui demanda qui nous étions : « Ce sont des femmes de Paris, » répondit-elle, en nous regardant dédaigneusement.

Mme. DE PERANVAL.

C'est le ton de Versailles; voilà ce qu'on y dit de toutes les femmes de qualité, qui n'ont pas de charges à la cour.

LA PRÉSIDENTE.

Et vous croyez que je chercherai à me lier avec cette femme-là?

Mme. DE PERANVAL.

Je me flattais qu'en raison de son amitié pour moi...

LA PRÉSIDENTE.

Mais elle n'est point votre amie, et elle ne le sera jamais, croyez cela; vous ne devez avoir aucun intérêt à vous lier avec elle. Moi, je ne veux vivre qu'avec des gens qui s'honorent de mon amitié.

Mme. DE PERANVAL.

Je ne saurais penser aussi mal de la Marquise.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne comprends pas les raisons que vous pouvez avoir de croire à la sienne.

Mme. DE PERANVAL.

Je vous le dirai en chemin. Partons.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, car il est déjà tard. Je crois qu'il pleut à verse.

Mme. DE PERANVAL.

Oui vraiment : on disait que le temps était changé.

LA PRÉSIDENTE.

Cela ne fait rien. Allons, allons-nous-en.

Mme. DE PERANVAL.

J'en suis seulement fâchée pour nos gens.

FIN DU CARÊME

LA PARTIE
DE LONGCHAMPS,

SIXIÈME JOURNÉE.

NOMS DES PERSONNAGES.

M. DE SAINT-YARD.
Mme. DE SAINT-YARD.
Mme. DE GUERVILLE.
L'ABBÉ DORMANT.
LE CHEVALIER DE LANVAL.
LA COMTESSE DE VILLEPART.
LA BARONNE DE LORBECK.
LE PRÉSIDENT D'ORMENTRÉ.
LEBLANC, valet de chambre de Mme. de Saint-Yard.

La scène est chez madame de Saint-Yard.

LA PARTIE
DE LONGCHAMPS,
SIXIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SAINT-YARD, Mme. DE SAINT-YARD.

M. DE SAINT-YARD.

Je vous assure, madame, que vous aurez aujourd'hui le plus vilain temps du monde, et, en même temps, le plus malsain.

Mme. DE SAINT-YARD.

Cela ne me fait rien du tout.

M. DE SAINT-YARD.

Vous avez tort. Je vous soutiens que, lorsqu'on prend du lait parce qu'on a mal à la poitrine, il ne faut pas s'exposer à l'humidité.

Mme. DE SAINT-YARD.

Je ne vois pas pourquoi vous voulez toujours que j'aie mal à la poitrine!

M. DE SAINT-YARD.

Je ne sais que ce que le Docteur m'a dit.

Mme. DE SAINT-YARD.

Il vous dit ce que vous voulez, parce qu'il sait que c'est votre fantaisie.

M. DE SAINT-YARD.

Mais ce lait qu'il vous ordonne?

Mme. DE SAINT-YARD.

C'est pour fortifier mon estomac.

M. DE SAINT-YARD.

Quoi ! lorsque vous toussez aussi long-temps !...

Mme. DE SAINT-YARD.

Cela vient de mes mauvaises digestions : ainsi, vous voyez bien que l'humidité n'y peut rien faire.

M. DE SAINT-YARD.

Quel agrément vous promettez-vous de vous promener par la pluie? que comptez-vous voir de curieux à Longchamps, par un temps pareil?

Mme. DE SAINT-YARD.

J'y verrai beaucoup de monde de connaissance ; en un mot, tout Paris y sera, et ce serait me contrarier beaucoup que de vouloir m'empêcher d'y aller.

M. DE SAINT-YARD.

Je n'en ai point d'envie du tout, je vous parle seulement raison.

Mme. DE SAINT-YARD.

D'ailleurs, ce n'est pas avec vos chevaux que j'y vais.

M. DE SAINT-YARD.

Je le crois, vous ne les trouvez pas assez beaux pour cela, et j'en suis fort aise.

Mme. DE SAINT-YARD.

Vous êtes fort aise qu'ils ne soient pas plus beaux? Cela vous fait beaucoup d'honneur.

M. DE SAINT-YARD.

Ils sont bons, voilà l'essentiel. Vous sortez avec tant que vous le voulez, et je ne vous reproche ni toutes vos courses, ni le temps qu'ils attendent aux spectacles ; je crois que vous devez être contente.

Mme. DE SAINT-YARD.

Mais madame de Rivaldière a de beaux chevaux, qui font la même chose que les miens.

M. DE SAINT-YARD.

Et combien durent-ils ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Ce n'est pas l'affaire des femmes de s'occuper de cela.

M. DE SAINT-YARD.

C'est donc celle des maris ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Ah ! je vous prie, monsieur, n'en parlons pas davantage ; car cela m'excède.

M. DE SAINT-YARD.

Comme vous le voudrez.

SCÈNE II.

Mme. DE GUERVILLE, Mme. DE SAINT-YARD, M. DE SAINT-YARD, LEBLANC.

LEBLANC, annonçant.

Madame de Guerville.

Mme. DE SAINT-YARD.

Quoi ! madame ; vous n'êtes pas encore partie pour Longchamps ?

Mme. DE GUERVILLE.

Non, madame ; je comptais sur madame de Villerare, vous ne savez pas ce qui lui arrive ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Quoi donc ?

Mme. DE GUERVILLE.

Sa mère est tombée malade hier au soir ; et, aujourd'hui, cela est très-sérieux, elle ne peut pas la quitter.

Mme. DE SAINT-YARD.

Je la plains beaucoup ; c'est éprouver une grande contrariété !

Mme. DE GUERVILLE.

Cela est affreux ! surtout pour elle, qui n'a encore jamais été à Longchamps, depuis qu'elle est mariée.

Mme. DE SAINT-YARD.

Il n'y fera pas beau aujourd'hui.

Mme. DE GUERVILLE.

Et qui vous fait donc croire cela, monsieur de Saint-Yard ?

M. DE SAINT-YARD.

Le temps qu'il fait. Est-ce qu'il ne pleut pas à verse ?

Mme. DE GUERVILLE.

Bon ! ce ne sera rien. Ah çà, mon cœur, je venais vous proposer d'y venir avec nous.

Mme. DE SAINT-YARD.

Monsieur trouve que je ferai très-mal d'y aller.

Mme. DE GUERVILLE.

Ah ! c'est barbare à vous, monsieur de Saint-Yard. Vous n'êtes pas contrariant ordinairement.

M. DE SAINT-YARD.

Ce n'est qu'une réflexion que je voulais lui faire faire.

Mme. DE SAINT-YARD.

Cela ne m'empêchera pas d'y aller.

Mme. DE GUERVILLE.

Eh bien, ne perdons pas de temps ; allons, partons.

Mme. DE SAINT-YARD.

J'y vais avec madame de la Maltière.

Mme. DE GUERVILLE.

Ah ! vous avez raison, son attelage est plus beau que le mien.

Mme. DE SAINT-YARD.

Ce n'est pas cela, c'est que notre partie est faite depuis long-temps.

Mme. DE GUERVILLE.

Je vous dis, vous avez raison; il faut toujours aller avec les personnes que l'on aime le mieux.

Mme. DE SAINT-YARD.

En vérité, cela est bien mal à vous de me dire de pareilles choses.

Mme. DE GUERVILLE.

Allons, mon cœur, ne vous fâchez pas.

Mme. DE SAINT-YARD.

Viendrez-vous demain passer la soirée avec nous ?

Mme. DE GUERVILLE.

Sûrement, je ne demande pas mieux.

Mme DE SAINT-YARD

C'est à cette condition que je vous pardonne tout.

Mme. DE GUERVILLE

Vous êtes charmante! Monsieur de Saint-Yard, vous ne voudriez pas venir avec nous ?

M. DE SAINT-YARD.

Je vous demande pardon, madame, j'irai très-volontiers.

Mme. DE SAINT-YARD.

Mais, monsieur, vous allez vous enrhumer.

M. DE SAINT-YARD

Je n'ai rien à craindre, moi.

Mme. DE SAINT-YARD.

En vérité, vous n'avez pas assez de soins de votre santé.

Mme. DE GUERVILLE.

Vous n'êtes pas malade, monsieur de Saint-Yard ?

M. DE SAINT-YARD.

Non vraiment.

Mme. DE GUERVILLE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'elle dit ?

M. DE SAINT-YARD.

Elle se moque de moi ; mais nous verrons, ce soir, comme elle se trouvera de son imprudence.

Mme. DE GUERVILLE.

Adieu, mon cœur.

Mme. DE SAINT-YARD.

Adieu, adieu. A demain. Monsieur de Saint-Yard, envoyez-moi un peu Leblanc.

M. DE SAINT-YARD.

Oui, oui.

SCÈNE III.

Mme. DE SAINT-YARD, L'ABBÉ, LEBLANC.

Mme. DE SAINT-YARD.

Madame de la Maltière ne vient pas ; envoyez chez elle savoir si elle m'attend.

LEBLANC.

Oui, madame. M. l'abbé Dormant.

Mme. DE SAINT-YARD.

Ah ! l'Abbé, je meurs de peur que vous ne veniez pour dîner avec moi.

L'ABBÉ.

Moi, ces jours-ci, j'ai coutume de dîner chez moi.

Mme. DE SAINT-YARD.

Pourquoi cela ?

L'ABBÉ.

C'est que je ne prends pas mon chocolat, et que je suis obligé de dîner à midi.

Mme. DE SAINT-YARD.

Je vous croyais, dans ce temps-ci, à votre abbaye.

L'ABBÉ.

Ordinairement, je laisse toujours passer cette quinzaine.

Mme. DE SAINT-YARD.

Oui ?

L'ABBÉ.

Sans doute ; à cause de toutes les cérémonies, qui seraient un peu trop fatigantes pour moi.

Mme. DE SAINT-YARD.

Vous avez raison ; ici, vous ne faites que ce que vous voulez.

L'ABBÉ.

C'est cela ; et, avec ma santé.....

Mme. DE SAINT-YARD.

Elle n'est pas trop mauvaise, cette année.

L'ABBÉ.

Parce que j'en prends soin ; mais, le moindre excès, la moindre fatigue, la dérangeraient.

Mme. DE SAINT-YARD.

Vous jouez cependant assez tard.

L'ABBÉ.

Quand on est assis, cela ne fait rien. Pour le sommeil, on le répare en ne se levant pas le lendemain de bonne heure ; et puis, moi, ce n'est pas par goût tout ce que je fais.

Mme. DE SAINT-YARD.

Non ?

L'ABBÉ.

Ce n'est que par complaisance.

Mme. DE SAINT-YARD.

Madame de Mirvan doit vous fatiguer beaucoup ?

L'ABBÉ.

Non, non.

Mme. DE SAINT-YARD

Elle est extrêmement capricieuse.

L'ABBÉ.

Pas avec moi. Il est vrai qu'elle m'a de grandes obligations.

Mme. DE SAINT-YARD.

Vous ne m'avez jamais dit cela.

L'ABBÉ.

Est-ce qu'elle n'a pas été toute prête à se rendre aux empressemens du chevalier de Lanval, ainsi qu'aux attaques du marquis de Pérancourt?

Mme. DE SAINT-YARD.

Oui?

L'ABBÉ.

Vous savez ce que sont ces deux hommes-là?

Mme. DE SAINT-YARD.

Je sais qu'ils sont charmans.

L'ABBÉ.

Charmans tant que vous voudrez; mais vous conviendrez bien que c'était cruellement s'afficher.

Mme. DE SAINT-YARD.

Il faut que vous ayez bien du pouvoir sur elle pour l'y faire renoncer.

L'ABBÉ.

Non; mais je lui ai dit : « Si vous avez de l'amitié pour moi, si vous faites quelque cas de la mienne, vous aurez un jour du regret de m'avoir perdu. »

Mme. DE SAINT-YARD.

Vous ne l'auriez plus revue?

L'ABBÉ.

Non, j'y étais très-déterminé. Je suis très-ami de son mari, et il ne m'aurait pas convenu d'être en société avec ces messieurs.

Mme. DE SAINT-YARD.

Je la trouve d'une grande douceur, et je ne conçois pas comment vous avez pu la persuader.

L'ABBÉ.

En lui parlant raison, elle entend très-bien tout ce qu'on lui dit.

Mme. DE SAINT-YARD.

Je lui croyais plus d'esprit que cela.

L'ABBÉ.

Elle en a infiniment.

Mme. DE SAINT-YARD.

Elle n'a donc pas de caractère ?

L'ABBÉ.

Qu'appelez-vous du caractère ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Je veux dire qu'elle n'a pas de volonté décidée.

L'ABBÉ.

Je vous demande bien pardon.

Mme. DE SAINT-YARD.

Et comment me le prouverez-vous ?

L'ABBÉ.

En vous disant qu'elle me fait faire tout ce qu'elle veut.

Mme. DE SAINT-YARD.

C'est-à-dire que vous lui prêtez autant d'argent qu'elle en désire.

L'ABBÉ.

Oui, mais elle me le rend exactement.

Mme. DE SAINT-YARD.

Je ne crois pas cela ; et je vous réponds qu'à la place de son mari, je serais jaloux de vous.

L'ABBÉ.

Il a bien d'autres affaires.

Mme. DE SAINT-YARD.

Ah ! je le sais.

L'ABBÉ.

Il voulait pourtant la faire aller à Longchamps aujourd'hui.

Mme. DE SAINT-YARD.

Eh bien ?

L'ABBÉ.

Je l'en ai empêchée.

Mme. DE SAINT-YARD.

Pourquoi donc cela ?

L'ABBÉ.

Parce qu'elle est très-enrhumée.

Mme. DE SAINT-YARD.

Mais, vous êtes donc, pour elle, une espèce de mari ? Ah ! que je n'aimerais pas cela !

L'ABBÉ.

Je ne la contrains pas.

Mme. DE SAINT-YARD.

Je parie que vous en êtes jaloux.

L'ABBÉ.

Voilà une bien mauvaise plaisanterie que vous me faites là.

Mme. DE SAINT-YARD.

Sonnez, je vous prie, l'Abbé. Je ne conçois pas pourquoi je n'ai pas de réponse de madame de la Maltière. Eh bien, Leblanc ?

LEBLANC.

Madame, Poitevin n'est pas encore revenu.

Mme. DE SAINT-YARD.

Envoyez-y La France.

L'ABBÉ.

Il se fait déjà tard.

LEBLANC.

M. le chevalier de Lanval.

L'ABBÉ.

Je vais m'en aller.

Mme. DE SAINT-YARD.

Il croira que vous le craignez.

L'ABBÉ.

Mais, madame....

Mme. DE SAINT-YARD.

Je veux absolument que vous restiez.

SCÈNE IV.

Mme. DE SAINT-YARD, LE CHEVALIER, L'ABBÉ.

Mme. DE SAINT-YARD.

Et par quelle aventure, monsieur le Chevalier, un jour comme aujourd'hui?

LE CHEVALIER.

Tous les jours sont égaux, madame, quand il est question de venir vous chercher; mais je suis plus heureux que je ne le croyais; je n'espérais pas de vous trouver.

Mme. DE SAINT-YARD.

Je ne devrais pas être chez moi.

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur l'abbé Dormant est ici. Je parie que c'est lui qui vous y retient : car il a le talent de faire des femmes tout ce qu'il veut.

Mme. DE SAINT-YARD.

Non, je vous jure que ce n'est pas lui.

LE CHEVALIER.

Je sais pourtant qu'il n'aime pas que les femmes aillent à Longchamps.

Mme. DE SAINT-YARD.

Vous le croyez ?

LE CHEVALIER.

J'en suis sûr, et vous allez me prouver tout à l'heure si j'ai tort de le croire.

Mme. DE SAINT-YARD.

Moi ?

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

Mme. DE SAINT YARD.

Et comment cela ?

LE CHEVALIER.

Le voici. Madame de Cléranfort devait aller à Longchamps aujourd'hui, avec madame de Mirvan.

Mme. DE SAINT-YARD.

Madame de Mirvan !

LE CHEVALIER.

Cela vous étonne, madame de Mirvan ; mais cela est vrai. A peine les six chevaux de madame de Cléranfort, qui sont superbes et du meilleur goût, sont-ils enrubannés et attelés, qu'on vient lui dire que sa fille, qui est au couvent, a la petite vérole ; par-conséquent, impossible d'aller à Longchamps ; mais elle a l'honnêteté d'envoyer sa voiture à madame de Mirvan.

Mme. DE SAINT-YARD.

Qui n'a point de femme pour aller avec elle ?

LE CHEVALIER.

Non ; elle n'a que le marquis de Pérancourt et moi.

Mme. DE SAINT-YARD.

Je suis désespérée d'être engagée.

LE CHEVALIER.

Quoi ! réellement, vous l'êtes ?

Mme. DE SAINT-YARD.

C'est une partie arrangée du commencement du carême, avec madame de la Maltière.

LE CHEVALIER.

Ses chevaux sont encore plus beaux que ceux de madame de Cléranfort.

Mme. DE SAINT-YARD.

Vrai ?

LE CHEVALIER.

J'en suis sûr ; madame de Mirvan va être désespérée !

Mme. DE SAINT-YARD.

Mais, vous avez une ressource, si vous ne pouvez pas trouver de femme.

LE CHEVALIER.

Laquelle donc ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Prenez l'abbé Dormant.

L'ABBÉ.

Moi ?

LE CHEVALIER.

Vous avez raison, c'est le plus grand ami du mari et de la femme ; on trouvera cela tout simple.

Mme. DE SAINT-YARD.

Allons, l'Abbé, allez donc !

L'ABBÉ.

Je ne crois pas que je m'en avise.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc ? vous aimez madame de Mirvan, vous pouvez bien lui rendre ce service-là.

L'ABBÉ.

Je ne crois pas que cela en soit un ; au contraire.

Mme. DE SAINT-YARD.

En vérité, je suis au désespoir de ne pas pouvoir aller avec elle.

LE CHEVALIER.

Il faudra donc renvoyer les chevaux ; je n'oserai jamais lui dire le mauvais succès de ma négociation.

Mme. DE SAINT-YARD.

Eh bien, Leblanc, point de nouvelles encore ?

LEBLANC.

Non, madame.

Mme. DE SAINT-YARD.

Envoyez-y Joseph.

LEBLANC.

Tout à l'heure.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, Mme. DE SAINT-YARD, L'ABBÉ, LE CHEVALIER, LEBLANC.

LEBLANC, annonçant.

Madame la comtesse de Villepart.

Mme. DE SAINT-YARD.

Attendez un moment, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous faire?

Mme. DE SAINT-YARD.

Vous allez voir. L'Abbé, restez.

LA COMTESSE.

Vous devez être étonnée de me voir, madame, un jour comme aujourd'hui ; mais il m'a passé par la tête que je vous trouverais chez vous.

Mme. DE SAINT-YARD.

Et vous avez bien deviné.

LA COMTESSE.

Et comment avez-vous le Chevalier ici ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Il n'y sera pas encore long-temps.

LE CHEVALIER.

Non, car j'allais sortir quand on vous a annoncée.

Mme. DE SAINT-YARD.

Comment n'êtes-vous pas à Longchamps, aujourd'hui, madame ?

LA COMTESSE.

Je ne sais, je me suis mal arrangée; j'ai cru qu'il ferait trop vilain, et voilà que le temps s'éclaircit à présent; cela me fâche, car je viens d'apprendre qu'il y aura des attelages superbes.

LE CHEVALIER.

Oui; car on ne parle plus des voitures actuellement, si elles ne sont à l'anglaise.

Mme. DE SAINT-YARD.

Et avez-vous bien du regret de n'y être pas allée ?

LA COMTESSE.

Sûrement; car je venais vous proposer de nous bien encapuchonner, et d'y aller tout simplement avec nos chevaux.

Mme. DE SAINT-YARD.

Je ferais volontiers cette partie; mais je suis engagée, et l'on va venir me prendre à l'instant.

LE CHEVALIER.

Madame de Saint-Yard, madame la Comtesse connaît-elle madame de Mirvan ?

LA COMTESSE.

Comment, si je la connais ! Beaucoup, et je l'aime fort.

LE CHEVALIER.

Eh bien, madame, voilà une belle occasion d'aller à Longchamps.

Mme. DE SAINT-YARD.

Et que je vous conseille d'accepter. Vous ne pouvez pas mieux faire.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends pas.

Mme. DE SAINT-YARD.

Je vais vous expliquer cela. Madame de Clérangfort devait mener à Longchamps madame de Mirvan; mais, ne pouvant pas y aller avec elle, elle lui a donné ses chevaux, et madame de Mirvan ne peut pas y aller seule avec le Chevalier et le marquis de Pérancourt.

LA COMTESSE.

Ceci mérite réflexions, et je vais aller voir si elle voudra bien de moi.

Mme. DE SAINT-YARD.

Vous n'en devez pas douter.

LE CHEVALIER.

Moi, madame, je vais vous suivre.

LA COMTESSE.

Adieu, madame, je vous reverrai bientôt.

Mme. DE SAINT-YARD.

Allons, partez tous les deux, et ne perdez pas de temps.

LA COMTESSE.

Puisque vous allez venir, j'espère avoir le plaisir de vous rencontrer.

Mme. DE SAINT-YARD.

Sûrement.

LA COMTESSE.

A propos, madame, n'oubliez pas lundi ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Non, non.

SCÈNE VI.

Mme. DE SAINT-YARD, L'ABBÉ, LEBLANC.

Mme. DE SAINT-YARD.

Eh bien, Leblanc ?

LEBLANC.

Lafrance est revenu ; il a cherché madame de la Maltière : on lui a dit qu'elle était chez madame sa sœur, qui demeure au Marais. Il y est allé, et il n'a jamais pu trouver sa Maison.

Mme. DE SAINT-YARD.

Voilà une commission bien faite ! Envoyez-le encore chez elle, peut-être qu'elle sera rentrée ; car il est déjà tard.

LEBLANC.

Je vais l'y envoyer.

Mme. DE SAINT-YARD.

Eh bien, l'Abbé ? attendez donc.

L'ABBÉ.

Vous m'avez déjà fait rester pour être témoin d'un arrangement fort agréable et bien imaginé !

Mme. DE SAINT-YARD.

Que voulez-vous ? Cette pauvre petite madame de Mirvan me faisait une pitié horrible.

L'ABBÉ.

Pitié !

Mme. DE SAINT-YARD.

Sans doute. Comment, vous qui l'aimez, vous ne trouviez pas bien douloureux pour elle d'avoir comme

cela de beaux chevaux tout prêts à partir, et de n'en pouvoir pas profiter ?

L'ABBÉ.

Vous voulez aussi qu'elle profite du désir qu'ont ces messieurs de se lier avec elle ?

Mme. DE SAINT-YARD.

C'était sans doute madame de Cléranfort qui les menait.

L'ABBÉ.

Ce qui pouvait lui arriver de plus heureux, à madame de Mirvan, c'était que l'occasion de faire connaissance avec eux fût manquée.

Mme. DE SAINT-YARD.

Tôt ou tard, elle les aurait trouvés dans le monde.

L'ABBÉ.

Et vous croyez que j'avais mal fait de lui conseiller de les éviter ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Je crois ce conseil inutile.

L'ABBÉ.

Inutile ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Oui, parce que, s'ils peuvent lui plaire, il sera bientôt oublié.

L'ABBÉ.

Madame, je vous souhaite le bonjour.

Mme. DE SAINT-YARD.

Sommes-nous brouillés, l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Convenez, madame, que vous avez cru me faire un mauvais tour.

Mme. DE SAINT-YARD.

Je vous réponds que si j'étais dans le même cas que madame de Mirvan, que madame de la Maltière me

manquât de parole, et ne pût pas me mener, j'en serais inconsolable.

L'ABBÉ.

Allons, je ne saurais le croire.

Mme. DE SAINT-YARD.

L'Abbé, prenez bien garde à vous.

L'ABBÉ.

A propos de quoi ?

Mme. DE SAINT-YARD.

De ce que je vous ai dit.

L'ABBÉ.

Je ne m'en souviens pas.

Mme. DE SAINT-YARD.

Que vous étiez jaloux. Vous ne répondez rien?

L'ABBÉ.

Non.

SCÈNE VII.

Mme. DE SAINT-YARD, LA BARONNE, LEBLANC.

LEBLANC, annonçant.

Madame la baronne de Lorbeck.

Mme. DE SAINT-YARD.

Allons, allons.

LA BARONNE.

Ne vous pressez pas tant.

Mme. DE SAINT-YARD.

Pourquoi donc êtes-vous montée ?

LA BARONNE.

Il le fallait bien.

Mme. DE SAINT-YARD.

Nous n'avons pas de temps à perdre.

LA BARONNE.

Pourquoi faire ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Est-ce que madame de la Maltière n'est pas là-bas ?

LA BARONNE.

Non vraiment.

Mme. DE SAINT-YARD.

Comment donc ?

LA BARONNE.

Vous ne savez pas ce qui lui est arrivé ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Pas un mot.

LA BARONNE.

Comme nous partions pour venir ici, on est venu lui dire que sa sœur la demandait, qu'elle allait accoucher.

Mme. DE SAINT-YARD.

Cela est incroyable ! Quoi ! tout d'un coup comme cela ?

LA BARONNE.

Oui, nous y avons couru, croyant que ce ne serait que pour dans la nuit ; mais l'accoucheur a assuré que ce serait plus tôt, qu'il ne quitterait pas ; et, depuis deux heures, nous avons toujours attendu le moment.

Mme. DE SAINT-YARD.

Elle n'est donc pas accouchée ?

LA BARONNE.

Non, et elle retient sa sœur.

Mme. DE SAINT-YARD.

Cela est tout simple.

LA BARONNE.

Quand M. de la Maltière a vu cela, il a fait dételer les chevaux ; et, moi, je me suis chargée de venir vous instruire de ce fâcheux contre-temps.

Mme. DE SAINT-YARD.

Si je l'avais su plus tôt, j'ai eu deux occasions dont j'aurais pu profiter.

LA BARONNE.

C'est que nous avons toujours cru que cela se retarderait assez pour nous donner le temps qu'il nous fallait.

Mme. DE SAINT-YARD.

Eh ! vraiment oui, je conçois cela. Ah ! mon Dieu ! que je suis fâchée !

LA BARONNE.

Nous le sommes autant que vous. Si vous aviez vu les chevaux, comme tout cela avait bon air, vos regrets seraient encore bien plus vifs.

Mme. DE SAINT-YARD.

Je ne le crois que trop ! Ah ! ne m'en parlez pas.

LA BARONNE.

Nous n'avons plus de ressources.

Mme. DESAINT-YARD.

Que ferons-nous donc ?

LA BARONNE.

Si j'avais de meilleurs chevaux, je vous proposerais bien d'y aller ; mais ils nous laisseraient sûrement en chemin.

Mme. DE SAINT-YARD.

Il ne faut pas nous exposer à essuyer une avanie pareille.

LA BARONNE.

Non, sans doute.

Mme. DE SAINT-YARD.

Cela ferait une bonne histoire pour ceux qui savent l'attelage brillant que nous devions avoir.

LA BARONNE.

Quel parti prendre ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Mes chevaux sont bons, j'en ai quatre ; j'ai envie de les faire mettre, et nous irions sans livrée.

LA BARONNE.

A la bonne heure, mais il ne faut pas perdre de temps.

Mme. DE SAINT-YARD.

Je m'en vais le faire dire.

LA BARONNE.

Je vais sonner.

(Elle sonne.)

Mme. DE SAINT-YARD.

On ne saura pas qui nous serons ; et comme cela, au moins, nous ne resterons pas ici.

LEBLANC.

Madame n'a-t-elle pas sonné ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Oui ; dites au cocher de mettre les quatre chevaux, et de se dépêcher.

LEBLANC.

Il faut savoir s'il sera ici.

Mme. DE SAINT-YARD.

Pourquoi n'y serait-il pas ?

LEBLANC.

Comme il savait qu'il ne mènerait pas madame, il pourrait bien être sorti.

Mme. DE SAINT-YARD.

Cela n'est pas possible.

LEBLANC.

Pardonnez-moi, madame ; je me souviens à présent que le postillon et lui sont allés à ténèbres.

Mme. DE SAINT-YARD.

A ténèbres ! où cela ?

LEBLANC.

Ils ne l'ont pas dit.

Mme. DE SAINT-YARD.

Tout me contrarie aujourd'hui !

LA BARONNE.

Si M. de la Maltière avait voulu nous prêter ses chevaux.....

Mme. DE SAINT-YARD.

Voilà, par exemple, ce qu'a fait madame de Cleranfort; elle les a donnés à madame de Mirvan, qu'elle ne pouvait pas mener.

LA BARONNE.

C'est qu'elle n'a pas de mari, elle.

Mme. DE SAINT-YARD.

Aussi, elle fait ce qu'elle veut.

LA BARONNE.

Oui, mais elle est riche; sans cela, que sert d'être veuve ?...

Mme. DE SAINT-YARD.

Vous n'en tirez pas grand avantage, vous, madame la Baronne.

LA BARONNE.

Eh ! mon Dieu, non !

Mme. DE SAINT-YARD.

Ah ça, que ferons-nous donc ?

LA BARONNE.

Madame, on nous a dit que le concert, aujourd'hui, sera excellent, qu'on y chantera beaucoup d'italien.

Mme. DE SAINT-YARD.

Eh bien, il faut y aller.

LA BARONNE.

Nous ferons comme ceux qui y reviendront de Longchamps.

Mme. DE SAINT-YARD.

Et ce sera finir la journée comme tout le monde.

LA BARONNE.

Vous avez raison : c'est imaginé à merveille !

Mme. DE SAINT-YARD.

Je vais envoyer louer une loge.

LA BARONNE.

Laissez-moi donc sonner.

(Elle sonne.)

Mme. DE SAINT-YARD.

Leblanc, allez-vous-en tout à l'heure au concert.

LEBLANC.

Où cela, madame ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Aux Tuileries.

LEBLANC.

Ah ! je sais.

Mme. DE SAINT-YARD.

Et vous louerez une loge à quatre places. Ne perdez pas un instant.

LEBLANC.

Monsieur le président d'Ormentré.

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, Mme. DE SAINT-YARD, LE PRÉSIDENT.

Mme. DE SAINT-YARD.

Eh ! par quel hasard aujourd'hui, président ?

LE PRÉSIDENT.

Ma foi, c'est bien un hasard, comme vous le dites. J'ai refusé d'aller à Longchamps, à cause du mauvais temps, et vous êtes la douzième porte à laquelle j'ai frappé. Je n'ai trouvé personne ailleurs.

Mme. DE SAINT-YARD.

Je le crois bien.

LE PRÉSIDENT.

Je vous trouve bien sensées, mesdames.

LA BARONNE.

Pourquoi donc ?

LE PRÉSIDENT.

Parce que vous n'êtes pas allées à Longchamps : ce temps-ci est trop malsain, et le plaisir qu'on y peut avoir est si peu de chose, que cela n'en vaut pas la peine.

Mme. DE SAINT-YARD.

Vous croyez qu'il n'y aura rien de beau aujourd'hui ?

LE PRÉSIDENT.

Ah ! pardonnez-moi ; quelques attelages comme ceux que j'ai vu passer de chez ma belle-fille, qui demeure sur le Rempart.

LA BARONNE.

Vous en avez vu?

LE PRÉSIDENT.

Oui ; par exemple, celui de madame de Guerville.

Mme. DE SAINT-YARD.

Il n'y a rien de si commun.

LE PRÉSIDENT.

Au contraire, madame ; ce sont six jolis chevaux, qui sont d'un ensemble parfait.

Mme. DE SAINT-YARD.

Je ne croyais pas cela.

LE PRÉSIDENT.

Rien n'est plus vrai. Ensuite, une voiture traînée par six chevaux magnifiques, bien enharnachés : nous n'avons pas pu deviner à qui ils étaient.

Mme. DE SAINT-YARD.

Et qui était dans la voiture ?

LE PRÉSIDENT.

Attendez... Ah!... madame de Mirvan, la comtesse de Villepart, le chevalier de Lanval et le marquis de Perancourt.

Mme. DE SAINT-YARD.

Pleuvait-il dans ce moment-là ?

LE PRÉSIDENT.

Non ; ils seront arrivés très-brillans.

LA BARONNE.

Et en avez-vous vu beaucoup d'autres ?

LE PRÉSIDENT.

Sûrement ; mais voilà ce qu'il y avait de mieux. Nous avons toujours attendu, pour voir pas serce qu'on nous a dit qu'il y avait de plus beau.

LA BARONNE.

Quoi donc ?

LE PRÉSIDENT.

Madame de la Maltière ?

Mme. DE SAINT-YARD.

On vous a dit cela ?

LE PRÉSIDENT.

Oui ; il faut qu'elle ait passé par la ville.

LA BARONNE.

Elle n'y est pas allée.

LE PRÉSIDENT.

C'est grand dommage !

Mme. DE SAINT-YARD.

Nous le savons bien.

LE PRÉSIDENT.

Vous le savez ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Nous devions aller avec elle.

LE PRÉSIDENT.

Cela n'est pas possible ! Et qui vous en a empêchées ?

LA BARONNE.

Sa sœur, qui accouche à présent, et qui la retient par conséquent auprès d'elle.

LE PRÉSIDENT.

Voilà une grande contrariété ! En vérité, mesdames, je vous plains, et beaucoup.

LA BARONNE.

Aussi sommes-nous très-fâchées.

LE PRÉSIDENT.

C'est qu'il n'y a rien de si agréable que d'être dans une voiture traînée par des chevaux qui font l'admiration de tout le monde, n'importe à qui ils sont.

Mme. DE SAINT-YARD.

Voilà ce que je regrette.

LE PRÉSIDENT.

Et vous avez bien raison.

Mme. DE SAINT-YARD.

Imaginez-vous que j'ai toujours attendu madame de la Maltière ici, jusqu'à ce moment.

LE PRÉSIDENT.

Cela est très-piquant.

LA BARONNE.

Et nous voilà à présent à ne savoir que devenir.

LE PRÉSIDENT.

Aujourd'hui il n'y a que Longchamps.

Mme. DE SAINT-YARD.

Et nous n'en verrons rien seulement !

LE PRÉSIDENT.

Allons, rien n'est plus désespérant, il faut en convenir !

Mme. DE SAINT-YARD.

Pour finir la journée comme tout le monde, nous irons au concert.

LE PRÉSIDENT.

Oh ! bien, je ne vous plains plus.

Mme. DE SAINT-YARD.

Non ?

LE PRÉSIDENT.

Il sera admirable ! Vous pouvez compter que tout Paris y sera.

LA BARONNE.

Vous le croyez.

LE PRÉSIDENT.

J'en suis sûr.

Mme. DE SAINT-YARD.

C'est toujours une consolation.

LE PRÉSIDENT.

Mais, je ne vous ai point vues sur la liste des loges.

LA BARONNE.

Nous ne venons que d'y envoyer.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'en aurez pas.

Mme. DE SAINT-YARD.

Que dites-vous donc ?

LE PRÉSIDENT.

J'ai passé ce matin chez mademoiselle Soubra. Il y avait dix loges de promises en cas qu'on en renvoyât.

Mme. DE SAINT-YARD.

Ah ! mais, c'est avoir aussi un malheur trop constant !

LE PRÉSIDENT.

Je suis bien fâché de vous avoir ôté votre dernière espérance, je m'enfuis.

Mme. DE SAINT-YARD.

Président, vous verra-t-on ces fêtes?

LE PRÉSIDENT.

Non, madame, je vais à la campagne.

SCÈNE IX.

LA BARONNE, Mme. DE SAINT-YARD, LEBLANC.

LEBLANC.

Madame, il n'y a pas une loge à louer.

LA BARONNE.

Nous le savons.

LEBLANC.

J'ai parlé aux receveurs, qui m'ont dit...

Mme. DE SAINT-YARD.

En voilà assez. Hé bien, madame, qu'allons-nous devenir?

LA BARONNE.

Si vous m'en croyez, nous irons nous placer à l'entrée des Champs-Élysées; il sera presque nuit, on ne nous verra pas.

Mme. DE SAINT-YARD.

Et nous verrons passer tout le monde : cela est imaginé à merveille.

LA BARONNE.

Ensuite nous irons par le rempart, chez la sœur de madame de la Maltière.

Mme. DE SAINT-YARD.

Lui en demander des nouvelles, et puis nous reviendrons souper ici, n'est-ce pas?

LA BARONNE.

Assurément ; je ne veux pas vous quitter.

Mme. DE SAINT-YARD.

Nous n'aurons personne.

LA BARONNE.

Cela ne me fait rien.

Mme. DE SAINT-YARD.

Pas seulement l'abbé Dormant ; je crois que je suis brouillée avec lui.

LA BARONNE.

Pourquoi donc cela ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Je vous le conterai.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

Mme. DE SAINT-YARD, LA BARONNE, M. DE SAINT-YARD.

LA BARONNE.

Ah ! voilà M. de Saint-Yard.

M. DE SAINT-YARD.

Quoi, mesdames, vous êtes déjà de retour ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Oui, monsieur, nous n'avons pas voulu rester plus tard.

M. DE SAINT-YARD.

Cela est très-bien fait à vous ; voilà qui est on ne peut pas plus sensé.

LA BARONNE.

Il y avait beaucoup d'humidité dans l'air.

M. DE SAINT-YARD.

Vous voyez bien, madame, que j'avais raison.

Mme. DE SAINT-YARD.

Oh ! vous êtes toujours d'une prévoyance admirable, vous.

M. DE SAINT-YARD.

Mais, vous verrez que vous vous en trouverez bien; j'aurais pourtant été fâché de vous avoir empêché d'aller à Longchamps : car tout ce qui y est arrivé a été réellement très-plaisant. Vous devez l'avoir trouvé, comme tout le monde ?

Mme. DE SAINT-YARD.

Sans contredit.

M. DE SAINT-YARD.

Pour moi, j'ai cru que j'étoufferais d'en rire ; et quand j'y pense encore.... Quoi donc, n'en auriez-vous pas ri ?

LA BARONNE.

Pardonnez-moi.

M. DE SAINT-YARD.

L'aventure était unique ! ou, pour mieux dire, les aventures. Avez-vous remarqué comme elles se succédaient?

Mme. DE SAINT-YARD, à la Baronne.

Il m'impatiente.

M. DE SAINT-YARD.

Quoi ! vous n'avez pas trouvé tout cela du dernier ridicule ? cette voiture rouge et vert, ces oustikirs renversés l'un sur l'autre, sans qu'on pût arrêter les chevaux qui les menaient ; et ces filles, qui étaient embarrassées dans tout cela, et qui criaient, qui criaient.... Ah ! mon Dieu, que j'en ai ri ! N'en avez-vous pas ri, vous, madame la Baronne?

LA BARONNE.

Ah ! beaucoup !

M. DE SAINT-YARD.

Tout cela m'a si fort occupé, que je n'ai pas vu passer la voiture où vous étiez. J'ai bien vu celle de madame de Mirvan et madame de Villepart; je n'ai jamais vu un attelage plus charmant!

Mme. DE SAINT-YARD.

On nous l'a dit.

M. DE SAINT-YARD.

Quoi, vous ne l'avez pas vu?

Mme. DE SAINT-YARD.

Qu'est-ce que je dis donc? Nous l'avons sûrement vu cinq ou six fois passer et repasser....

M. DE SAINT-YARD.

Et toutes les vraies voitures anglaises, comment les avez-vous trouvées?

LA BARONNE.

Admirablement bien!

M. DE SAINT-YARD.

Je ne conçois pas où vous avez pu être.

Mme. DE SAINT-YARD.

Mais, partout.

M. DE SAINT-YARD.

J'y ai été partout. Est-ce que vous auriez eu peur de la foule?

Mme. DE SAINT-YARD.

Qu'est-ce que cela vous fait?

M. DE SAINT-YARD.

C'est qu'il est singulier.... Ah! si, je comprends; vous n'avez pas voulu trop vous engager, afin de pouvoir revenir de bonne heure?

Mme. DE SAINT-YARD.

C'est cela même.

M. DE SAINT-YARD.

C'est avoir un peu suivi mon conseil, et je vous en remercie.

Mme. DE SAINT-YARD.

Vous êtes prodigieusement honnête ! Mais, que venez-vous donc faire ici à l'heure qu'il est?

M. DE SAINT-YARD.

Je viens chercher un roman nouveau que j'ai promis à madame de Guerville, parce qu'elle va revenir de Longchamps.

LA BARONNE.

Déjà ?

M. DE SAINT-YARD.

Oui, elle ne veut pas manquer le concert.

Mme. DE SAINT-YARD.

Elle ira ?

M. DE SAINT-YARD.

Elle y est peut-être déjà arrivée.

LA BARONNE.

Et, a-t-elle des places à donner ?

M. DE SAINT-YARD.

Elle en avait trois, qu'elle a données à des femmes qu'elle a rencontrées.

Mme. DE SAINT-YARD.

Si j'avais été avec elle, j'en aurais eu sûrement au moins une ?

M. DE SAINT-YARD.

Et madame la Baronne aussi, et vous en auriez été toutes les deux fort aises, parce que le concert sera admirable aujourd'hui, à ce que m'a dit le Président.

Mme. DE SAINT-YARD.

Vous l'avez vu ?

M. DE SAINT-YARD.

Oui, j'ai causé un moment là-bas avec lui en arri-

vant. Ah ça, partez donc plus tôt que que plus tard pour le concert, vous ne sauriez arriver trop tôt.

Mme. DE SAINT-YARD.

Pardi, vous êtes un grand monstre!

M. DE SAINT-YARD.

Moi?

Mme. DE SAINT-YARD.

Oui, vous.

M. DE SAINT-YARD.

Et, à propos de quoi?

Mme. DE SAINT-YARD.

Parce que vous savez tous nos malheurs.

M. DE SAINT-YARD.

Que vous est-il donc arrivé?

LA BARONNE.

Allons, madame, ne l'écoutez pas, et partons.

M. DE SAINT-YARD.

Je veux savoir tout cela. Souperez-vous ici?

Mme. DE SAINT-YARD.

Sûrement.

M. DE SAINT-YARD.

Je reviendrai vous tenir compagnie.

FIN DE LA PARTIE DE LONGCHAMPS.

LA SORTIE
DES ORANGERS,

SEPTIEME JOURNÉE.

NOMS DES PERSONNAGES.

LA COMTESSE, chanoinesse.
LA MARQUISE, veuve.
LA BARONNE, veuve.
LE COMMANDEUR.
LE VICOMTE.
LE VIDAME.
LE CHEVALIER.
THOMAS, jardinier.

La scène est dans un bosquet du jardin de la commanderie.

LA SORTIE
DES ORANGERS,
SEPTIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMMANDEUR, THOMAS.

LE COMMANDEUR.

THOMAS?

THOMAS.

Monsieur le Commandeur

LE COMMANDEUR.

Les orangers sont-ils placés?

THOMAS.

Tous, et comme à l'ordinaire?

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, auprès de l'orangerie?

THOMAS.

Oui, monsieur; et aussi sur la terrasse, où il y en a douze.

LE COMMANDEUR.

J'entends bien; mais on ne peut pas toucher à ceux-là.

THOMAS.

Est-ce que vous voudriez déplacer les autres?

LE COMMANDEUR.

Oui, je ne serais pas fâché d'en avoir quatre, pour mettre dans ce bosquet-ci.

THOMAS.

Pourquoi faire ?

LE COMMANDEUR.

Pour l'orner ; parce que mes nièces y viennent très-souvent.

THOMAS.

Ah ! toujours ; mais des orangers ici !

LE COMMANDEUR.

Pourquoi pas ?

THOMAS.

Parce qu'ils y seraient à l'ombre : vous savez bien qu'il n'y vient jamais un rayon de soleil.

LE COMMANDEUR.

Cela est vrai, et tu crois....

THOMAS.

Qu'ils y périraient bientôt ; leurs feuilles jauniraient, et n'auraient plus de fleurs.

LE COMMANDEUR.

Cela pourrait bien leur arriver.

THOMAS.

Ils y languiraient, et ils finiraient par y mourir.

LE COMMANDEUR.

Diable ! je n'avais pas pensé à cela. Que pourrions-nous donc y mettre à la place ?

THOMAS.

Il faudrait savoir en quoi ; serait-ce des fleurs par exemple ?

LE COMMANDEUR.

Eh bien, oui, ce sont précisément des fleurs que je voudrais qu'il y eût.

THOMAS.

Vous n'avez qu'à parler ; je pourrais y en mettre ; mais en pots.

LE COMMANDEUR.

Et qui auront une bonne odeur ?

THOMAS.

Tant que les fleurs vivront ; après on y en mettra d'autres.

LE COMMANDEUR.

Fort bien ! par ce moyen, il y en aura dans toutes les saisons.

THOMAS.

Oui, sans doute, et qui y viendront à leur tour. D'abord, j'y mettrai de la violette, du rézéda, de l'héliotrope, du muguet....

LE COMMANDEUR.

A merveille !

THOMAS.

Ensuite des roses.

LE COMMANDEUR.

Bon.

THOMAS

Des giroflées.

LE COMMANDEUR.

A ravir.

THOMAS.

Des œillets, des tubéreuses, du jasmin d'Espagne ; enfin, tout ce que j'aurons de plus beau et de meilleur.

LE COMMANDEUR.

Voilà ce que je désire.

THOMAS.

Demain vous aurez les premières, et je vais les apprêter dès aujourd'hui.

LE COMMANDEUR.

Cela sera placé dès le matin ?

THOMAS.

A cinq heures, est-ce assez tôt ?

LE COMMANDEUR.

Oui, oui ; pourvu que ces dames les trouvent lorsqu'elles y viendront.

THOMAS.

Ah ! pardi, dans ce temps-là, j'aurons déjà mangé la soupe ; je n'ons que faire de nous tant presser.

LE COMMANDEUR.

Va t'en toujours les apprêter.

THOMAS.

Cela sera bientôt fait. Je suis bien aise que vous ne me fassiez pas déranger nos orangers.

SCÈNE II.

LE COMMANDEUR, LE CHEVALIER.

LE COMMANDEUR.

Ah ! vous voilà, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Je sais bien ce que vous venez chercher ici.

LE CHEVALIER.

C'est le Vicomte, parce que j'ai à lui parler.

LE COMMANDEUR.

Et vous ne comptiez pas trouver ici mes nièces ?

LE CHEVALIER.

Non ; je sais qu'elles sont chez elles.

LE COMMANDEUR.

A votre place, j'irais plutôt les voir que de venir ici.

LE CHEVALIER.

Oui, si je ne craignais pas de leur déplaire.

LE COMMANDEUR.

Peste ! ceci est fort délicat ; et si vous n'en êtes encore le Vicomte et vous, qu'à cette crainte-là, vous êtes deux amans fort avancés ! Je ne m'étonne plus si elles ne se déterminent pas facilement à vous épouser.

LE CHEVALIER.

Vous croyez, sans doute, qu'il y a de notre faute ?

LE COMMANDEUR.

Oh ! point du tout ! vous êtes tous deux si entreprenans !

LE CHEVALIER.

Il me semble que le respect est la plus grande preuve d'amour.

LE COMMANDEUR.

Ah ! le respect ! on avance bien ses affaires avec le respect ! si je m'en étais toujours tenu là....

LE CHEVALIER.

Vous parlez de folies.

LE COMMANDEUR.

L'amour est-il autre chose ?

LE CHEVALIER.

Sûrement, le véritable. Vous autres, chevaliers, vous savez très-bien servir les dames ; mais vous ne les épousez pas.

LE COMMANDEUR.

Ma foi, ni vous non plus, à ce qu'il me paraît. Lorsque les paroles sont données, qui peut encore vous retenir ?

LE CHEVALIER.

Voilà ce que nous ignorons ; cela dépend de ces dames.

LE COMMANDEUR.

Il faut les faire expliquer.

LE CHEVALIER.

Elles ne veulent nous rien dire.

LE COMMANDEUR.

Il faut tomber à leurs genoux, soupirer, pleurer, se désespérer, tirer son épée, et les menacer de s'arracher la vie; les femmes aiment cela.

LE CHEVALIER.

Oui, autrefois, peut-être; elles ne sont plus émues par ces démonstrations-là; elles sont trop instruites, à présent.

LE COMMANDEUR.

Voilà ce qu'ont produit vos sciences, aussi. De mon temps, les femmes ne lisaient que des romans, et elles suivaient les conseils qu'ils donnent pour arriver au bonheur.

LE CHEVALIER.

C'était un heureux temps alors!

LE COMMANDEUR.

Il est vrai que nous étions passionnés, assidus et même jaloux; mais à présent, les amans et les maris se conduisent de même, on n'y voit point de différence.

LE CHEVALIER.

Vous comparez toujours le général au particulier.

LE COMMANDEUR.

Mais, c'est que toutes ces lenteurs-là impatientent. Il faut découvrir quelle en est la cause, et agir en conséquence pour les faire cesser

LE CHEVALIER.

C'est à quoi le Vicomte et moi nous voulons travailler.

LE COMMANDEUR.

Si, malgré votre amour, vous avez quelques torts,

convenez-en avec moi de bonne foi, et je raccommoderai tout cela.

LE CHEVALIER.

Nous ne nous en connaissons pas, je vous le jure.

LE COMMANDEUR.

Il y a des espèces d'infidélités que les hommes se permettent quelquefois ; mais qui, avec des femmes comme la Comtesse, par exemple, pourraient alarmer sur les suites du mariage.

LE CHEVALIER.

Je me flatte qu'elle ne m'en a jamais soupçonné.

LE COMMANDEUR.

La Marquise a été mariée, elle ; ainsi, elle doit s'attendre à tout de la part du mari qu'elle prendra.

LE CHEVALIER.

Je vous réponds que le Vicomte est comme moi, qu'il aime bien sincèrement.

LE COMMANDEUR.

Et bien fidèlement ; il faut ajouter cela.

LE CHEVALIER.

Je le pourrais, j'en suis sûr.

LE COMMANDEUR.

A la bonne heure ; mais, ces retards m'inquiètent cependant ; je ne crois mes nièces ni légères, ni inconstantes, et je ne vois pas ce qu'elles peuvent avoir à craindre en vous épousant.

LE CHEVALIER.

Voilà ce que nous voudrions savoir. Mais, comment pénétrer leurs pensées, si elles veulent nous en faire un secret ?

LE COMMANDEUR.

Il faut tâcher de les dévoiler. En amour, la ruse est

permise ; c'est une maxime d'opéra, et la bergère n'a jamais le droit de s'en offenser.

LE CHEVALIER.

Tout cela est bon pour la plaisanterie.

LE COMMANDEUR.

Non, je vous parle très-sérieusement.

LE CHEVALIER.

Le Vicomte a, je crois, des moyens d'éclaircir notre sort, et c'est ici qu'il doit me les communiquer.

LE COMMANDEUR.

Et c'est pour cela que vous venez l'y attendre ?

LE CHEVALIER.

Pour cela même.

LE COMMANDEUR.

Engagez-le à perdre le moins de temps qu'il sera possible. Je le vois venir, et je vous laisse ensemble.

SCÈNE III.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE VICOMTE.

Ah ! Chevalier, tu n'as pas vu la Marquise et la Comtesse par ici ?

LE CHEVALIER.

Non, je les crois encore chez elles.

LE VICOMTE.

Plus j'y rêve, et moins je comprends ce qui peut causer le retard qu'elles semblent opposer au désir que nous avons de les épouser.

LE CHEVALIER.

Elles écoutent peut-être moins leur cœur que leur esprit.

LE VICOMTE.

Voilà ce que je crains. Oui, ce sont les réflexions

de la Marquise. Elle juge peut-être tous les hommes d'après le mari qu'elle a eu.

LE CHEVALIER.

Quand on aime réellement, l'amour ne se détruit pas par la raison.

LE VICOMTE.

Je ne vois pas pourquoi la raison serait contre nous. Il y a de la bizarrerie dans tout ceci.

LE CHEVALIER.

Leur oncle commence à s'impatienter de tous ces délais. Il ne faut pourtant pas l'engager à les presser de se déterminer.

LE VICOMTE.

Non . elles pourraient résister encore davantage. Voici ce que je pense : toutes ces conversations où elles s'engagent souvent dans ce bosquet , pourraient avoir pour objet nos deux mariages.

LE CHEVALIER.

Je le croirais assez.

LE VICOMTE.

Serait-ce les trahir que de chercher à les entendre ?

LE CHEVALIER.

Je le craindrais.

LE VICOMTE.

Je penserais de même , s'il n'était question que de notre bonheur ; mais , c'est plutôt le leur qui nous occupe. En les écoutant, lorsqu'elles y viendront, nous saurons le parti que nous aurons à prendre, pour abréger leur tourment et le nôtre.

LE CHEVALIER.

Je sais qu'elles doivent se promener ; elles viendront sûrement ici.

LE VICOMTE.

La saison du printemps , chez les femmes , devient

quelquefois favorable à l'amour. Un beau jour comme celui-ci dilate leur âme, et leur fait chercher la solitude, pour y soupirer librement.

LE CHEVALIER.

J'entends parler ; je disais bien : elles viennent ici.

LE VICOMTE.

Voyons? Oui, ce sont elles. Retirons-nous et mettons-nous à portée de les entendre, sans qu'elles puissent s'en douter.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

Quel temps délicieux il fait aujourd'hui, mon cœur! Voilà un de ces jours charmans dont nous avons tant parlé.

LA COMTESSE.

Ah ! ce mois-ci est sûrement fait pour nous faire éprouver le plus doux ravissement! Le mois de mai est le plus charmant des mois.

LA MARQUISE.

Eh bien, les hommes éclateraient de rire, s'ils nous entendaient parler comme cela ; ils se moqueraient de nous. Ce charme, qui se répand sur toute la nature, ne s'offre pas plus à leurs regards qu'à leurs cœurs.

LA COMTESSE.

Je ne conçois pas cela, puisque c'est à eux que nous devons toutes ces peintures voluptueuses du printemps. N'ont-elles pas été rendues de toutes les manières par les poëtes? ne sont-ce pas des poëtes qui ont éclairé nos âmes, en fixant nos regards sur la nature, et en nous en faisant goûter tous les charmes ? Combien de gens les ignoreraient, si les sciences, les arts

et les lettres ne leur en avaient pas fait sentir toutes les merveilles !

LA MARQUISE.

Oui, je crois qu'on peut avoir cette obligation aux hommes.

LA COMTESSE.

C'est donc l'étude qui procure l'éducation, qui rend plus sensible ?

LA MARQUISE.

Rien ne le prouve, puisque les hommes à qui l'on a prodigué les plus grands soins pour les instruire, ne peuvent s'intéresser qu'à tout ce qui procure du mouvement. Leur imagination n'est remplie que des exercices violens ; il semble qu'ils ne cherchent que les moyens d'éviter les occasions de penser et de sentir.

LA COMTESSE.

A la ville, cela peut être ; mais, à la campagne, tout le monde éprouve le charme d'un beau temps, celui d'un air pur et bienfaisant.

LA MARQUISE.

Oui, les paysans, par exemple ; lorsque la végétation se déclare, ils disent que la terre est en amour. J'ai toujours aimé cette expression ; elle peint bien la fermentation qui règne en ce moment sur toute la nature.

LA COMTESSE.

Cette fermentation me fait le plus grand plaisir ! Mais, ce qui m'afflige, c'est que ces pauvres étoiles, qui sont si éloignées de nous, ne sentent rien de tout cela.

LA MARQUISE.

Nous n'en savons rien.

LA COMTESSE.

Je le crains pour elles.

LA MARQUISE.

Ne trouvez-vous pas, lorsque les hommes nous accusent d'avoir l'âme romanesque, que c'est un air de supériorité qu'ils veulent prendre sur nous?

LA COMTESSE.

Sûrement; puisqu'ils oublient que ce sont eux qui ont composé ces romans, où il y a des descriptions si délicieuses de l'amour, et qu'ils se plaisent à répéter avec délectation dans tous leurs ouvrages en prose et en vers. Il y a cependant une chose qui me fâche réellement.

LA MARQUISE.

Quoi donc?

LA COMTESSE.

C'est de savoir que de tels hommes sont quelquefois des monstres, qui n'ont que des appétits grossiers qui les entraînent, à ce qu'on dit, dans le plus affreux libertinage, ou qui n'ont jamais rien vérifié de tout ce qu'ils s'occupaient d'exprimer. Quelle confiance peut-on donc avoir en eux en général?

LA MARQUISE.

Il ne faut pas seulement songer à en avoir, mais jouir du sentiment que leur extérieur développe en nous, s'aimer soi-même enfin, et ne leur devoir qu'une reconnaissance qui doit être égale pour tout leur sexe.

LA COMTESSE.

Entre nous, il ne faut pas beaucoup de réflexions et d'efforts pour mettre ces principes en pratique.

LA MARQUISE.

J'ai cru, en aimant la première fois, qu'il n'y avait qu'un homme au monde qui sût bien aimer, et c'était mon mari; mais j'ai vu depuis qu'il n'y en avait même pas seulement un qui s'en doutât; et que, loin de nous

ressembler, ils se ressemblaient tous entre eux, qu'il n'y avait rien à gagner à changer; et voilà ce qui m'a rendue fidèle.

LA COMTESSE.

Comment, toute cette philosophie vous a conduite à estimer si peu les hommes? Je vous avoue que je vous plains infiniment.

LA MARQUISE.

Vous êtes heureuse, vous, mon cœur; vous êtes encore dans le délire de l'amour: vous croyez tout ce qu'on vous en a dit, et vous imaginez que personne n'a jamais été aimé comme on vous aime?

LA COMTESSE.

Il est vrai.

LA MARQUISE.

Et vous vous croyez capable de sacrifier votre bonheur à celui que vous aimez?

LA COMTESSE.

Je fais plus que de le croire, j'en suis assurée.

LA MARQUISE.

Quelle enfance! Et, dans ces dispositions, ne redoutant rien pour votre amour, vous consentiriez à épouser le Chevalier?

LA COMTESSE.

Oui, mon cœur.

LA MARQUISE.

Vous pourriez vous tromper.

LA COMTESSE.

Pas plus que vous.

LA MARQUISE.

Pas plus que moi?

LA COMTESSE.

Sans doute. Ne croyez-vous pas que l'infidélité du Vicomte vous toucherait peu?

LA MARQUISE.

Je pourrais tout au plus le plaindre de ne pas pouvoir trouver ailleurs un objet assez digne de son amour.

LA COMTESSE.

C'est être modeste.

LA MARQUISE.

Je m'explique ; je dis du côté du cœur ; on peut se vanter d'avoir le cœur délicat.

LA COMTESSE.

Et, où trouveriez-vous de la délicatesse à vous consoler si facilement de la perte d'un homme que vous aimez ?

LA MARQUISE.

Pourquoi voudriez-vous que je m'affligeasse de ses torts ?

LA COMTESSE.

Je ne conçois pas qu'en estimant si peu un homme, on consente facilement à l'épouser.

LA MARQUISE.

Vous ne pouvez pas comprendre cela, parce que vous n'avez jamais été mariée. Une chanoinesse est souvent romanesque.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de moi, mon cœur ?

LA MARQUISE.

Point du tout. Nous causons, et il me semble au contraire, que tout ce que nous venons de dire va constater le bonheur de ce que nous aimons, ainsi que le nôtre.

LA COMTESSE.

Vous n'avez pas l'air d'y croire.

LA MARQUISE.

Allons, promenons-nous ; il faut un peu d'agitation pour réchauffer le raisonnement.

LA COMTESSE.

Si vous le voulez, mon cœur, nous irons du côté des orangers : on les a sortis hier ; ils sont chargés de fleurs, et cette odeur est d'une suavité la plus délicieuse du monde !

LA MARQUISE.

Mon cœur, j'ai presque envie de vous plaindre.

LA COMTESSE.

Pouquoi donc ?

LA MARQUISE.

C'est que je vois que vous êtes susceptible des plus vives impressions, et que vous pourrez être exposée à bien des tourmens !

LA COMTESSE.

Vous m'inquiétez.

LA MARQUISE.

Venez, venez vous rassurer du côté de l'orangerie ; nous reviendrons ici pour y causer à notre aise.

SCÈNE V.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh bien, Vicomte, que penses-tu de tout ce que nous venons d'entendre ?

LE VICOMTE.

Je dis que la Marquise et la Comtesse ne savent, ni l'une ni l'autre, ce qu'elles disent ; et c'est ce qui doit toujours arriver quand les femmes dissertent sur l'amour.

LE CHEVALIER.

Peux-tu croire que tu es aimé ?

LE VICOMTE.

Tout autant que toi.

LE CHEVALIER.

Ah ! celui-ci me paraît un peu fort !

LE VICOMTE.

Tu crois donc que la Comtesse trouverait de la douceur à te sacrifier son bonheur, et qu'elle préfèrerait le tien au sien ?

LE CHEVALIER.

Je ne crois que ce qu'elle vient de dire à la Marquise ; et cette assurance ne saurait être suspecte.

LE VICOMTE.

Non ; mais elle n'est pas dans la nature, et les femmes s'exagèrent tout à elles-mêmes.

LE CHEVALIER.

Et tu verras qu'il est dans la nature d'être fidèle ; et que, parce que tous les hommes se ressemblent, la Marquise, s'attendant à ton inconstance, la supportera froidement !

LE VICOMTE.

Il est vrai, qu'elles ne se promettent pas assez de bonheur, pour être fort empressées de nous épouser.

LE CHEVALIER.

Voilà ce que je crains.

LE VICOMTE.

Il faut faire finir tout cela.

LE CHEVALIER.

Je le désire fort.

LE VICOMTE.

Il me vient une idée.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que c'est ?

LE VICOMTE.

Il faut les rendre jalouses.

LE CHEVALIER.

Ah ! ah ! Et comment?

LE VICOMTE.

Cela ranimera leur amour.

LE CHEVALIER.

Fort bien !

LE VICOMTE.

Elles vont revenir ici pour y causer.

LE CHEVALIER.

Tu le crois ?

LE VICOMTE.

Elles l'ont dit, et puis les femmes ont toujours besoin de causer de ce qui les occupe le plus.

LE CHEVALIER.

J'aime à croire que celles-ci ont leur amour pour unique objet.

LE VICOMTE.

Voici ce que je vais faire.

LE CHEVALIER.

Voyons, voyons.

LE VICOMTE.

Nous avons ici la Baronne, qui est bien faite pour pouvoir leur inspirer de la jalousie.

LE CHEVALIER.

Sans contredit ; mais c'est une femme d'esprit.

LE VICOMTE.

Elles le savent, et ce sera une raison de plus.

LE CHEVALIER.

Elles les détrompera facilement.

LE VICOMTE.

Je ne veux que faire une épreuve, pour savoir si elles ont tout prévu, si elles savent bien à quoi elles doivent s'attendre, et où en sera leur philosophie.

LE CHEVALIER.

Allons, j'y consens.

LE VICOMTE.

Je vais écrire un billet à la Baronne.

LE CHEVALIER.

Pour toi ; mais moi ?

LE VICOMTE.

Il sera pour nous deux.

LE CHEVALIER.

Je ne comprends pas.

LE VICOMTE.

Tu vas voir.

LE CHEVALIER.

Il faudrait avoir de l'encre.

LE VICOMTE.

J'ai ici tout ce qu'il me faut.

LE CHEVALIER.

Je crains beaucoup que cela ne tourne mal pour nous !

LE VICOMTE, écrivant.

Quelle folie !

LE CHEVALIER.

Je vais observer si elles reviennent, et s'il ne vient personne ici.

LE VICOMTE.

Cela ne sera pas long, tu vas voir.

LE CHEVALIER.

Elles reviennent ; mais elles sont encore loin : lis un peu.

LE VICOMTE, lisant.

« Ne craignez point, madame la Baronne, de vous » décider en faveur de l'un de nous : celui qui pourra » vous plaire, se trouvera trop heureux. Nous sommes » deux rivaux, unis par l'amitié la plus intime. Quant

» à vos deux amies, elle ne comptent pas assez sur » nous, pour éprouver le moindre chagrin de notre » inconstance, et nous voulons être estimés autant » qu'aimés. »

LE CHEVALIER.

Pas mal !

LE VICOMTE.

Je vais laisser ce billet à terre, et elles le trouveront.

LE CHEVALIER.

Les voici.

LE VICOMTE.

Elles le ramasseront.

LE CHEVALIER.

Et elles le liront.

LE VICOMTE.

Elles croiront facilement qu'il est tombé de la poche de la Baronne.

LE CHEVALIER.

Allons, cachons-nous, et écoutons-les.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Mon cœur, ne trouvez-vous pas que l'odeur de la fleur d'orange laisse dans l'âme une sorte de langueur ?

LA MARQUISE.

Oui, et qui tourne au profit de l'amour que vous avez pour le Chevalier ?

LA COMTESSE.

Pour le Chevalier que je ne vois pas !

LA MARQUISE.

Que vous importe, pourvu qu'il soit heureux ?

LA COMTESSE.

C'est comme le Vicomte; vous ne devez pas vous

inquiéter qu'il soit fidèle ou non, puisque vous comptez sur son inconstance.

LA MARQUISE.

Je reviens toujours dans ce bosquet, avec un certain plaisir.

LA COMTESSE

C'est que nous y causons souvent agréablement.

LA MARQUISE

Oui, nous pourrions l'appeler le bosquet des confidences.

LA COMTESSE.

Quel est ce papier que je vois à terre? N'est-il pas à vous?

LA MARQUISE.

Je ne le crois pas.

LA COMTESSE.

Tenez, voyez.

LA MARQUISE

C'est l'écriture du Vicomte. Comment! Qu'est-ce que cela signifie? (*Après avoir lu.*) Tenez, lisez; ce billet vous intéresse autant que moi.

LA COMTESSE, après avoir lu.

Qu'est-ce que cela veut dire? y concevez-vous quelque chose?

LA MARQUISE.

J'y vois seulement que le Vicomte et le Chevalier sont également coupables.

LA COMTESSE.

Coupables?

LA MARQUISE.

Il faut que le billet soit tombé de la poche de la Baronne.

LA COMTESSE.

Comment seraient-ils d'accord pour vouloir en être aimés?

LA MARQUISE.

Les hommes sont incompréhensibles ! Eh bien ! serez-vous fort aise, si c'est le Chevalier qui est préféré ?

LA COMTESSE.

Je me flatte que ce sera le Vicomte.

LA MARQUISE.

Mais quelle perfidie ! Lorsqu'ils nous pressent de les épouser ?

LA COMTESSE.

Ne disent-ils pas que nous ne comptons pas assez sur eux ?

LA MARQUISE.

Nous aurions tort d'y compter davantage ; tous les hommes sont des monstres !.... Mais, la Baronne !.... Elle ! une femme d'esprit ! sachant que nous les aimons....

LA COMTESSE.

Elle ne nous croit peut-être pas décidées en leur faveur. Le Chevalier est fort discret.

LA MARQUISE.

Selon vous, le Vicomte aura seul des torts.

LA COMTESSE.

Mais, c'est lui qui a écrit le billet ; il peut être jaloux du Chevalier.

LA MARQUISE.

Sans doute que le Chevalier aura montré quelque empressement, quelques soins pour la Baronne.

LA COMTESSE

Il est vrai, qu'il est plein d'attention pour toutes les femmes, que l'on n'est pas plus honnête que lui, et qu'il est facile de s'y tromper.

LA MARQUISE.

Et, selon vous, le Vicomte est seul coupable ?

LA COMTESSE.

Il ne le serait pas pour moi.

LA MARQUISE.

Mais cette Baronne, qui est notre amie! Je me brouille avec elle pour jamais.

LA COMTESSE.

La voici qui vient à nous.

LA MARQUISE.

Comment elle oserait?....

LA COMTESSE.

Contraignez-vous, de grâce.

SCÈNE VII.

LA BARONNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA BARONNE.

Ah! mesdames, c'est vous que je cherchais.

LA MARQUISE.

Est-ce le Chevalier, ou le Vicomte, qui vous ont enseigné où nous étions?

LA BARONNE.

Je les ai pas vus.

LA COMTESSE.

Cela est singulier!

LA BARONNE.

Point du tout; j'étais renfermée, je n'ai vu que le Vidame.

LA MARQUISE.

Le Vidame?

LA BARONNE.

Oui; vous êtes un peu surprises que je l'avoue hautement?

LA MARQUISE.

Je ne suis pas surprise que vous le feigniez, au moins.

LA BARONNE.

Je le feindrais, moi ! et par quelles raisons ?

LA MARQUISE.

En un mot, je crois que vous vous trompez, et que ce n'était pas avec lui que vous étiez renfermée.

LA BARONNE.

Ah ! celui-là est excellent ! et voilà une bonne plaisanterie ! Mais vous êtes excusable, parce que vous ignorez que le Vidame est de retour de Paris.

LA COMTESSE.

Il est de retour ?

LA BARONNE.

Oui, il y a une heure, et je puis enfin vous apprendre un secret que je vous ai caché jusqu'à présent.

LA MARQUISE.

Ah ! il y a des secrets que le hasard dévoile quelquefois.

LA BARONNE.

Je ne crois pas que celui-ci ait pu être pénétré par vous.

LA MARQUISE.

Peut-être.

LA BARONNE.

Vous saviez que j'aimais ?

LA MARQUISE.

Nous le croyions.

LA BARONNE.

Et vous avez deviné quel est l'objet de mon amour ?

LA COMTESSE.

Mais à peu près.

LA BARONNE.

Et c'est ?

LA COMTESSE.

Le Chevalier.

LA BARONNE.

Que vous devez épouser ?

LA COMTESSE.

Moi, je suis sûre que c'est le Vicomte.

LA BARONNE.

Qui, moi ! j'irais vous enlever l'un ou l'autre ?

LA MARQUISE.

Vous avez tout ce qu'il faut pour leur plaire.

LA BARONNE.

Eh bien, je vous jure que je n'y ai jamais pensé.

LA MARQUISE.

Ils y ont bien pensé eux, et vous ne pourrez pas le nier.

LA BARONNE.

J'ignore ce que vous voulez dire.

LA COMTESSE.

Nous avons trouvé un billet....

LA BARONNE.

Du Vidame ?

LA MARQUISE.

Comment du Vidame ?

LA BARONNE.

Oui ; c'est lui que j'épouse, et je venais vous chercher pour vous l'apprendre et pour vous faire partager ma joie.

LA COMTESSE.

Vous épousez le Vidame ?

LA MARQUISE.

Et le Vicomte ni le Chevalier ne vous ont jamais parlé de leur amour ?

LA BARONNE.

Quelle folie !

LA MARQUISE.

Quoi, ce n'est pas à vous qu'il écrit ce billet ?

LA BARONNE.

Voyons ? (*Elle lit.*) Je n'en ai jamais eu la moindre connaissance.

LA MARQUISE.

Mais, ce qu'il contient, n'a-t-il jamais eu de rapport à vous ?

LA BARONNE.

Je vous réponds bien que non.

LA COMTESSE.

Je n'y comprends rien.

LA BARONNE.

Je vous jure que je suis aussi surprise que vous.

LA COMTESSE.

Je savais bien que le Chevalier ne pouvait pas être coupable.

LA MARQUISE.

Je vois au moins quel a été leur projet, et que leur amour-propre s'était flatté que vous écouteriez l'un d'eux.

LA COMTESSE.

Mais, puisque la Baronne épouse le Vidame, vous voyez, au moins, qu'ils s'étaient mal adressés.

LA BARONNE.

Il n'y a qu'eux qui puissent expliquer cette énigme.

LA MARQUISE.

Le Commandeur serait furieux contre eux, s'il apprenait cette espèce d'infidélité.

LA BARONNE.

Mais, aussi, pourquoi ne vous être pas déterminées à les épouser ?

LA COMTESSE.

C'est la Marquise qui a tout retardé.

LA MARQUISE.

Votre empressement n'était pas plus vif que le mien.

LA COMTESSE.

C'est qu'en pensant différemment de vous, je n'osais cependant me considérer autrement.

LA BARONNE.

Je crois que toutes les deux vous avez trop raisonné votre amour.

LA COMTESSE.

Je le crois bien aussi.

LA MARQUISE.

Il faut absolument chercher le Chevalier et le Vicomte.

LA BARONNE.

Ah ! voilà le Vidame.

LA COMTESSE.

Il les aura peut-être vus.

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE VIDAME.

LA MARQUISE.

Dites-nous un peu, je vous prie, monsieur le Vidame, si vous n'avez pas vu le Chevalier et le Vicomte ?

LE VIDAME.

Oui, je viens de les rencontrer ; ils étaient même fort gais.

LA MARQUISE.

Fort gais ?

LE VIDAME.

Oui, car ils riaient comme des fous ; mais ce qui

m'a extrêmement surpris, c'est qu'au milieu de leur joie, ils m'ont fait compliment.

LA COMTESSE.

Sur quoi donc?

LE VIDAME.

Sur ce que j'épousais madame la Baronne.

LA BARONNE.

Vous le leur avez donc dit?

LE VIDAME.

Non, vraiment, ils le savaient.

LA BARONNE.

Et qui le leur a appris?

LE VIDAME.

J'ai jugé qu'il fallait que ce fût vous, madame.

LA BARONNE.

Je ne les ai pas vus depuis que je vous ai quitté, et je ne l'ai dit qu'à ces dames.

LE VIDAME.

Qui ne les ont pas vus non plus depuis?

LA MARQUISE.

Non; voilà pourquoi nous vous demandions si vous saviez où ils étaient.

LE VIDAME.

Celui-là est incompréhensible!

LA BARONNE.

Ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est la gaieté dont vous assurez qu'ils étaient, en sachant que vous m'épousiez.

LE VIDAME.

Ceci devient encore plus énigmatique.

LA MARQUISE.

Pour vous; parce que vous ignorez qu'ils aimaient madame la Baronne.

LE VIDAME.

Sur le point de vous épouser, mesdames? Cela est impossible.

LA MARQUISE.

Madame, je vous prie, montrez-lui le billet du Vicomte.

LE VIDAME.

Cela doit être curieux! Il est plaisant que vous me fassiez cette confidence, à moi.

(Il lit.)

LA BARONNE.

Cela vous prouve à quel point je suis sûre que vous m'estimez.

LE VIDAME.

Mais, comment avez-vous reçu ce billet?

LA BARONNE.

Ce sont ces dames qui me l'ont remis.

LE VIDAME.

Ah! pour celui-là, il est tout-à-fait incroyable! Et elles se sont chargées de cette commission?

LA BARONNE.

Elles ont cru que je l'avais perdu.

LE VIDAME.

Et elles vous accusaient d'écouter deux amans à la fois?

LA COMTESSE.

Nous ne concevions pas que cela se pût.

LE VIDAME.

Enfin, je me trouvais par-là deux rivaux, et deux rivaux enchantés de se voir enlever le dernier objet de leur amour, puisqu'ils étaient si gais.

LA BARONNE.

Vous plaisantez de cela; mais ces dames n'en plaisantent pas.

LE VIDAME.

Et elles ont tort.

LA MARQUISE.

Tort, monsieur?

LE VIDAME.

Oui, madame. Je vois que tout cela ne serait pas arrivé, si vous aviez voulu vous déterminer; voilà du moins ce que vous dirait le Commandeur, qui se plaint hautement de tous vos retards. Et, tenez, le voilà qui vient ici, je crois. Nous allons vous laisser avec lui, pour que vous puissiez causer librement ensemble.

LA BARONNE.

Nous ne nous éloignerons pas.

LE VIDAME.

Et nous reviendrons savoir, enfin, le mot de l'énigme.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE COMMANDEUR.

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous donc, mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Vous devez le savoir; mais ce que vous ignorez, sans doute, c'est le départ du Vicomte et du Chevalier.

LA COMTESSE.

Comment, le départ?

LE COMMANDEUR.

Oui. Ils viennent de recevoir des lettres du ministre, et je ne doute pas que ce ne soit des ordres de rejoindre leurs régimens; c'est le moment. Ce qui me fait plaisir, c'est qu'ils s'en vont gaiement.

LA MARQUISE.

Gaiement?

LE COMMANDEUR.

Oui, sans doute : ils n'ont pas l'air de vous regretter du tout.

LA MARQUISE.

Et vous ont-ils dit qu'ils partaient pour aller à leurs régimens ?

LE COMMANDEUR.

Je ne le leur ai point demandé. Grâces à vous, je n'ai pas le droit de leur faire aucunes questions sur leurs projets, puisqu'il vous plaît de rompre les miens.

LA MARQUISE.

Nous ne les avons pas rompus.

LA COMTESSE.

Non, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Pour vous, ma nièce, vous suivez les avis de la Marquise ; ainsi ce n'est qu'à elle que je m'en prends.

LA MARQUISE.

Mais différer est-ce rompre ?

LE COMMANDEUR.

Peut-être. S'ils ne vous plaisaient pas, pourquoi leur donner de l'espoir.

LA MARQUISE.

Mais, lorsqu'il est question du bonheur de sa vie, il me semble qu'on ne saurait trop prendre de précautions.

LE COMMANDEUR.

Ont-ils su vous plaire ou non ? où trouverez-vous de meilleurs partis ? seriez-vous fâchées de les perdre ?

LA MARQUISE.

S'ils avaient pu nous être infidèles, je suis sûre qu'ils l'auraient été.

LE COMMANDEUR.

Et ils auraient bien fait. Je parierais que toutes

deux, vous parlez sans cesse de la manière dont il faut que les hommes aiment, et que vous-mêmes vous ne savez pas aimer ?

LA MARQUISE.

Vous le croiriez, mon oncle ?

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! rompez, j'y consens. J'en serai même charmé ; par-là j'obligerai un de mes amis qui a deux filles charmantes, et qui ne saurait trouver rien de mieux que le Vicomte et le Chevalier.

LA MARQUISE.

Mais, mon oncle, écoutez-nous.

LE COMMANDEUR.

Non, non, les voici. Je veux que vous soyez présentes à la proposition que je vais leur faire.

LA MARQUISE.

Il faudrait savoir, avant, s'ils ont changé de pensées, et c'est ce qu'il faut que nous examinions devant vous.

LE COMMANDEUR.

Pour moi, je le leur conseillerais volontiers.

LA MARQUISE.

Je vous prie, laissez-moi leur parler.

LE COMMANDEUR.

A la bonne heure ; mais je leur parlerai après, moi.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR.

LA MARQUISE.

Eh bien, Vicomte, mon oncle vient de nous dire que vous veniez de recevoir l'ordre de rejoindre vos régimens.

LE VICOMTE.

Il vous l'a dit, madame ?

LE COMMANDEUR.

J'ai dit que je le croyais, parce que c'est le moment où les colonels s'y rendent ordinairement.

LA MARQUISE.

Et vous partez sans beaucoup de regrets ?

LE VICOMTE.

Madame....

LA MARQUISE.

Vous aviez formé tous deux un espoir qui est détruit ?

LE COMMANDEUR.

Mais ce n'est pas leur faute.

LA MARQUISE.

Vous ne saviez pas que la Baronne allait épouser le Vidame ?

LE VICOMTE.

Comment, madame !... Chevalier ?...

LA MARQUISE.

Ils se troublent ! mon oncle, apprenez que ces messieurs aimaient de concert madame la Baronne, sans savoir qui elle pourrait préférer des deux. Avions-nous tort de ne pas nous décider en leur faveur ?

LE COMMANDEUR.

Cela n'est peut-être pas vrai.

LA MARQUISE.

La Baronne pourra vous le prouver.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LA BARONNE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE VIDAME, LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR.

LE VIDAME.

Madame la Marquise, il n'y a pas long-temps que vous avez fait cette découverte, et que vous l'avez apprise à madame la Baronne ?

LA BARONNE.

Moi ! je ne l'ai su qu'à l'instant.

LE VICOMTE.

Madame, comment avez-vous trouvé le moyen que nous avons imaginé pour vous le faire savoir ?

LA BARONNE.

Quel moyen ?

LE VICOMTE.

Celui de vous faire remettre notre billet par la Marquise elle-même ?

LA MARQUISE.

Comment !....

LE VICOMTE.

Oui, nous l'avons écrit ici, après avoir entendu votre conversation avec la Comtesse ; nous avons voulu vous rendre jalouses, en vous faisant trouver ce billet, et nous avons réussi à détruire votre indifférence ; c'était tout ce que nous voulions.

LE COMMANDEUR.

Parbleu, le tour est ingénieusement imaginé ! Eh bien, mesdames, êtes-vous prises ?

LA BARONNE.

Mais, messieurs, je suis très-fâchée que vous m'ayez choisie, pour inspirer de la jalousie à ces dames.

LA MARQUISE.

Et quelle autre que vous, ma chère Baronne, aurait pu mieux nous rendre jalouses?

LE COMMANDEUR.

Eh bien, comment va finir tout ceci à présent?

LA MARQUISE.

Ces messieurs vont sans doute partir très-gaiement; après leur épreuve, ils n'ont plus rien à désirer.

LE CHEVALIER.

Nous ne partons point.

LE COMMANDEUR.

Vous ne partez point?

LE VICOMTE.

Non, Commandeur; c'est un congé, au contraire, et de trois mois, que le ministre nous a accordé et que nous venons de recevoir.

LA MARQUISE.

Les traîtres!

LE COMMANDEUR.

Eh bien, à quoi vous déterminez-vous, mesdames?

LA MARQUISE.

A suivre l'exemple de madame la Baronne, qui épouse le Vidame.

LE COMMANDEUR.

Tout de bon?

LA BARONNE.

Rien n'est plus vrai, mon cher Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Allons, je vous fais compliment à tous; mais je veux, pour la rareté du fait, que ces trois mariages se fassent ici; cela sera fort plaisant dans une commanderie!

LE VICOMTE.

A merveille, Commandeur !

LE COMMANDEUR.

Je ne veux pas retarder un instant, je ne suis pas comme ces dames. Rentrons tous dans la maison pour y prendre les mesures nécessaires ; et, pendant que je donnerai les ordres convenables, vous vous féliciterez tous de votre bonheur. Je dois pourtant, avant, vous remercier, mesdames, de l'attention que vous avez eue de ne pas vous rendre plus tôt. Vous avez senti, sans doute, combien il était nécessaire que mon orangerie fût libre, pour pouvoir vous y donner la fête que je vous prépare.

FIN DE LA SORTIE DES ORANGERS.

LA ROSIÈRE,

HUITIÈME JOURNÉE.

NOMS DES PERSONNAGES.

M. DE BRÉVILLE.
Mme. DE BRÉVILLE.
Mme. DE FAVIÈRES.
M. DE SAINT-VENANT.
M. DE GERNON.
LE DOCTEUR.
LE CURÉ.
DUMAI, valet de chambre de M. de Bréville.
AGATHE, femme de chambre de Mme. de Bréville.

La scène est chez madame de Bréville.

LA ROSIÈRE,

HUITIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. DE BRÉVILLE, AGATHE.

Mme. DE BRÉVILLE, se mirant et retouchant sa coiffure.

AGATHE !

AGATHE.

Madame?

Mme. DE BRÉVILLE.

Qu'est-ce donc que je voulais dire?

AGATHE.

Il me semble que madame voulait me parler de son chapeau.

Mme. DE BRÉVILLE.

Ah ! oui, c'est cela.

AGATHE.

Madame le trouvait fort bien hier.

Mme. DE BRÉVILLE.

Il est vrai ; mais, depuis que j'ai vu celui de madame de Favières, je n'aime plus le mien.

AGATHE.

Il est pourtant précisément de même.

Mme. DE BRÉVILLE.

Oh bien ! c'est qu'il est peut-être mal mis.

AGATHE.

Madame m'a dit cent fois que madame de Favières n'avait pas de goût.

Mme. DE BRÉVILLE.

Il est vrai ; mais ses femmes en ont pour elle.

AGATHE.

Pour moi, je serais très-flattée d'en avoir autant que madame.

Mme. DE BRÉVILLE.

Tenez, penché comme cela, je trouve qu'il ne ferait pas mal.

AGATHE.

Il sera à merveille !

Mme. DE BRÉVILLE.

De cette façon, cela a quelque chose de plus pastoral; ne trouvez-vous pas ?

AGATHE.

Rien n'est plus joli.

Mme. DE BRÉVILLE.

Souvenez-vous-en bien ; voilà comme il faudra que soit attaché le chapeau de la Rosière.

AGATHE.

Est-ce que les Rosières peuvent avoir des chapeaux ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Je n'en sais rien ; mais la mienne en aura sûrement un.

AGATHE.

Je n'en doute pas, d'abord que ce sera la volonté de madame.

Mme. DE BRÉVILLE.

Regardez un peu, cela lui siéra à merveille !

AGATHE.

Madame sait donc qui sera la Rosière ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Mais, je choisirai la plus jolie.

AGATHE.

Madame a bien raison; car je n'en ai vu que deux, qui étaient affreuses.

Mme. DE BRÉVILLE.

Vous me chercherez cela.

AGATHE.

Si madame s'en rapporte à moi....

Mme. DE BRÉVILLE.

Je vous dis, vous m'amènerez les plus jolies, et je choisirai.

AGATHE.

Il y a Jeanne Legrand qui est bien jolie!

Mme. DE BRÉVILLE.

N'est-ce pas celle dont votre frère était amoureux?

AGATHE.

Oui, madame.

Mme. DE BRÉVILLE.

Danse-t-elle bien?

AGATHE.

Sûrement; il n'y a pas de meilleure danseuse dans tout le village, et elle sait toutes les contredanses.

Mme. DE BRÉVILLE.

Ah! je la connais; tous les garçons sont toujours autour d'elle?

AGATHE.

C'est cela même.

Mme. DE BRÉVILLE.

Attendez; n'est-ce pas elle à qui vous prêtez des livres?

AGATHE.

Oui, madame, des livres de contes; aussi, à la veillée, elle amuse tout le village, en contant ce qu'elle a lu.

Mme. DE BRÉVILLE.

Elle doit être très-recherchée?

AGATHE.

Madame peut être sûre qu'elle tourne la tête à tous les hommes.

Mme. DE BRÉVILLE.

Voilà ce qu'il me faut.

AGATHE.

Et quand madame va-t-elle à Bréville ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Je n'en sais rien encore.

AGATHE.

Il faudra pourtant que je le sache, pour arranger tout ce qu'il faudra à madame pour son voyage.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je vous le dirai. J'entends quelqu'un là-dedans.

AGATHE.

C'est monsieur de Saint-Venant. Madame n'a plus besoin de moi, je m'en vais dîner.

SCÈNE II.

Mme. DE BRÉVILLE, M. DE SAINT-VENANT.

Mme. DE BRÉVILLE.

Passez donc ici, monsieur de Saint-Venant.

M. DE SAINT-VENANT.

Eh bien, madame, où en sommes-nous ? Avez-vous obtenu quelque chose de votre mari ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Je ne sais encore sur quoi compter ; vous voyez le temps affreux qu'il fait ?

M. DE SAINT-VENANT.

Oui, l'on n'a jamais vu un printemps si humide que celui-ci.

Mme. DE BRÉVILLE.

Voilà pourquoi je ne peux pas encore parler à monsieur de Bréville d'aller à la campagne.

M. DE SAINT-VENANT.

Il ne faut que huit jours pour notre fête de la Rosière.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je le sais bien; mais c'est là la difficulté, de les obtenir de lui. Il a une humeur épouvantable.

M. DE SAINT-VENANT.

Sur quoi donc?

Mme. DE BRÉVILLE.

Sur ses perdreaux : Il dit qu'il n'y en aura pas cette année, que la pluie a tout noyé.

M. DE SAINT-VENANT.

Bréville est sur une hauteur, il ne doit y avoir rien à craindre.

Mme. DE BRÉVILLE.

Et puis, ses abricots. Il écrit tous les jours à son jardinier, pour savoir s'il y en aura.

M. DE SAINT-VENANT.

Il n'y a pas de mal, tous les fruits vont bien.

Mme. DE BRÉVILLE.

Il ne veut pas le croire. Le petit pasteur est venu dîner hier ici; il l'a assuré que tout était en bon état, rien ne peut le persuader, et il répète toujours: il n'y aura pas de gibier cette année; ma foi, madame, vous irez passer votre été où vous voudrez.

M. DE SAINT-VENANT.

Et nos comédies, donc?

Mme. DE BRÉVILLE.

Bon! je le laisse dire. Il se cache de moi pour faire

travailler au théâtre ; il y a tout changé, à ce que m'a dit le curé.

M. DE SAINT-VENANT.

Et comment ne veut-il pas y aller voir cela ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Il est capable d'y aller tout seul.

M. DE SAINT-VENANT.

Ce n'est pas là notre compte ; d'abord que vous voulez établir une Rosière cette année à Bréville, il faut bien y aller. Tout est prêt pour cela, il y a des couplets charmans : ce sera la plus jolie fête du monde !

Mme. DE BRÉVILLE.

Laissez-moi faire, je me ferai ordonner le lait et la campagne par le docteur.

M. DE SAINT-VENANT.

Le voudra-t-il, le docteur ?

Mme. DE BRÉVILLE.

S'il le voudra ? N'en doutez pas ; j'en fais tout ce que je veux, et mon mari a la plus grande confiance en lui.

M. DE SAINT-VENANT.

Et comment ferez-vous, après cela, pour le déterminer à vous laisser jouer la comédie ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Dès que je serai arrivée à Bréville, je me porterai mieux.

M. DE SAINT-VENANT.

Et votre lait, vous qui ne l'aimez pas ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Je le ferai manger à mes petits chiens ; ensuite, je bouderai et je dirai que je n'en veux plus prendre. Le docteur viendra, et il dira que j'ai raison, qu'il faut le cesser. Une fois à la campagne je n'en voudrai

pas revenir, et nous aurons alors tout le temps qu'il nous faudra pour exécuter tout ce qui nous passera par la tête.

M. DE SAINT-VENANT.

Au fond, c'est le meilleur homme du monde que Bréville.

M.me DE BRÉVILLE.

Il n'y a qu'à le laisser bâtir, planter, chasser, pourvu qu'il ait entrepris quelque ouvrage, il ne songe plus à revenir à Paris.

M. DE SAINT-VENANT.

Il faudrait lui donner un projet qui dépendît de ses ouvriers ; ils ne finissent rien, et le temps qu'ils vous traînent peut durer assez pour vous retenir le reste de l'année à la campagne.

Mme. DE BRÉVILLE.

J'ai envie de lui mettre dans la tête de faire un jardin anglais.

M. DE SAINT-VENANT.

C'est une excellente idée que vous avez là ! nous y applaudirons tous.

Mme. DE BRÉVILLE.

On lui dira d'abord que cela ne coûte presque rien.

M. DE SAINT-VENANT.

Oui : qu'on épargne les murs de terrasse, et que plus le terrain est inégal, moins il y a à faire.

Mme. DE BRÉVILLE.

Il saisira tout de suite ce projet, et il l'adoptera.

M. DE SAINT-VENANT.

Il y a une chose qui m'embarrasse pour la fête de la Rosière.

Mme. DE BRÉVILLE.

Qu'est-ce que c'est ?

M. DE SAINT-VENANT.

Vous savez que nous avons décidé qu'il faut que le seigneur et la dame du château soient en habits de costume du temps d'Henri IV ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Oui : le mien est déjà commandé.

M. DE SAINT-VENANT.

Et celui de Bréville ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Il n'y a qu'à dire à son tailleur de le faire.

M. DE SAINT-VENANT.

Il n'y faut pas plus de façons que cela ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Non, non, quand il sera fait, il faudra bien qu'il le mette.

M. DE SAINT-VENANT.

Ah ça, je voulais vous demander, y a-t-il de quoi faire des Rosières à Bréville ? Je n'y ai pas trop pris garde.

Mme. DE BRÉVILLE.

Oui, oui : toutes les filles y sont fort jolies pour des paysannes : elles dansent tant qu'on veut, et elles savent toutes les contredanses.

M. DE SAINT-VENANT.

Oui ; mais sont-elles sages ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Moi, je n'en sais rien.

M. DE SAINT-VENANT.

C'est qu'il faut que celle qui sera Rosière ne sache seulement pas ce que c'est qu'un amant.

Mme. DE BRÉVILLE.

Voilà une belle idée !

M. DE SAINT-VENANT.

C'est la règle première de l'institution de cette fête.

Mme. DE BRÉVILLE.

Vous vous moquez de moi !

M. DE SAINT-VENANT.

Non, vraiment.

Mme. DE BRÉVILLE.

Mais la Rosière de la Comédie Italienne a un amant qui l'embrasse ; elle lui donne des rendez-vous, et elle n'en est pas moins couronnée.

M. DE SAINT-VENANT.

Ce n'est pas là un exemple à donner dans son village.

Mme. DE BRÉVILLE.

Si elle n'a pas d'amant, c'est qu'elle sera laide à faire peur ; et moi, je veux que ma Rosière soit jolie.

M. DE SAINT-VENANT.

Je conviens que cela serait plus agréable.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je n'en veux pas d'autre.

M. DE SAINT-VENANT.

Il faudra consulter le curé là-dessus ; mais je ne crois pas qu'on puisse choisir.

Mme. DE BRÉVILLE.

Puisque c'est moi qui donne le prix, je dois en avoir le droit.

SCÈNE III.

Mme. DE FAVIÈRES, Mme. DE BRÉVILLE, M. DE SAINT-VENANT, DUMAI.

DUMAI.

Madame de Favières.

Mme. DE BRÉVILLE.

Ah! madame de Favières, vous arrivez bien à propos; nous sommes en dispute, Saint-Venant et moi.

Mme. DE FAVIÈRES.

Sur quoi donc?

Mme. DE BRÉVILLE.

Sur notre Rosière.

Mme. DE FAVIÈRES.

Parce que...?

Mme. DE BRÉVILLE.

Il dit qu'il faut que ce soit la fille la plus sage de tout le village; et, moi, je veux que ce soit la plus jolie.

Mme. DE FAVIÈRES.

Je pense bien comme vous.

Mme. DE BRÉVILLE.

Vous voyez, Saint-Venant, que j'avais raison.

Mme. DE FAVIÈRES.

Attendez, attendez; c'est qu'on m'a dit que c'était le village assemblé, qui décidait celle qui devait avoir le prix; et cela m'a empêché d'avoir une Rosière chez moi.

Mme. DE BRÉVILLE.

Comment! par quelle raison?

Mme. DE FAVIÈRES.

Je me suis informée quelle était la fille la plus sage.

Mme. DE BRÉVILLE.

Eh bien ?

Mme. DE FAVIÈRES.

On m'a bien indiqué celle qui aurait le prix, elle avait toutes les qualités requises.

Mme. DE BRÉVILLE.

Comment, les qualités requises ?

Mme. DE FAVIÈRES.

Oui, elle était sans cesse occupée de sa mère, qui était infirme ; elle montrait à travailler à ses frères et sœurs, les envoyait ramasser du bois mort, pour l'hiver, leur faisait soigner une vache qui nourrissait toute la famille : elle filait toute la journée ; et avec l'argent qu'elle retirait de son travail, la culture d'un petit jardin légumier, d'un verger, et dix-sept livres de rente d'un pré qu'elle louait, sept personnes étaient élevées, nourries et habillées.

Mme. DE BRÉVILLE.

Eh bien, avec tout cela, elle était affreuse, je le parie ?...

Mme. DE FAVIÈRES.

Oui ; mais tout le monde l'aimait dans le village.

Mme. DE BRÉVILLE.

Et vous n'en avez pas voulu ?

Mme. DE FAVIÈRES.

Non, vraiment.

Mme. DE BRÉVILLE.

J'aurais bien été comme vous.

Mme. DE FAVIÈRES.

Elle m'a fait renoncer à avoir une Rosière. Il aurait fallu la marier dans l'année ; jugez quels jolis enfans cela aurait faits !

Mme. DE BRÉVILLE.

Vous avez bien raison. Moi, je voudrais que tout mes paysans et paysannes pussent ressembler à ceux de l'Opéra. Jugez comme une Rosière pareille à la vôtre me conviendrait !

Mme. DE FAVIÈRES.

Est-ce qu'on ne pourrait pas faire une fête, où l'on ne couronnerait que la plus jolie?

Mme. DE BRÉVILLE.

Et la mieux mise?

M. DE SAINT-VENANT.

Vous ne feriez de vos paysannes que des coquettes.

Mme. DE BRÉVILLE.

Ce seraient des danses charmantes, tous les dimanches et fêtes.

Mme. DE FAVIÈRES.

On y viendrait de tous les environs.

Mme. DE BRÉVILLE.

Il y aurait des amoureux en foule.

M. DE SAINT-VENANT.

Oui; mais point d'épouseurs.

Mme. DE BRÉVILLE.

Pardonnez-moi, monsieur; il y en aurait beaucoup.

Mme. DE FAVIÈRES.

Et voilà comme s'établirait la population, dont parlent toujours ces messieurs.

M. DE SAINT-VENANT.

Ne croyez pas cela; les paysans veulent des ménagères pour femmes.

Mme. DE FAVIÈRES.

Eh bien, elles le deviendraient après le mariage.

M. DE SAINT-VENANT.

Ils ne le croiraient pas, et il arriverait des accidens qui feraient voyager vos plus jolies filles à Paris.

Mme. DE BRÉVILLE.

Ce serait la faute des hommes.

SCÈNE VI.

Mme. DE FAVIÈRES, Mme. DE BRÉVILLE, M. DE SAINT-VENANT, LE CURÉ.

DUMAI.

Monsieur le curé de Bréville.

Mme. DE BRÉVILLE.

Ah ! voilà le petit pasteur !

Mme. DE FAVIÈRES.

Bonjour, petit pasteur.

M. DE SAINT-VENANT.

Dites donc un peu à ces dames, monsieur le curé. Vous savez quelles sont les loix établies pour couronner une Rosière?

LE CURÉ.

Oui, monsieur ; et, pour seconder les vues de madame de Bréville, j'ai déjà examiné quelles sont les filles que l'on pourrait proposer.

Mme. DE FAVIÈRES.

Eh bien, elles sont laides, n'est-il pas vrai, petit pasteur?

LE CURÉ.

C'est-à-dire qu'elles sont décorées des charmes de la vertu.

Mme. DE BRÉVILLE.

Ah ! j'en suis sûre, elles sont affreuses.

LE CURÉ.

Non, madame, elles ne sont point affreuses ; elles

sont comme des paysannes de bonnes mœurs doivent être.

Mme. DE BRÉVILLE.

Mal chaussées, et point de poudre?

LE CURÉ.

Pour de la poudre, celles-là n'en ont pas.

Mme. DE BRÉVILLE.

Allons, elles sont sales à faire mal au cœur! monsieur le curé, je n'en veux pas.

LE CURÉ.

Mais, madame, ce sont celles-là qui sont les plus sages.

Mme. DE BRÉVILLE.

Moi, je veux les plus jolies, et qu'elles sachent toutes les contredanses.

LE CURÉ.

Eh bien, madame, vous ne pourrez pas avoir de Rosière.

Mme. DE BRÉVILLE.

Pourquoi donc cela?

LE CURÉ.

Parce que ce n'est pas moi seul qui décide; c'est le village assemblé, c'est la voix du peuple.

Mme. DE BRÉVILLE.

Bon! le peuple! ils feront ce que je voudrai.

LE CURÉ.

Ne le croyez pas, madame; ils savent qu'ils ont le droit de choisir la plus sage, que c'est elle qui doit avoir la Rose, et ils la nommeront; alors, moi, je serai obligé, avec le bailli, de confirmer l'élection, et de célébrer, dans un discours, les vertus qui auront fait couronner la Rosière.

Mme. DE FAVIÈRES.

Vous ferez un discours, pasteur?

LE CURÉ.

Sûrement.

Mme. DE BRÉVILLE.

Pour inviter toutes les filles du village à ressembler à la Rosière qu'on viendra de couronner ?

LE CURÉ.

N'en doutez pas.

Mme. DE BRÉVILLE.

Allons, allons, je ne veux plus entendre parler de Rosière.

LE CURÉ.

Vous êtes bien maîtresse, madame.

Mme. DE BRÉVILLE.

Au lieu de cela, madame de Favières, que je vous dise; il me vient une idée délicieuse, et qui ne me coûtera pas tant qu'une Rosière.

Mme. DE FAVIÈRES.

Qu'est-ce que c'est ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Je veux donner à chacune de mes paysannes un chapeau de paille fine, orné de rubans; cela sera très-joli.

Mme. DE FAVIÈRES.

Et ces chapeaux leur conserveront le teint; cela est imaginé à ravir! cela sera charmant!

Mme. DE BRÉVILLE.

Les paysans auront des rubans à la boutonnière de leurs habits, et aussi à leurs chapeaux.

Mme. DE FAVIÈRES.

Il faudra que ce soient les filles qui les leur donnent, afin de les rendre galans.

Mme. DE BRÉVILLE.

Oui; cela fera qu'ils ne manqueront pas à la danse, comme il arrive très-souvent.

M. DE SAINT-VENANT.

Et tout ce que nous avons fait pour la Rosière sera donc perdu ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Perdu ? Mais, non. Je marierai une de mes femmes à la campagne, exprès pour avoir occasion de faire une fête.

M. DE SAINT-VENANT.

A la bonne heure.

Mme. DE FAVIÈRES.

Oh ! elle a une imagination, madame de Bréville ! Je ne connais personne comme elle.

Mme. DE BRÉVILLE.

Écoutez donc, madame : j'ai envie que nous allions tout de suite voir ensemble ces chapeaux de paille, dont vous m'avez parlé il y a huit jours.

Mme. DE FAVIÈRES.

Je ne demande pas mieux ; mais c'est que je ne sais pas trop où demeure cette marchande : c'est madame de Berancourt qui la connaît ; si vous le trouvez bon, je vais lui faire une visite pour avoir l'adresse, et puis je viendrai vous prendre pour y aller ensemble.

Mme. DE BRÉVILLE.

Ah ! cela sera charmant à vous !

M. DE SAINT-VENANT.

Il faudrait, avant, savoir si vous irez à la campagne.

Mme. DE BRÉVILLE.

Sûrement j'irai. Je vais envoyer chercher le docteur.

Mme. DE FAVIÈRES.

Comment ! est-ce que vous seriez malade ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Je vous dirai cela ; je ne veux pas parler devant le curé.

LE CURÉ.

Vous n'avez rien à mander à Bréville, madame ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Non, mon cher pasteur.

LE CURÉ.

C'est que je pars demain matin. Je vais voir M. de Bréville.

Mme. DE BRÉVILLE.

Ne lui dites rien de la Rosière, ni de ce que nous avons dit depuis.

LE CURÉ.

Non, non, madame ; ne craignez rien.

Mme. DE FAVIÈRES.

Ah ça, madame, je pars. Je ne serai pas long-temps.

Mme. DE BRÉVILLE.

Cela est bien honnête à vous.

Mme. DE FAVIÈRES.

Eh bien, n'allez-vous pas me reconduire ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Non, non. Ah ! voilà le docteur.

SCÈNE V.

Mme. DE BREVILLE, LE DOCTEUR, M. DE SAINT-VENANT.

Mme. DE BRÉVILLE.

Docteur, arrivez, arrivez donc.

LE DOCTEUR.

Me voilà, me voilà.

Mme. DE BRÉVILLE.

J'ai le plus grand besoin de vous.

LE DOCTEUR.

Vous voilà bien agitée, mais vous n'en êtes que plus belle !

M. DE SAINT-VENANT.

Écoutez-la.

Mme. DE BRÉVILLE.

Tenez, mettez-vous ici, docteur.

LE DOCTEUR.

Donnez-moi votre main.

Mme. DE BRÉVILLE.

Saint-Venant, voyez si mon mari ne vient pas pendant que j'expliquerai au docteur....

M. DE SAINT-VENANT.

Ne craignez rien.

LE DOCTEUR.

Avez-vous dormi cette nuit ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Je ne m'en souviens pas.

LE DOCTEUR.

Il y a de l'émotion ; mais cela prendra son cours ordinaire.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je ne suis pas malade.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas une maladie absolument ; cela demande des soins ; il ne faut pas faire d'imprudence.

Mme. DE BRÉVILLE.

Laissez-moi donc vous expliquer....

LE DOCTEUR.

Croyez-vous en avoir besoin ? Je sais tout.

Mme. DE BRÉVILLE.

Vous savez....

LE DOCTEUR.

Tenez, voici le fait : c'est votre mari qui vous embarrasse !

Mme. DE BRÉVILLE.

Oui, comment savez-vous cela ?

LE DOCTEUR.

Parce qu'il n'y a rien de si commun ; mais il est encore temps de vous tirer d'affaire vis-à-vis de lui. Vous n'êtes pas brouillés ensemble ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Non ; pourquoi ?

LE DOCTEUR.

Tant mieux, parce que les rapprochemens seront plus faciles.

Mme. DE BRÉVILLE.

Les rapprochemens ?

LE DOCTEUR.

Oui, pour ce que vous désiriez : vous l'amènerez là aisément ; quand une femme est jolie, cela lui est facile.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je ne vous comprends pas.

LE DOCTEUR.

Il n'a pu se douter de rien encore ?

Mme. DE BRÉVILLE.

De ce que j'ai à vous dire ?

LE DOCTEUR.

Oui ; vous n'avez pas eu de maux de cœur devant lui ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Quoi ! imagineriez-vous que je suis grosse ?

LE DOCTEUR.

Sûrement. Est-ce que ce n'est pas cela ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Vous pourriez penser?... En vérité, docteur, il est bien vilain à vous de croire cela de moi!

LE DOCTEUR.

C'est de votre mari dont je pensais mal.

Mme. DE BRÉVILLE.

De mon mari?

LE DOCTEUR.

Oui; quand les maris négligent leurs femmes, il n'est pas surprenant....

Mme. DE BRÉVILLE.

Allons, docteur, vous ne savez ce que vous dites.

LE DOCTEUR.

Votre mari ne vous néglige donc pas?

Mme. DE BRÉVILLE.

Non, monsieur.

LE DOCTEUR.

Je vous en fais mon compliment.

Mme. DE BRÉVILLE.

Allons, docteur, tout ce que vous dites-là, ce sont des bêtises, et je ne vous les pardonnerai qu'à condition que vous ferez ce que je vais exiger de vous.

LE DOCTEUR.

Voyons, madame.

Mme. DE BRÉVILLE.

J'ai la plus grande envie d'aller m'établir à Bréville, pour tout l'été.

LE DOCTEUR.

Dès que le temps sera plus beau, par exemple...

Mme. DE BRÉVILLE.

Oui, mais je ne sais comment y déterminer M. de Bréville.

LE DOCTEUR.

Et a-t-il des affaires ici?

Mme. DE BRÉVILLE.

Je n'en sais rien. Voici ce que j'ai imaginé, et qu'il faut que vous fassiez absolument.

LE DOCTEUR.

Ordonnez.

Mme. DE BRÉVILLE.

Il faut que vous me mettiez au lait.

LE DOCTEUR.

Je vous ai dit qu'il vous était contraire.

Mme. DE BRÉVILLE.

Cela ne fait rien, je le prendrai, ou je ne le prendrai pas ; mais ce n'est pas tout : il faut me prescrire, pour que le lait me fasse du bien, de le prendre à la campagne, en disant que l'air de la ville m'est mortel quand je fais des remèdes.

LE DOCTEUR.

L'air de la campagne est toujours plus sain que celui de la ville ; ainsi cela est aisé à prescrire, et vous pourrez dire à votre mari que je vous l'ai ordonné.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je veux que vous le disiez devant lui ; il ne me croirait pas.

LE DOCTEUR.

C'est qu'on m'attend.

Mme. DE BRÉVILLE.

Il va sûrement venir ; il a un papier à me remettre.

LE DOCTEUR, regardant à des montres.

Je ne serai donc pas long-temps ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Non, non.

M. DE SAINT-VENANT.

Le voici.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je savais bien qu'il viendrait, parce que je lui ai

donné un mémoire à examiner, qu'il ne voudra sûrement pas payer.

M. DE SAINT-VENANT.

Restez là à causer tout bas ; je le préviendrai.

Mme. DE BRÉVILLE.

Ah ! oui, cela est fort bien imaginé.

LE DOCTEUR.

Je vais donc me rasseoir auprès de vous ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Sans doute.

SCÈNE VI.

Mme. DE BRÉVILLE, M. DE BRÉVILLE, LE DOCTEUR, M. DE SAINT-VENANT.

M. DE BRÉVILLE.

Qu'est-ce que tu fais donc là, à lire tout seul, Saint-Venant ?

M. DE SAINT-VENANT.

C'est qu'ils sont tous deux à consulter....

M. DE BRÉVILLE.

Comment ? est-ce qu'elle est malade ? Dites-donc, docteur.

LE DOCTEUR.

Mais.... Il y a de l'épaississement dans les humeurs, et il est question de diviser tout cela.

M. DE BRÉVILLE.

Elle s'est portée à merveille tous ces jours-ci.

LE DOCTEUR.

Cela ne fait rien ; dans ce moment, toute la nature est en mouvement ; enfin, elle a beaucoup toussé, à ce qu'elle m'a dit, et voilà ce qu'il faut empêcher.

M. DE BRÉVILLE.

Elle a toussé ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Sûrement.

M. DE BRÉVILLE.

Je ne m'en suis pas aperçu.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je le crois bien, vous ne prenez jamais garde à rien de ce qui m'intéresse. (*Elle tousse.*) Cela m'abîme la poitrine.

LE DOCTEUR.

Voilà pourquoi il faut diviser, en adoucissant.

M. DE BRÉVILLE.

Et qu'est-ce que vous lui ordonnez pour cela, docteur?

LE DOCTEUR.

De prendre le lait.

M. DE BRÉVILLE.

Rien n'est plus aisé.

LE DOCTEUR.

Mais il faut que ce soit à la campagne.

M. DE BRÉVILLE.

Vous le croyez?

LE DOCTEUR.

Sans difficulté; l'air y est pur, dans ce temps-ci; il est balsamique; vous concevez cela?

M. DE BRÉVILLE.

Très-bien, et cela convient fort à mes projets.

Mme. DE BRÉVILLE.

Réellement?

M. DE BRÉVILLE.

Oui, parce que nous pourrions bien n'en pas revenir, même avant l'hiver.

Mm. DE BRÉVILLE.

Cela serait charmant!

LE DOCTEUR.

Mais, en ce cas-là, nous pourrions éviter le lait.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je l'aimerais mieux.

LE DOCTEUR.

Et moi aussi; je suis ennemi des médicamens; il faut laisser agir la nature, autant qu'il est possible; quand on a du temps devant soi, je m'explique.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je craignais que l'ordonnance du docteur ne vous eût pas convenu.

M. DE BRÉVILLE.

Pourquoi donc? J'ai toujours compté que vous viendriez avec moi.

Mme. DE BRÉVILLE.

Vous savez bien que je vous suivrai toujours partout.

M. DE BRÉVILLE.

En ce cas-là, je vois que, pour récompenser votre complaisance, il faudra que je paie ce diable de mémoire-là.

Mme. DE BRÉVILLE.

Il n'est pas bien cher.

M. DE BRÉVILLE.

Non, cinquante louis, ce n'est rien; et pour des chiffons encore!

LE DOCTEUR.

Ah ça, madame, vous ferez ce que je viens de vous ordonner?

Mme. DE BRÉVILLE.

Vous en pouvez être sûr, cher docteur.

LE DOCTEUR.

Allons; je m'enfuis.

SCÈNE VII.

Mme. DE BRÉVILLE, M. DE SAINT-VENANT, M. DE BRÉVILLE.

M. DE SAINT-VENANT.

Je t'avouerai que j'étais fort surpris de te voir encore à Paris dans cette saison-ci.

M. DE BRÉVILLE.

C'est que tout ce qu'il me faut pour partir n'est pas encore prêt.

M. DE SAINT-VENANT.

Je suis sûr que, dès que le temps sera remis, Bréville sera très-agréable à habiter.

M. DE BRÉVILLE.

Je ne le crois pas trop.

Mme. DE BRÉVILLE.

Pourquoi donc, monsieur ?

M. DE BRÉVILLE.

Au reste, cela m'est égal; comme je n'irai pas, cette année...

Mme. DE BRÉVILLE.

Qu'est-ce que vous dites donc ? monsieur, y pensez-vous ?

M. DE BRÉVILLE.

Très-fort.

Mme. DE BRÉVILLE.

Mais, cela n'est pas raisonnable.

M. DE BRÉVILLE.

Pardonnez-moi; une terre où il n'y a ni fleurs, ni fruits, ni gibier, ne saurait être agréable à habiter.

Mme. DE BRÉVILLE.

Bréville n'est point du tout comme cela; c'est une idée bien extraordinaire que celle que vous en avez, cette année.

M. DE SAINT-VENANT.

Comment, tu n'iras point du tout ?

M. DE BRÉVILLE.

Non, je veux aller dans ma terre de Provence. Il faut voir quelquefois ses biens par soi-même ; c'est là où sont mes plus grands revenus.

Mme. DE BRÉVILLE.

Et vous comptez, monsieur, que je vous suivrai dans ce pays-là ?

M. DE BRÉVILLE.

Oui, madame.

Mme. DE BRÉVILLE.

Moi, je puis vous certifier que non. Je ne vous ai pas apporté une fortune aussi considérable que la mienne, pour m'exiler des environs de Paris et m'en aller au bout du monde.

M. DE BRÉVILLE.

Ce n'est pas aller au bout du monde que d'aller dans une terre qui est auprès d'Arles.

Mme. DE BRÉVILLE.

Quitter tous mes parens !

M. DE BRÉVILLE.

Que vous ne voyez jamais.

Mme. DE BRÉVILLE.

J'y suis très-déterminée ; non, monsieur, je n'irai pas.

M. DE BRÉVILLE.

Vous y viendrez.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je me ferai plutôt séparer de vous.

M. DE BRÉVILLE.

Cela ne se peut pas.

Mme. DE BREVILLE.

Oh ! que si, tout est possible ; et vous me rendrez mon bien.

M. DE BRÉVILLE.

Non. Si vous voulez vous séparer, il faudra que vous alliez au couvent, et l'on vous adjugera deux mille écus de pension ; voilà tout ce que vous aurez.

Mme. DE BRÉVILLE.

Eh bien, nous plaiderons.

M. DE BRÉVILLE.

Vous perdrez votre procès.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je ne crois pas cela ; je connais tous les juges.

M. DE BRÉVILLE.

Moi, j'irai les trouver, mon contrat de mariage à la main.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je veux le voir.

M. DE BRÉVILLE.

Je vais aller chez mon notaire, et je vous le rapporte à l'instant.

SCÈNE VIII.

Mme. DE BRÉVILLE, M. DE SAINT-VENANT.

Mme. DE BRÉVILLE.

C'est une chose affreuse, comme nous sommes toujours traitées par les hommes ! Toujours leurs esclaves ! N'est-il pas bien injuste que ce soient eux qui aient fait les lois ? Mais, dites-moi donc, Saint-Venant, est-ce que, si je plaidais, je perdrais mon procès ?

M. DE SAINT-VENANT.

Cela pourrait arriver.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je serais obligée de vivre dans un couvent ?

M. DE SAINT-VENANT.

Je le crois.

Mme. DE BRÉVILLE.

Et je n'aurais plus que deux mille écus de rente ?

M. DE SAINT-VENANT.

Je n'en serais pas surpris.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je voudrais consulter.

M. DE SAINT-VENANT.

Voici justement Gernon qui arrive ; il est maître des requêtes, il rapporte au conseil, il pourra vous dire ce qui vous arrivera, si vous plaidez.

SCÈNE IX.

Mme. DE BRÉVILLE, M. DE GERNON, M. DE SAINT-VENANT, DUMAI.

DUMAI.

Monsieur de Gernon.

Mme. DE BRÉVILLE.

Venez, monsieur de Gernon ; j'ai le plus grand besoin de vous.

M. DE GERNON.

Moi, madame, je viens vous dire que je ne peux plus absolument jouer les rôles d'amoureux, dans vos comédies ; rien ne m'ennuie autant. Je veux des rôles de caractère, comiques, en un mot.

Mme. DE BRÉVILLE.

Mais, je vous prie, écoutez-moi ; il n'est pas du tout question de cela.

M. DE GERNON.

Pardonnez-moi, madame, j'ai eu la complaisance...

Mme. DE BRÉVILLE.

Voulez-vous avoir celle de m'entendre?

M. DE GERNON.

Très-volontiers ; mais, à condition....

Mme. DE BRÉVILLE.

A condition que vous me direz si je puis me séparer de mon mari.

M. DE GERNON.

Vous séparer de votre mari!

Mme. DE BRÉVILLE.

Oui, monsieur, me séparer, et jouir de tout le bien que je lui ai apporté en mariage.

M. DE GERNON.

Cela n'est pas aisé ; il faut savoir comment est fait le contrat.

Mme. DE BRÉVILLE.

Il va l'apporter.

M. DE GERNON.

Nous verrons.

Mme. DE BRÉVILLE.

Où cela se plaidera-t-il ?

M. DE GERNON.

Au Châtelet d'abord.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je n'y connais personne, je perdrai.

M. DE GERNON.

Vous pourrez en appeler au Parlement.

Mme. DE BRÉVILLE.

Et gagnerai-je, au Parlement? je dis, en sollicitant vivement mes juges ?

M. DE GERNON.

Je n'en sais rien ; mais cela ne doit pas vous inquiéter : vous pourrez en appeler au Conseil.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je le pourrais ?

M. DE GERNON.

Certainement ; et, comme nous cassons tous les jours des arrêts du Parlement, il pourrait arriver qu'à la fin vous gagneriez; mais ce serait vous tromper que de vous en assurer.

Mme. DE BRÉVILLE.

Vous le croyez ?

M. DE GERNON.

Je vous dis vrai. Mais, quelle est votre folie, de vouloir plaider ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Comment, folie ?

M. DE GERNON.

Oui, pourquoi vous séparer ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Comment, monsieur, un homme qui jouit de tout mon bien, et qui veut me mener au bout du monde, dans un désert, ou en sa terre !

M. DE GERNON.

Un désert, ou en sa terre ? De quel côté donc ?

Mme. DE BRÉVILLE.

C'est auprès d'Arles.

M. DE GERNON.

En Provence ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Je crois que oui.

M. DE GERNON.

Ah ! mon Dieu, il y a long-temps que je sollicite une intendance dans ce pays-là !

Mme. DE BRÉVILLE.

Vous ?

M. DE GERNON.

Oui ; c'est un pays charmant.

Mme. DE BRÉVILLE.

Où il n'y a personne, peut-être ?

M. DE GERNON.

Pardonnez-moi, il est très-habité.

Mme. DE BRÉVILLE.

Par des provinciaux, des gens lourds, bornés ?

M. DE GERNON.

En Provence ? point du tout.

Mme. DE BRÉVILLE.

Ils peuvent avoir de l'esprit, mais nulle sorte de gaieté.

M. DE GERNON.

Ah ! de la gaieté ! On n'entend, dans ce pays-là, que le galoubet et le tambourin.

Mme. DE BRÉVILLE.

Réellement ?

M. DE GERNON.

On y danse tous les jours.

Mme. DE BRÉVILLE.

Et, vous le croyez ?

M. DE GERNON.

Je l'ai vu, et tous les paysans et paysannes sont mis à ravir ! et tenez, vous en avez vu à l'Opéra.

Mme. DE BRÉVILLE.

Quoi donc ?

M. DE GERNON.

Les ballets provençaux.

Mme. DE BRÉVILLE.

Oui, vraiment ; est-ce que c'est cela ?

M. DE GERNON.

Oui, sans doute.

Mme. DE BRÉVILLE.

Et moi qui ne désirais pas autre chose !

M. DE GERNON.

Je vous réponds que vous serez très-contente de ce pays-là, si vous y allez.

Mme. DE BRÉVILLE.

Sûrement, j'irai.

M. DE GERNON.

Quoi, réellement ?

Mme. DE BRÉVILLE.

N'en doutez-pas ; mais ce qui me divertit....

(Elle rit.)

M. DE GERNON.

Quoi donc ?

Mme. DE BRÉVILLE.

C'est mon mari, qui va arriver avec son contrat à la main !

(Elle rit.)

M. DE GERNON.

Pour plaider ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Oui. (*Elle rit.*) Je crois que le voilà.

M. DE SAINT-VENANT.

Comment allez-vous faire ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Ne vous embarrassez pas. Vous allez voir.

SCÈNE X.

Mme. DE BRÉVILLE, M. DE BRÉVILLE, M. DE SAINT-VENANT, M. DE GERNON.

M. DE BRÉVILLE.

Madame, si vous voulez lire ce contrat....

Mme. DE BRÉVILLE.

Je verrai que vous êtes un très-grand comédien !

M. DE BRÉVILLE.

Que voulez-vous donc dire ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Je veux dire, que nous vous avons fait tantôt jouer à miracle une scène de proverbe.

M. DE BRÉVILLE.

Une scène de proverbe ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Oui, d'un mari qui se brouille avec sa femme.

M. DE BRÉVILLE.

Quoi ! c'était une répétition ?....

Mme. DE BRÉVILLE.

Que nous vous faisions faire.

M. DE BRÉVILLE.

Et vous viendrez en Provence ?

Mme. DE BRÉVILLE.

C'est tout ce que je désire.

M. DE BRÉVILLE.

Parbleu, j'en ai bien été la dupe !

M. DE GERNON.

Tu veux aller en Provence, cette année ?

M. DE RRÉVILLE.

Mais, je ne suis pas encore bien déterminé ; ce sera selon que les perdreaux donneront ici.

M. DE GERNON.

On dit qu'il n'y aura pas tant de mal qu'on le croyait.

M. DE BRÉVILLE.

En ce cas....

Mme. DE BRÉVILLE.

Vous iriez à Bréville ?

M. DE BRÉVILLE.

J'en aurais assez d'envie ; j'ai commencé des choses que je voudrais voir achevées.

Mme. DE SAINT-VENANT.

Feras-tu un jardin anglais ?

M. DE BRÉVILLE.

Peut-être bien.

M. DE SAINT-VENANT à Mme. de Bréville.

Nous le tenons.

Mme. DE BRÉVILLE.

Cela serait charmant !

M. DE BRÉVILLE.

C'est un peut-être.

Mme. DE BRÉVILLE.

Non, point du tout. On fait des murs de terrasse sur des terrains inégaux.

M. DE BRÉVILLE.

Oui, des murs de terrasse ! cela ne coûte rien ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Peut-être que je confonds. Ah ! voilà madame de Favières.

SCÈNE XI.

M. DE BRÉVILLE, Mme. DE BRÉVILLE, Mme. DE FAVIÈRES, M. DE GERNON, M. DE SAINT-VENANT.

Mme. DE FAVIÈRES.

Vous aurez trouvé que j'ai été bien long-temps, madame ; mais c'est qu'il y avait un monde chez madame de Bérancourt.... J'ai cru que cela ne finirait jamais.

Mme. DE BRÉVILLE.

Nous ne nous sommes pas ennuyés pendant ce

temps-là ; cela n'est pas bien honnête à vous dire ; mais c'est que nous avons fait une recrue pour la campagne.

Mme DE FAVIÈRES.

Comment, une recrue ?

Mme. DE BRÉVILLE.

Oui. C'est M. de Bréville qui joue la comédie à merveille.

Mme. DE FAVIÈRES.

Réellement ?

Mme. DE SAINT-VENANT.

Rien n'est plus vrai.

M. DE BRÉVILLE.

Oui, que c'est une mauvaise plaisanterie qu'on m'a faite.

Mme. DE FAVIÈRES.

Expliquez-moi donc cela ?

M. DE BRÉVILLE.

Ils prétendent m'avoir fait jouer le rôle d'un mari qui se brouille avec sa femme.

Mme. DE FAVIÈRES.

Mais cela ne vous va point du tout.

Mme. DE BRÉVILLE.

Il l'a cependant joué on ne peut pas mieux !

M. DE BRÉVILLE.

Vous m'avez impatienté aussi.

Mme. DE FAVIÈRES.

Vous qui êtes la complaisance même.

M. DE BRÉVILLE.

Oui, oui, demandez-le-leur.

Mme. DE FAVIÈRES.

Je n'ai pas besoin de le demander, je sais que vous

ne vous opposez à rien de ce qu'on propose, qui peut faire plaisir.

M. DE BRÉVILLE.

Quand ce sont des choses raisonnables.

Mme. DE BRÉVILLE.

Vous en ai-je jamais proposé d'autres, monsieur ?

M. DE BRÉVILLE.

Nous, mais vous en faites quelquefois, sans m'en prévenir, qui ne me conviennent point du tout.

Mme. DE BRÉVILLE.

C'est que je l'ignore. Par exemple, aujourd'hui, j'avais envie d'avoir une Rosière à Breville....

M. DE BRÉVILLE.

Une Rosière ! ah ! je ne crois pas celui-là. Si je le savais, je n'irais plutôt pas de l'été.

Mme. DE BRÉVILLE.

Voilà ce que j'ai pensé, j'ai imaginé que cela pourrait vous déplaire.

M. DE BRÉVILLE.

Une Rosière ? Chez moi !

Mme. DE BRÉVILLE.

Mais, demandez à Saint-Venant.

M. DE SAINT-VENANT.

Je suis témoin que la réflexion a détruit promptement ce projet.

M. DE BRÉVILLE.

Il était joli !

Mme. DE BRÉVILLE.

Je vous dis que j'ai pensé que cela vous déplairait.

M. DE BRÉVILLE.

Vous en pouvez être très-certaine.

Mme. DE FAVIÈRES.

Ne vous fâchez donc pas, puisqu'il n'en est plus question.

M. DE BRÉVILLE.

Mais vous devez sentir, vous, madame, comme cela eût été ridicule.

M. DE GERNON.

Cela fait pourtant toujours une assez jolie fête.

M. DE BRÉVILLE.

Oui, surtout pour moi, qui ne les peux pas souffrir.

M. DE GERNON.

Il est vrai que je n'en ai lu que des descriptions.

M. DE BRÉVILLE.

Où il y a sûrement du romanesque. Il n'en faut pas davantage pour tourner la tête des femmes.

Mme. DE FAVIÈRES.

Eh bien, moi, je ne suis pas comme cela, parce que j'en ai vu, et je n'y trouve rien d'agréable; je le disais encore tout à l'heure à madame de Bréville.

M. DE BRÉVILLE.

Qui ne vous a peut-être pas crue?

Mme. DE BRÉVILLE.

Vous voulez donner là de moi une jolie opinion.

Mme. DE FAVIÈRES.

Je vous assure qu'elle n'a pas hésité un moment à penser de même que moi.

Mme. DE BRÉVILLE.

Cela n'est pas difficile.

M. DE BRÉVILLE.

Allons, allons, je m'en vais. Soupez-vous ici, madame?

Mme. DE BRÉVILLE.

Sûrement, madame de Favières y reviendra.

M. DE BRÉVILLE.

Ah! je ne savais pas cela.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je ne vous cache pourtant rien.

M. DE BRÉVILLE.

Voilà ce que je ne crois pas.

Mme. DE BRÉVILLE.

Demandez plutôt.

M. DE BRÉVILLE.

Gernon, souperas-tu avec nous?

M. DE GERNON.

Non, je suis engagé.

M. DE BRÉVILLE.

Et Saint-Venant?

M. DE SAINT-VENANT.

Sûrement. Si tu viens à l'Opéra, tu me ramèneras.

M. DE BRÉVILLE.

Eh bien, allons-y ensemble.

M. DE SAINT-VENANT.

Je le veux bien; je vais renvoyer mes chevaux.

M. DE BRÉVILLE.

Madame, je vous remercie d'avoir empêché la Rosière.

Mme. DE FAVIÈRES.

Cela m'a été très-facile. Irez-vous bientôt à Bréville?

M. DE BRÉVILLE.

La semaine prochaine, si vous y venez.

Mme. DE FAVIÈRES.

Sûrement j'irai.

M. DE BRÉVILLE.

Eh bien, voilà qui est décidé.

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

Mme. DE BRÉVILLE, Mme. DE FAVIÈRES.

Mme. DE FAVIÈRES.

A propos, madame, nous aurons nos chapeaux.

Mme. DE BRÉVILLE.

Ah! cela est bien aimable à vous! Ils sont plaisans les hommes! ne le trouvez-vous pas?

Mme. DE FAVIÈRES.

Oui, ils veulent toujours mener.

Mme. DE BRÉVILLE.

Et, avec cela, ils ne font jamais que ce que nous voulons.

Mme. DE FAVIÈRES.

Cela est vrai au moins.

Mme. DE BRÉVILLE.

Je vous conterai ce qui m'est arrivé, avec monsieur de Bréville, tout à l'heure.

Mme. DE FAVIÈRES.

Je vous avoue que je ne l'ai pas compris.

Mme. DE BRÉVILLE.

En nous en allant à la comédie, je vous conterai cela.

M. DE FAVIÈRES.

Mais, il est temps d'y aller.

Mme. DE BRÉVILLE.

Oui, oui; nous n'arriverons pas avant le second acte.

Mme. DE FAVIÈRES.

A la bonne heure. Moi, je ne veux jamais voir le premier acte.

Mme. DE BRÉVILLE.

Vous avez bien raison, cela est du plus mauvais

ton ! Sans cela, comment saurait-on que vous arrivez ? Comment attirer sur soi l'attention des spectateurs ?

Mme. DE FAVIÈRES.

Je n'oublie jamais de parler très-haut et très-longtemps, en entrant dans ma loge.

Mme. DE BRÉVILLE.

Et moi de même. Il n'y a que les espèces qui ne font pas de bruit, en arrivant au spectacle.

FIN DE LA ROSIÈRE.

LA PROMENADE
DES TUILERIES,
NEUVIÈME JOURNÉE.

NOMS DES PERSONNAGES.

M. DE GOURCI.
M. DE BERNOR.
Mme. DE GÉRANCE.
Mme. DE VERBON.
Mme. D'ORANCI.
Mlle. D'ORANCI.
L'ABBÉ DU PERLIER.
LE PRÉSIDENT DE LEURVAL.
Mlle FLORINE.
Mlle. ROSINE.
LE MARQUIS, Officier aux Gardes.
Mme. DE BÉRANCOURT.
Mme. DESCRUSEAUX.
Mme. DE BRIDOR.
Mme. D'AUTIÈRES.
LE COMTE, } Officiers aux gardes.
LE CHEVALIER, }

La scène est dans le jardin des Tuileries.

LA PROMENADE
DES TUILERIES,
NEUVIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE BERNOR, M. DE GOURCI.

M. DE GOURCI.

Ne trouvez-vous pas qu'il est de trop bonne heure pour se promener, monsieur de Bernor ?

M. DE BERNOR.

Eh bien, asseyons-nous.

M. DE GOURCI.

Voulez-vous que nous nous mettions ici ?

M. DE BERNOR.

Non, un peu plus loin ; nous aurons plus d'air.

M. DE GOURCI.

Vous avez raison.

M. DE BERNOR.

Tenez, nous ne serons pas mal ici.

M. DE GOURCI.

Eh bien, mettons, mettons-nous ici.

M. DE BERNOR.

Nous n'y aurons plus rien à craindre du soleil.

M. DE GOURCI.

Non, sûrement.

M. DE BERNOR.

Dans ce temps-ci, je trouve qu'il fait très-beau aux Tuileries.

M. DE COURCI.

Il est vrai; mais, ne trouvez-vous pas qu'aujourd'hui il fait trop chaud?

M. DE BERNOR.

Il ne fera pas plus chaud cet été.

M. DE GOURCI.

Nous aurons bientôt de l'orage, si cela dure.

M. DE BERNOR.

Oui, et le temps, après cela, sera dérangé pour un mois.

M. DE GOURCI.

Et nous nous chaufferons à la Saint-Jean.

M. DE BERNOR.

Vous n'avez pas encore été à la campagne, cette année?

M. DE GOURCI.

Non, j'attends les vacances; alors, à la bonne heure.

M. DE BERNOR.

Quand on n'y fait pas travailler, on n'y peut pas rester long-temps de suite.

M. DE GOURCI.

Voilà ce que je dis; je crains la tentation; et, si j'y allais de bonne heure, je serais obligé d'y faire faire quelque chose, quand ce ne serait que pour m'y occuper.

M. DE BERNOR.

Oui, parce qu'on ne peut pas y avoir toujours du monde.

M. DE GOURCI.

C'est cela; et puis les journées sont longues, et on ne peut y être à l'air.

M. DE BERNOR.

Sans doute ; et d'ailleurs, qu'y faire ?

M. DE GOURCI.

Au lieu que, dans les vacances, on n'a pas le temps de s'ennuyer.

M. DE BERNOR.

Alors, l'on a ses enfans, ses petits-enfans...

M. DE GOURCI.

Et puis la chasse, les vendanges, le jeu; et la journée s'écoule doucement, sans qu'on y pense.

M. DE BERNOR.

Il n'y a pas de langueur alors ; on n'est pas obligé d'avoir des ennuyeux chez soi, pour n'être pas seul.

M. DE GOURCI.

Oui, d'avoir son curé, par exemple.

M. DE BERNOR.

Mais, j'aime assez à causer, le matin, avec le mien.

M. DE GOURCI

A-t-il de l'esprit ?

M. DE BERNOR.

Mais, il est instruit, et il a pour le moins beaucoup de bon sens.

M. DE GOURCI.

C'est bien quelque chose.

M. DE BERNOR.

Il a mieux que cela : c'est qu'il est rempli d'humanité, et qu'il s'occupe essentiellement de ses devoirs. C'est ce qu'on appelle un parfaitement honnête homme.

M. DE GOURCI.

Je jurerais, de la façon dont vous le peignez, que vous faites ensemble souvent des actes de bienfaisance.

M. DE BERNOR.

Il prêche fort la bienfaisance ; et, pour qu'elle s'établisse solidement, voici ce qu'il me dit :

M. DE GOURCI.

Ah, ah ! voyons ?

M. DE BERNOR.

La bienfaisance est le devoir des riches, et la reconnaissance celui des pauvres.

M. DE GOURCI.

Et vous l'approuvez, je crois ?

M. DE BERNOR.

Je vous en réponds.

M. DE GOURCI.

Ah ! voilà madame de Gérance.

M. DE BERNOR.

Oui vraiment ! et sa belle-fille est avec elle.

M. DE GOURCI.

Savez-vous qu'elle est fort bien ?

M. DE BERNOR.

Je le crois ; et, il faut que cela soit, car les femmes lui rendent justice, et disent que c'est la plus belle femme de Paris.

M. DE GOURCI.

Il faut donc qu'il y ait quelques *mais*.

M. DE BERNOR.

Le *mais* est qu'elles ne lui trouvent point de physionomie.

M. DE GOURCI.

C'est qu'elle n'en a pas vis-à-vis d'elles.

M. DE BERNOR.

Oui, mais vis-à-vis des hommes elle n'en manque pas.

M. DE GOURCI.

Elles viennent à nous.

M. DE BERNOR.

Je serai bien aise de la voir de près.

M. DE GOURCI.

Mais, la belle-mère n'est pas mal.

M. DE BERNOR.

Elle est charmante!

M. DE GOURCI.

Je voudrais bien qu'il leur prît fantaisie de s'asseoir.

M. DE BERNOR.

Je vais le leur proposer.

SCÈNE II.

Mme. DE GÉRANCE, Mme. DE VERBON, M. DE GOURCI, M. DE BERNOR.

Mme. DE GÉRANCE.

Ah! vous voilà, messieurs; il n'y a personne ici, aujourd'hui.

M. DE GOURCI.

On ne peut pas dire cela, mesdames, quand on vous y voit toutes les deux, qu'on a ce bonheur-là.

Mme. DE GÉRANCE.

Vous êtes bien honnêtes. Eh bien, nous allons nous asseoir auprès de vous.

M. DE BERNOR.

Tenez, madame, prenez encore cette chaise-là.

Mme. DE GÉRANCE.

Ah! vous êtes bien bon. Mon enfant, êtes-vous bien?

Mme. DE VERBON.

Oui, maman.

Mme. DE GÉRANCE.

Nous venons de l'Opéra.

M. DE BERNOR.

Il n'y en a pas aujourd'hui.

Mme. DE GÉRANCE.

Nous avions oublié que, dans ce temps-ci, il n'y a pas de jeudi.

Mme. DE VERBON.

J'ai été toute prête de vous le dire, maman, et puis, je ne sais pas comment cela s'est fait, je ne m'en suis pas souvenue.

Mme. DE GÉRANCE.

Voilà comme elle est, ma belle-fille, elle a toujours beaucoup de choses à me dire dont elle ne se souvient jamais.

Mme. DE VERBON.

En vérité, maman, vous allez me faire passer, devant ces messieurs, pour une étourdie.

Mme. DE GÉRANCE.

Croyez-vous qu'ils ne connaissent pas les jeunes femmes? Est-ce qu'ils n'en ont pas dans leurs familles?

Mme. DE VERBON.

Je suis bien sûre qu'ils en ont, et même de fort aimables.

M. DE BERNOR.

Est-ce que ma fille aurait l'honneur d'être connue de vous, madame?

Mme. DEVERBON.

Oui, monsieur, nous avons été trois ans ensemble dans le même couvent, et dans les mêmes classes.

M. DE BERNOR.

Vous voyez-vous à présent?

Mme. DE VERBON.

Non, monsieur, je n'ai pas encore eu l'honneur de l'aller chercher.

Mme. DE GÉRANCE.

Vous ne m'aviez pas dit cela, mon enfant, je vous y aurais menée.

M. DE BERNOR.

Vous avez, je crois, eu assez de visites à faire sans celle-là.

Mme. DE GÉRANCE.

Pardonnez-moi, monsieur; et puis, je trouve qu'il faut que les jeunes personnes n'oublient jamais leurs anciennes amies, quand elles sont dans le monde, à moins que ces amies ne s'y conduisent mal.

M. DE GOURCI.

Comme il arrive quelquefois.

M. DE BERNOR.

Mesdames, comment n'avez-vous pas été aux boulevards aujourd'hui ? Il devait y avoir du monde.

Mme. DE GÉRANCE.

Il y en avait aussi, et beaucoup; mais, j'ai de jeunes chevaux...

M. DE BERNOR.

Ah ! j'entends.

Mme. DE GÉRANCE.

C'est ce qui a fait que j'ai amené ici ma belle-fille, pour lui faire prendre l'air.

M. DE BERNOR.

Madame n'est pas grosse?

Mme. DE VERBON.

Non, monsieur.

Mme. DE GÉRANCE.

A propos, messieurs, vous saurez peut-être cela : Le procès de madame de Villarmi est-il jugé?

M. DE GOURCI.

Non, madame, son mari n'a pas voulu plaider ; il lui a rendu tout son bien, et il ne la verra plus.

Mme. DE GÉRANCE.

C'est se conduire on ne peut pas plus noblement.

M. DE BERNOR.

On le plaignait fort, lui.

Mme. DE GÉRANCE.

Ah ! c'est une grande extravagante !

Mme. DE VERBON.

Comment, son mari ne la verra plus ?

M. DE GOURCI.

Non, madame ; cela vous étonne ?

Mme. DE VERBON.

Je trouve qu'il faut qu'elle ait eu de grands torts vis-à-vis de lui, pour qu'il la méprise à ce point-là !

M. DE BERNOR.

Le public la méprise encore davantage.

Mme. DE VERBON.

Elle n'osera donc plus se montrer nulle part ?

M. DE BERNOR.

Je vous demande pardon, madame ; on la voit dans tous les spectacles, plus que jamais.

Mme. DE VERBON.

Je ne l'ai jamais vue ; mais j'espère ne la point rencontrer.

Mme. DE GÉRANCE.

Vous la plaindrez peut-être un jour.

Mme. DE VERBON.

Moi ?

Mme. DE GÉRANCE.

Oui ; ces femmes-là vous font croire aisément que ce sont leurs maris qui ont eu des torts avec elles.

Mme. DE VERBON.

Vous le croyez ?

Mme. DE GÉRANCE.

Souvenez-vous que, toutes les fois que vous rencontrerez une femme qu'on plaindra, en disant que son mari l'a rendue bien malheureuse, il y a à parier que cette femme avait une mauvaise tête, qui lui a fait tenir une mauvaise conduite.

Mme. DE VERBON.

Je crois que ces femmes-là ne me persuaderont pas.

Mme. DE GÉRANCE.

Vous ignorez à quel point elles savent se rendre intéressantes en racontant leurs malheurs. Il n'y a rien de si séduisant, pour une jeune personne surtout, et rien n'est plus dangereux.

M. DE BERNOR.

Vous avez raison, madame ; j'aimerais mieux voir ma fille causer avec des hommes.

Mme. DE VERBON.

Avant de parler à aucune femme, à présent, je demanderai toujours leurs noms.

Mme. DE GÉRANCE.

Qu'est-ce que cela vous apprendra ?

Mme. DE VERBON.

Qui elles seront.

Mme. DE GÉRANCE.

Et, sauriez-vous leurs histoires.

Mme. DE VERBON.

Ah ! cela est vrai. Comment donc faire ?

Mme. DE GERANCE.

Ne se pas lier légèrement, et sans bien connaître ;

car, très-souvent, ce sont plus les femmes qui perdent les femmes que les hommes.

Mme. DE VERBON.

Eh bien, maman, je vous prierai de me dire comment je devrai me conduire.

Mme. DE GÉRANCE.

Je n'attendrai pas que vous me le demandiez.

Mme. DE VERBON.

Vous n'aurez qu'à me regarder, pour m'avertir.

Mme. DE GÉRANCE.

Tenez, voilà madame votre tante avec sa fille.

Mme. DE VERBON.

Ma cousine? où donc cela?

Mme. DE GERANCE.

Devant vous.

Mme. DE VERBON.

Maman, allez-vous vous promener?

Mme. DE GÉRANCE.

Non, pas encore. Il fait trop chaud; mais vous pourrez aller avec ces dames, si vous en avez envie.

Mme. DE VERBON.

Ah! les voici qui viennent à nous.

SCÈNE III.

Mme. DE GÉRANCE, Mme. DE VERBON, Mme. D'ORANCI, Mlle. D'ORANCI, M. DE BERNOR, M. DE GOURCI.

Mme. D'ORANCI.

Nous sortons de chez vous, madame: on nous a dit que vous étiez allées à l'Opéra; je n'ai rien compris à cela.

Mme. DE GÉRANCE.

C'est une étourderie que nous avons faite; j'avais

oublié qu'il n'y en avait point. Mesdames, voulez-vous vous asseoir ?

Mme. D'ORANCI.

Pas encore ; je voudrais faire un tour avant, pour voir ce qui est ici ; ensuite, nous viendrions vous retrouver.

Mme. DE GÉRANCE.

Voulez-vous emmener ma belle-fille ?

Mme. D'ORANCI.

Volontiers ; mais, qu'allez-vous devenir ?

Mme. DE GÉRANCE.

Je resterai avec ces messieurs.

Mme. D'ORANCI.

Ah ! messieurs, je vous demande bien pardon : serait-ce pour moi que vous vous tenez debout ?

M. DE BERNOR.

Sûrement, madame.

Mme. D'ORANCI.

J'en suis désespérée. Allons, je ne veux pas vous importuner davantage. Venez-vous, ma nièce ?

Mme. DE VERBON.

Oui, ma tante. Maman, je suis bien fâchée...

M. DE GÉRANCE.

Accoutumez-vous donc à penser que je ne veux pas vous contraindre.

Mme. DE VERBON.

Nous vous rejoindrons bientôt.

SCÈNE IV.

Mme. DE GÉRANCE, M. DE BERNOR, M. DE GOURCI.

M. DE BERNOR.

Elle est très-bien, madame votre belle-fille !

M. DE GOURCI.

Et elle paraît encore plus aimable qu'elle n'est belle.

Mme. DE GÉRANCE.

Oui ; c'est une bonne enfant. Elle a envie de plaire.

M. DE BERNOR.

Elle n'a pour cela qu'à se montrer.

Mme. DE GÉRANCE.

Elle a le meilleur cœur du monde !

M. DE GOURCI.

Cela doit être, à la voir.

Mme. DE GÉRANCE.

J'étais un peu en garde contre les charmes de la jeunesse et de la nouveauté ; je craignais de m'aveugler, et je ne savais pas encore si je pourrais l'aimer ; cependant, modeste, douce et timide, ce qui n'annonce jamais un mauvais caractère...

M. DE BERNOR.

Eh bien ?

Mme. DE GÉRANCE.

Dans le cours de nos visites, un soir, nous arrivâmes chez madame de la Villardière ; il y avait vingt carrosses dans la cour. Je vous avouerai que j'eus un peu de peur pour mon enfant.

M. DE GOURCI.

Il y avait bien là de quoi intimider une jeune personne !

M. DE BERNOR.

Comme elle, surtout.

Mme. DE GÉRANCE.

En montant l'escalier, je me sentis prendre la main et la baiser.

M. DE GOURCI.

Par elle sûrement ?

Mme. DE GÉRANCE.

Je lui dis avec émotion : « Que faites-vous donc là, ma fille ? — Ah ! maman, me répondit-elle en tremblant, je me rassure. »

M. DE BERNOR.

Cela est tout-à-fait touchant.

Mme. DE GÉRANCE.

Vouz sentez bien que, dès ce moment, je sentis que je l'aimais, et que je l'aimerai toujours.

M. DE GOURCI.

Il serait impossible de s'en défendre.

M. DE BERNOR.

Ce, *maman*, *je me rassure*, qui part de l'âme...

M. DE GOURCI.

Et en tremblant, est délicieux !

Mme. DE GÉRANCE.

Ah ! je vous en prie, messieurs, dites-moi un peu ce que c'est que cet homme-là, en habit noir ? Il y a long-temps que je le connais de vue ; je le vois partout, sans pouvoir deviner quel est son état.

M. DE BERNOR.

Madame, c'est un de ces hommes qui semblent porter le temps sur leurs épaules, et chercher à s'en délivrer, sans pouvoir en venir à bout.

Mme. DE GÉRANCE.

Il ne fait donc rien ?

M. DE GOURCI.

Il a eu autrefois une charge, qu'il exerçait fort bien; il a trouvé qu'elle l'assujettissait trop, et a cru qu'il serait heureux d'avoir sa liberté, et à présent il ne sait qu'en faire; la vie est devenue un fardeau pour lui.

Mme. DE GÉRANCE.

Il y a des hommes malheureux comme celui-là.

M. DE GOURCI.

Parce qu'ils ont cessé d'être contraints, d'avoir des devoirs à remplir.

Mme. DE GÉRANCE.

On dit que c'est le désespoir des ministres disgraciés, de n'avoir plus rien à faire; qu'ils ont une peine incroyable à s'y accoutumer.

M. DE BERNOR.

Je le croirais assez.

Mme. DE GÉRANCE.

Une de mes amies avait un oncle exilé, qui avait été ministre. De désespoir de n'être plus en place, sa tête s'était un peu dérangée. Elle imagina de lui faire donner tous les jours douze placets. Il avait le temps de les lire. Il y répondait très-bien. Cette occupation lui remit entièrement la tête. Tous ses voisins venaient le consulter; il les conseillait à merveille, et il a fini par se trouver heureux d'être loin de la cour et des affaires.

M. DE GOURCI.

C'est un genre de bonheur qui excite peu d'envie.

Mme. DE GÉRANCE.

Une femme légère, à la vérité, lui dit un jour: « Comment pouvez-vous vous trouver heureux de n'être plus rien? »

M. DE BERNOR.

Eh bien?

Mme. DE GÉRANCE.

« Madame, lui répondit-il sensément, en m'éveillant tous les matins, je suis délivré d'une grande inquiétude. »

M. DE GOURCI.

Et laquelle donc ?

Mme. DE GÉRANCE.

« De celle de tous les ministres ; je ne crains plus d'être renvoyé. »

M. DE BERNOR.

Cet homme-là fut très-heureux d'avoir une pareille nièce !

M. DE GOURCI.

Oh ! bien, notre homme n'a point de nièce ; c'est sa montre qu'il consulte sans cesse ; il trouve que toutes les horloges retardent. « Messieurs, dit-il, au foyer de l'Opéra, en regardant la pendule, il est plus tard que cela. »

Mme. DE GÉRANCE.

Il va à l'Opéra assez souvent ?

M. DE GOURCI.

Tous les jours, mais il ne fait que se promener dans les corridors ; il ne sait, ne voit, ni n'écoute ce que l'on joue ; il dit seulement de temps en temps : l'Opéra finira tard aujourd'hui.

M. DE BERNOR.

Et, d'impatience, il sort avant qu'il soit fini.

Mme. DE GERANCE.

Il voudrait donc tout avancer ?

M. DE BERNOR.

Oui, voilà comme il est.

M. DE GOURCI.

Tenez, voyez-le ; il vient de s'asseoir, le voilà qui regarde à sa montre.

Mme. DE GÉRANCE.

Je parie qu'il va s'en aller.

M. DE GOURCI.

Vous avez raison, madame : vous le connaissez à présent comme nous.

Mme. DE GÉRANCE.

Je connais encore quelques hommes qui lui ressemblent.

M. DE BERNOR.

Ah ! voilà l'abbé du Perlier.

Mme. DE GÉRANCE.

Je serai fort aise de le voir.

M. DE GOURCI.

Vous le connaissez, madame ?

Mme. DE GÉRANCE.

Très-fort, et je l'aime beaucoup.

M. DE GOURCI.

Le voilà qui vient à nous.

M. DE BERNOR.

Il sera sûrement fort aise de causer avec vous ; ainsi, madame, nous allons vous laisser avec lui.

Mme. DE GÉRANCE.

Messieurs, en vous remerciant de votre complaisance. Je crains de vous avoir retenus trop long-temps ; mais j'étais bien aise d'avoir l'honneur de vous voir et de m'entretenir avec vous.

SCÈNE V.

Mme. DE GÉRANCE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Quoi, madame, vous êtes ici toute seule !

Mme. DE GÉRANCE.

J'étais avec ces deux messieurs, pendant que ma

belle-fille est allée se promener avec sa tante et sa cousine.

L'ABBÉ.

Il fait un bien beau temps aujourd'hui, madame.

Mme. DE GÉRANCE.

On le trouve un peu chaud.

L'ABBÉ.

Ma foi, non; le printemps est passé.

Mme. DE GÉRANCE.

Je le sais bien. L'Abbé, vous devriez venir dîner demain avec nous.

L'ABBÉ.

Je ne le peux pas.

Mme. DE GÉRANCE.

Pourquoi donc?

L'ABBÉ.

Parce que je vais demain voir une chose qu'il y a trente ans que je remets à voir d'année en année.

Mme. DE GÉRANCE.

Qu'est-ce que c'est?

L'ABBÉ.

Le pré Saint-Gervais, qui est à ce qu'on dit une chose délicieuse dans ce temps-ci.

Mme. DE GÉRANCE.

Je me rappelle que mon maître à dessiner m'en parlait toujours beaucoup.

L'ABBÉ.

Tous les peintres en sont enchantés!

Mme. DE GÉRANCE.

Mais vous iriez aussi-bien après-demain.

L'ABBÉ.

Non, parce que j'y vais avec des étrangers, et que sans cela je remettrais toujours, et n'irais jamais.

Mme. DE GÉRANCE.

C'est derrière Ménil-Montant, je crois?

L'ABBÉ.

Oui, madame.

Mme. DE GÉRANCE.

Qu'est-ce que ce peut être?

L'ABBÉ.

On m'a dit que c'étaient des prairies du plus beau vert du monde, des vergers, des haies en fleurs, des champs d'œillets, de roses, et tout cela d'une fraîcheur, comme il n'y en a point ailleurs!

Mme. DE GÉRANCE.

Cela doit être charmant, comme vous le dites!

L'ABBÉ.

Ah! voilà le président de Leurval.

SCÈNE VI.

Mme. DE GÉRANCE, L'ABBÉ, LE PRÉSIDENT.

Mme. DE GÉRANCE.

Monsieur le Président, à quoi rêvez-vous donc, que vous passez comme cela sans nous voir?

LE PRÉSIDENT.

Je vous demande bien pardon, madame; c'est que je cherchais quelqu'un.

Mme. DE GÉRANCE.

Que vous n'avez pas trouvé? Asseyez-vous avec nous.

LE PRÉSIDENT.

Je ne demande pas mieux; car j'ai beaucoup couru aujourd'hui.

L'ABBÉ.

Et toujours à pied?

LE PRÉSIDENT.

Oui, les matins, quand je n'ai rien à faire.

Mme. DE GÉRANCE.

Et où allez-vous donc?

LE PRÉSIDENT.

Je sors sans aucuns projets; je marche jusqu'à ce que je trouve un événement; alors je m'arrête.

Mme. DE GÉRANCE.

Et vous allez comme cela d'événement en événement?

LE PRÉSIDENT.

Oui, et en vérité cela apprend à connaître le peuple, et c'est une étude nécessaire, surtout dans notre métier. J'écoute ces gens-là avec attention, je leur donne des conseils, dont ils me remercient; et quelquefois je me surprends à juger comme Périn Dandin.

Mme. DE GÉRANCE.

Ah! Président, je voudrais vous voir là à pérorer.

LE PRÉSIDENT.

Il y a toujours des choses intéressantes que l'on apprend comme cela, et beaucoup de bonnes actions, qui se font simplement par charité, et point par ostentation; mais par un principe qu'ils vous répètent quand vous les en louez.

Mme. DE GÉRANCE.

Quel est ce principe?

LE PRÉSIDENT.

Voilà ce qu'ils disent : S'il nous arrivait un pareil malheur, nous serions bien aises qu'on nous aidât.

Mme. DE GÉRANCE.

C'est de la bonne morale.

L'ABBÉ.

Ces gens-là ne savent pas qu'il y a une académie qui peut les couronner.

LE PRÉSIDENT.

Ils n'en ont jamais entendu parler seulement.

Mme. DE GÉRANCE.

Mais pourquoi se disent-ils souvent de si grosses injures entre eux, ayant le cœur aussi bon?

LE PRÉSIDENT.

C'est que ces injures-là ne leur font point de mal, qu'ils ne s'en veulent pas pour cela davantage, et que le tout finit souvent par se donner une prise de tabac, et par rire.

Mme. DE GÉRANCE.

Réellement?

LE PRÉSIDENT.

Je vois arriver cela tous les jours. Non-seulement, ils s'entr'aident parmi eux, mais ils aident aussi les autres quels qu'ils soient. Qu'il manque quelque chose à votre voiture, dans l'instant il y a cent conseils et cent bras à votre service; et ils sont charmés après cela quand ils vous voient rouler facilement.

Mme. DE GÉRANCE.

Je vois que j'avais tort d'avoir peur de leur ton.

L'ABBÉ.

Ils ont une philosophie un peu grossière, mais ils en ont une.

LE PRÉSIDENT.

Et une bonne, je vous en réponds.

L'ABBÉ.

Ils plaisantent à leur manière.

LE PRÉSIDENT.

Ils ont quelquefois des expressions très-singulières et très-énergiques.

L'ABBÉ.

Et très-énergiques, quoique des plus basses.

Mme. DE GÉRANCE.

Et pourquoi se battent-ils aussi souvent?

LE PRÉSIDENT.

C'est qu'ils aiment une justice prompte.

L'ABBÉ.

Oui, et ils se la font eux-mêmes.

LE PRÉSIDENT.

Je leur dis : « Au lieu de vous battre, allez vous plaindre chez le commissaire. — Oui, monsieur, me répondent-ils, il faudra que je donnions un écu, et j'aurons peut-être tort.

Mme. DE GÉRANCE.

Que dites-vous à cela, Président?

LE PRÉSIDENT.

Je réponds : « Mais vous vous exposez à aller en prison, vous n'en pourrez pas sortir facilement; et, que deviendront votre femme et vos enfans pendant ce temps-là? »

Mme. DE GÉRANCE.

Cela devrait les arrêter.

LE PRÉSIDENT.

« Eh! mais, monsieur, dit l'un d'eux, c'est que ce coquin-là vient de me casser une chose qui me coûtera douze sous à faire raccommoder. — N'est-ce que cela? je vais vous donner douze sous, et ne vous battez pas. — Non, monsieur, dit l'autre; il n'est pas juste que vous les payiez, je vais les donner. » Il les donne et s'en va.

Mme. DE GÉRANCE.

Et, comme cela, vous faites la police dans Paris?

LE PRÉSIDENT.

Je tâche de leur faire entendre raison, autant que je le puis, et cela m'amuse.

SCÈNE VII.

Mme. DE GÉRANCE, Mme. DE VERBON, Mme. D'ORANCI, Mlle. D'ORANCI, LE PRÉSIDENT, L'ABBÉ.

Mme. D'ORANCI.

Madame de Gérance, vous avez été long-temps sans nous revoir; c'est que ces jeunes personnes ont eu envie d'aller aux Champs-Élysées; mon carrosse était au Pont-Tournant, elles n'y ont pas plus tôt été qu'il leur a pris envie d'aller aux boulevarts, et nous venons vous proposer d'y aller.

Mme. DE GÉRANCE.

Mais, je n'aime point du tout les reculades.

Mme. D'ORANCI.

Ce sera moi qui vous mènerai, et mon cocher est sûr, je vous en réponds.

Mme. DE GÉRANCE.

Allons donc, puisque vous le voulez. Messieurs, je suis bien fâchée de vous quitter. L'Abbé, venez après-demain.

L'ABBÉ.

Je ferai ce que je pourrai.

SCÈNE VIII.

LE PRÉSIDENT, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

C'est une femme charmante que madame de Gérance, monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT.

A qui le dites-vous? J'en ai été amoureux comme un fou, moi qui vous parle.

L'ABBE.

Eh bien?

LE PRÉSIDENT.

Eh bien ! je lui fis un jour une belle Déclaration.

L'ABBÉ.

Elle se fâcha ?

LE PRÉSIDENT.

Point du tout.

L'ABBÉ.

Vous me surprenez fort !

LE PRÉSIDENT.

Bon ! Elle m'éclata de rire au nez. Cela me déconcerta, au point que je n'ai jamais osé lui en parler depuis.

L'ABBÉ.

Et vous avez continué de la voir ?

LE PRÉSIDENT.

Oui, je n'avais point de rival préféré, cela console. Mon amour s'est changé en amitié, la sienne est des plus agréables et des plus utiles ; elle m'en a donné des preuves que je n'oublierai de ma vie.

SCÈNE IX.

Mlle. FLORINE, Mlle. ROSINE, LE PRÉSIDENT, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce que c'est que ces deux dames, qui viennent de s'asseoir à côté de moi ? les connaissez-vous?

LE PRÉSIDENT.

Très-fort. Elles sont charmantes ; n'est-ce pas ?

L'ABBÉ.

Elles me paraissent fort gaies.

LE PRÉSIDENT.

Elles le sont aussi. Voulez-vous que je vous fasse faire connaissance avec elles ? vous en serez content.

L'ABBÉ.

Je ne demande pas mieux.

LE PRÉSIDENT.

Mesdames, vous ne voulez pas me regarder ; je vous avertis que j'en suis très-piqué.

Mlle. FLORINE.

Ah ! monsieur le président, nous vous avions bien vu ; mais nous ne savions pas si vous voudriez nous reconnaître.

LE PRÉSIDENT.

Pour cela, j'aurais grand tort si je ne le voulais pas ; et voilà M. l'Abbé qui me le prouverait, car il vient de me prier de vous le présenter.

Mlle. ROSINE.

Il a bien de la bonté.

LE PRÉSIDENT.

C'est un homme de mérite, que je veux vous amener, et que vous serez bien aises de connaître.

L'ABBÉ.

Monsieur le Président me loue un peu trop devant vous, mesdames.

Mlle. FLORINE.

Pourquoi donc cela ?

Mlle. ROSINE.

Mais, nous serons charmées de vous recevoir, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

C'est que je serai très-embarrassé de soutenir la

bonne opinion qu'il veut bien vous donner de moi, mesdames.

Mlle. FLORINE.

Monsieur, nous ne recevons jamais d'abbés chez nous. Mais, d'abord que M. le Président vous amènera, nous en serons fort aises : car il n'en est jamais venu chez nous.

LE PRÉSIDENT.

Mesdames, vous conviendrez que M. l'Abbé est un homme de mérite ; quand vous saurez qu'il est prédicateur du roi....

Mlle ROSINE.

Vous êtes prédicateur, monsieur l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Oui, madame.

Mlle. FLORINE.

Cela est drôle d'être prédicateur ! Monsieur le Président, ne le trouvez-vous pas ?

LE PRÉSIDENT.

Vous avez bien l'air de n'aller jamais au sermon.

Mlle. ROSINE.

Je vous assure bien que non.

Mlle. FLORINE.

Pour moi, quand j'étais petite on m'y menait, et je m'y endormais toujours.

Mlle. ROSINE.

Oh ! nous n'usons guère de ce gibier-là.

L'ABBÉ, bas, au Président.

Gibier ! un sermon ! Elles ont un singulier ton, Président !

LE PRÉSIDENT.

Vous ne les connaissez pas encore.

Mlle. FLORINE.

Comment, monsieur l'Abbé, il faut que vous ap-

preniez un sermon comme cela par cœur, tout du long, tout du long ?

L'ABBÉ.

Oui, madame.

Mlle. ROSINE.

Oh ! pour moi, je n'aurais jamais pu prêcher.

Mlle. FLORINE.

Ni moi non plus : car je n'ai jamais pu seulement apprendre qu'une fois une chanson, encore était-elle bien courte.

L'ABBÉ, bas, au Président.

Président ?

Mlle. ROSINE, riant.

Ah ! nous serons charmées d'avoir chez nous un prédicateur.

Mlle. FLORINE, riant.

Cela nous fera bien rire, toujours.

L'ABBÉ, au Président.

Mais, Président...

LE PRÉSIDENT.

Attendez, attendez. Dites-moi un peu, madame, dansez-vous à l'Opéra nouveau qu'on va donner.

Mlle. ROSINE, riant.

Oui, monsieur, en Vestale.

Mlle. FLORINE, riant.

Et moi, en prêtresse ; mais j'aimerais mieux danser en prédicateur.

Mlle. FLORINE, Mlle. ROSINE, riant.

Ah, ah, ah, ah.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce que c'est donc que cela ?

LE PRÉSIDENT.

Elles sont folles !

Mlle. FLORINE, riant.

Monsieur le Président, vous nous amènerez M. le prédicateur.

L'ABBÉ.

En vérité....

Mlle. ROSINE, se levant en riant.

Adieu, monsieur l'Abbé.

M^ll^. FLORINE, riant.

Nous vous attendrons avec grand plaisir.

Mlle. ROSINE, riant.

Et avec bonne compagnie.

SCÈNE X.

LE PRÉSIDENT, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

C'est donc là ce qu'on appelle des filles d'Opéra ?

LE PRÉSIDENT.

Oui, mon cher Abbé ; et vous aviez raison de les trouver gaies.

L'ABBÉ.

Elle est jolie leur gaieté ! elle est bien spirituelle !

LE PRÉSIDENT.

Vous n'en connaissez pas encore toute l'étendue. Il faut que nous prenions jour pour les aller voir.

L'ABBÉ.

Oui, continuez la plaisanterie ; elle est ingénieuse !

LE PRÉSIDENT.

Je ne plaisante pas. Ne m'avez-vous pas dit que vous désiriez de les connaître ?

L'ABBÉ.

On ne distingue plus les femmes ; elles sont toutes mises de même.

LE PRÉSIDENT.

Je vous réponds que vous leur avez plu excessivement.

L'ABBÉ.

C'est donc avec l'esprit qu'elles nous ont montré là, qu'elles ruinent tant de gens?

LE PRÉSIDENT.

Vous voyez tout l'attrait qu'elles ont, puisque vous y avez été pris vous-même, et que vous n'avez pu vous en défendre.

L'ABBÉ.

Je ne comprends pas quelle est la faiblesse des hommes!

LE PRÉSIDENT.

Il serait aisé de vous l'expliquer; comme vous êtes casuiste, vous pouvez tout entendre.

L'ABBÉ.

Je vous jure que j'en ai assez vu et assez entendu, et je vous souhaite le bonsoir.

LE PRÉSIDENT.

Mais, l'Abbé, attendez donc.

L'ABBÉ.

Non, non; je n'en veux pas savoir davantage.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, LE PRÉSIDENT.

LE MARQUIS.

Vous promenez-vous, Président?

LE PRÉSIDENT.

Volontiers.

LE MARQUIS.

Dites-moi un peu; qu'a donc l'Abbé? Il vous quitte bien rapidement...

LE PRÉSIDENT.

C'est que je viens de lui faire la meilleure plaisanterie du monde, avec deux filles de l'Opéra.

LE MARQUIS.

Florine et Rosine?

LE PRÉSIDENT.

Elles-mêmes.

LE MARQUIS.

Elles viennent de me conter cela, et elles ne l'appellent que le prédicateur.

LE PRÉSIDENT.

Réellement?

LE MARQUIS.

Oui; mais elles ne savent pas le nom de l'Abbé.

LE PRÉSIDENT.

Il ne faut pas le leur dire.

LE MARQUIS.

Fi donc! au contraire; j'en emprunterai plutôt un pour dérouter tous ceux à qui elles conteront cette histoire.

LE PRÉSIDENT.

D'ailleurs, je crois bien qu'elles ne le reverront jamais, et je suis bien sûr que, pour lui, il les fuira toujours.

LE MARQUIS.

Le pauvre Abbé! j'aurais bien voulu voir quel était son étonnement.

LE PRÉSIDENT.

Il était excellent, à chaque mot qu'elles disaient!

LE MARQUIS.

Elles comptent lui donner à souper; elles m'ont prié à souper avec lui.

LE PRÉSIDENT.

Elles croient qu'il ira?

LE MARQUIS.

Si bien, qu'elles se promettent fort de s'en divertir.

LE PRÉSIDENT.

Que ces créatures-là sont bêtes, pourtant?

LE MARQUIS.

A propos, le Comte a pris Rosine.

LE PRÉSIDENT.

Varicourt?

LE MARQUIS.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Elle va l'abîmer.

LE MARQUIS.

Il dit que non.

LE PRÉSIDENT.

La succession de l'oncle y passera.

LE MARQUIS.

J'en ai peur.

LE PRÉSIDENT.

Il est incroyable l'argent qu'il a mangé avec ces filles-là?

LE MARQUIS.

Ah! voilà madame de Bérancourt.

LE PRÉSIDENT.

Comment! aux Tuileries! Elle n'y vient jamais.

LE MARQUIS.

Je ne peux pas l'éviter; elle nous voit.

LE PRÉSIDENT.

Et, pourquoi l'éviter?

LE MARQUIS.

Parce que je suis sûr qu'elle va me tourmenter pour m'engager à aller souper chez elle; que je l'ai refusée vingt fois, et que je ne saurai comment la refuser encore.

LE PRÉSIDENT.

Êtes-vous engagé ?

LE MARQUIS.

Non, pas absolument.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, soupons-y ensemble.

LE MARQUIS.

Ah ! comme cela, je le veux bien.

LE PRÉSIDENT.

C'est une bonne femme ; d'où vous vient cette répugnance ?

LE MARQUIS.

C'est qu'il y a toujours chez elle de nouveaux visages, et des gens que je n'aime point.

LE PRÉSIDENT.

Moi, j'aime assez les nouveaux visages ; cela m'amuse.

LE MARQUIS.

Et puis des conversations qu'on a entendues mille fois !

LE PRÉSIDENT.

Quand il n'y a pas d'auteurs.

LE MARQUIS.

Ah ! oui ; des lectures, encore.

LE PRÉSIDENT.

Elles ne m'embarrassent pas.

LE MARQUIS.

Que faites-vous pour cela ?

LE PRÉSIDENT.

Je me place derrière quelqu'un, et je dors.

LE MARQUIS.

Et, quand on vous demande votre avis ?

LE PRÉSIDENT.

Je dis, admirable ! et je m'en vais.

LE MARQUIS.

Si je savais qu'il y eût une lecture aujourd'hui, je n'irais ma foi pas.

LE PRÉSIDENT.

Ni moi non plus.

LE MARQUIS.

Qu'est-elle donc devenue?

LE PRÉSIDENT.

Elle s'était arrêtée à causer avec quelqu'un.

LE MARQUIS.

Ah! oui, je la vois qui vient.

LE PRÉSIDENT.

Qui est-ce qui est avec elle?

LE MARQUIS.

C'est sa grande amie, madame Descluseaux.

LE PRÉSIDENT.

Je ne la reconnaissais pas; elle est moins grosse qu'à l'ordinaire.

LE MARQUIS.

C'est qu'elle est en noir.

SCÈNE XII.

Mme. DE BÉRANCOURT, Mme. DESCLUSEAUX, LE MARQUIS, LE PRÉSIDENT

Mme. DE BÉRANCOURT.

Ah! messieurs, je suis comblée de vous voir! c'est la chose du monde la plus rare.

LE MARQUIS.

Il est vrai, madame, et je m'attends à bien des reproches de votre part.

Mme. DE BÉRANCOURT.

Mais vous en méritez et beaucoup ; pour monsieur le Président, je le vois quelquefois au moins.

LE PRÉSIDENT.

Ma foi, madame, vous savez ce que c'est que Paris, surtout quand on a une famille nombreuse, des....

Mme. DE BÉRANCOURT.

Je vous rends justice. Pour monsieur le Marquis, il est incroyable qu'il ne veuille jamais venir souper chez moi ! Je vois que c'est un parti pris.

LE MARQUIS.

En vérité, madame, si je pouvais vous expliquer....

Mme. DE BÉRANCOURT.

Tenez, point d'explication, et venez-y aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Je n'oserais jamais, comme cela, tout d'un coup, après....

Mme. DE BÉRANCOURT.

Monsieur le Président, viendrez-vous aussi ?

LE PRÉSIDENT.

Sûrement, il ne faut pas nous séparer ; je vous le mènerai, madame.

Mme. DE BÉRANCOURT.

Cela sera charmant à vous ! Il est traitable, le Président.

LE MARQUIS

Je vous réponds que je le suis autant que lui.

Mme. DE BÉRANCOURT.

Ah ! oui.

LE MARQUIS.

Et pour vous le prouver, je vous dirai que dès que nous vous avons aperçue, nous avons résolu ensemble de vous aller demander à souper ce soir.

LE PRÉSIDENT.

C'est la vérité.

Mme. DE BÉRANCOURT.

Ainsi, rien ne peut vous dégager à présent?

LE PRÉSIDENT.

Non, rien.

LE MARQUIS

Oh! rien, absolument.

Mme. DE BÉRANCOURT.

Eh bien, je puis vous répondre que vous n'en serez pas fâché.

LE MARQUIS.

Je le crois aisément.

LE PRÉSIDENT.

Nous en serons même fort aises.

Mme. DE BÉRANCOURT.

Vous verrez, je ne peux pas trop vous dire.... Madame, leur dirons-nous?

Mme. DESCLUSEAUX.

Pourquoi pas?

Mme. DE BÉRANCOURT.

C'est que je voulais leur ménager une surprise.

LE MARQUIS.

Comment?

LE PRÉSIDENT.

Au sujet de quoi?

Mme. DESCLUSEAUX.

Ah! messieurs, vous verrez; c'est la plus belle chose du monde!

Mme. DE BÉRANCOURT.

Cela est vrai; vous n'avez jamais rien entendu de pareil!

LE MARQUIS, bas, au Président.

Ah! nous sommes pris !

LE PRÉSIDENT.

Je le crains.

Mme. DESCLUSEAUX.

Ils sont déjà étonnés, madame ; voyez comme ils se regardent !

Mme. DE BÉRANCOURT.

Eh bien, vous ne devinez pas?

Mme DESCLUSEAUX.

Il faut le leur dire, madame.

Mme. DE BÉRANCOURT.

Messieurs, vous entendrez, ce soir, un ouvrage ravissant!

Mme. DESCLUSEAUX.

Oui ; c'est sans doute la plus belle tragédie que l'on ait faite depuis.... Dites donc, madame?

Mme. DE BÉRANCOURT.

Depuis les Grecs.

Mme. DESCLUSEAUX.

N'êtes-vous pas trop heureux?

LE PRÉSIDENT.

Assurément.

Mme. DE BÉRANCOURT.

Ah ça, je vous laisse. A neuf heures précises. Ne vous faites pas attendre.

Mme. DESCLUSEAUX.

Ce sera avant le souper ; n'est-ce pas, madame?

Mme. DEBÉRANCOURT.

Oui, oui. Nous allons faire quelques visites, et puis nous irons prendre l'auteur. N'en dites rien à personne. Je veux surprendre tous ceux qui viendront

souper chez moi : je leur ai dit de venir de bonne heure ; parce que nous aurions, avant le souper, une musique excellente.

LE PRÉSIDENT.

Ils seront bien attrapés.

Mme. DE BÉRANCOURT.

Je le crois.

(Elles s'en vont.)

LE MARQUIS.

Moi, je vous en réponds.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, marquis ?

LE MARQUIS.

Eh bien, Président ?

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

Mme. DE BRIDOR, Mme. D'AUTIÈRES, LE COMTE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE PRÉSIDENT.

LE COMTE.

Que faites-vous donc là, tous deux à vous regarder ?

LE MARQUIS.

C'est que je n'en reviens pas !

LE CHEVALIER.

De quoi donc ?

LE PRÉSIDENT.

Nous sommes pris comme deux nigauds !

LE MARQUIS.

Il y avait long-temps que nous n'avions soupé chez madame de Bérancourt.

Mme. DE BRIDOR.

Eh bien, y souperez-vous aujourd'hui ?

LE PRÉSIDENT.

Nous nous y sommes engagés.

LE COMTE.

Ah ! tant mieux !

LE MARQUIS.

Nous n'avons pu résister aujourd'hui à son empressement de nous avoir, l'ayant déjà refusée bien des fois.

LE COMTE.

C'est très-bien fait.

LE MARQUIS.

Point du tout ; j'en suis très-fâché, car il n'y a plus à reculer.

Mme. D'AUTIÈRES.

Pourquoi tous ces regrets ? Nous y soupons tous, cela sera charmant ! Car la compagnie n'y est pas toujours bien bonne.

LE PRÉSIDENT.

Il est vrai ; mais vous ignorez ce qui vous y attend aujourd'hui ?

Mme. DE BRIDOR.

Non ; car elle nous l'a dit, en nous recommandant de n'en rien dire à personne.

LE MARQUIS.

Elle nous a dit la même chose.

LE COMTE.

Nous nous sommes dégagés tous les quatre pour aller souper chez elle, parce que cela sera charmant, à ce qu'elle nous a assuré.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce que vous savez ce que ce sera ?

LE CHEVALIER.

Oui, tout ce qu'il y a de meilleur.

LE MARQUIS.

De meilleur ?

Mme. DE BRIDOR.

Oui, un choix de tout ce qu'on a fait de mieux en Italie.

LE PRÉSIDENT.

Elle nous a dit, depuis les Grecs.

LE CHEVALIER.

Bon! l'Italie, la Grèce! Elle embrouille tout cela : c'est la même chose pour elle.

LE MARQUIS.

Et cela est ravissant, réellement beau?

Mme. D'AUTIÈRES.

Ah! délicieux.

LE PRÉSIDENT.

J'ai de la peine à le croire.

LE MARQUIS.

Je n'en crois rien, moi.

LE PRÉSIDENT.

On ne connaissait donc pas encore ces hommes-là?

M. DE BRIDOR.

C'est de plusieurs auteurs.

LE MARQUIS.

Cette tragédie?

Mme. D'AUTIÈRES.

Non, cette musique.

LE MARQUIS.

Cette musique? Ah! Président, ils s'attendent à avoir de la musique.

LE CHEVALIER.

Et de la musique excellente!

LE PRÉSIDENT.

Et point du tout, c'est pour vous surprendre.

LE COMTE.

Comment nous surprendre?

LE MARQUIS.

Oui, nous sommes dans le secret. Elle nous a dit qu'elle avait fait accroire à tous ceux qui soupaient chez elle qu'il y aurait de la musique.

Mme. D'AUTIÈRES.

Oui, elle nous l'a dit. Est-ce que nous n'en aurons pas?

LE PRÉSIDENT.

J'en suis sûr : mais vous aurez la lecture d'une tragédie.

LE COMTE.

La plus mauvaise du monde, je le parie.

LE CHEVALIER.

Je la connais : c'est le plus mauvais plan qu'on puisse imaginer; elle est sans vraisemblance.

LE COMTE.

Et écrite?

LE CHEVALIER.

A faire peur. Elle est de ce petit auteur qui dit en avoir douze, toutes du plus grand effet.

Mme. D'AUTIÈRES.

Et elle croit cela, madame de Bérancourt? Je n'irai pas.

Mme. DE BRIDOR.

Ni moi, non plus.

LE COMTE.

Et comment faire?

LE CHEVALIER.

Nous dirons qu'on nous a retenus à la campagne, où nous avons été dîner.

Mme. D'AUTIÈRES.

Ah! oui; elle sait que nous devions y aller.

LE PRÉSIDENT.

Et qu'on avait enivrés nos gens, pour nous empêcher de revenir avant souper.

Mme. DE BRIDOR.

Vous êtes charmant, Chevalier !

LE MARQUIS.

Voilà qui va fort bien pour vous quatre ; mais nous ?

LE CHEVALIER.

Il faut lui envoyer dire que tu as la jambe cassée.

LE COMTE.

Oui, et le Président écrira qu'il ne peut pas le quitter.

LE CHEVALIER.

Tout cela est fort bien ; mais où souperons-nous ?

LE MARQUIS.

Chez moi, je vous ferai mauvaise chère ; mais....

LE CHEVALIER.

Bon ! nous rirons.

Mme. DE BRIDOR.

Madame, qu'en dites-vous ?

Mme. D'AUTIÈRES.

Moi ? j'en serai charmée !

LE MARQUIS.

Il faut pourtant que je prévienne chez moi ; sans cela, nous aurions un trop mauvais souper.

LE CHEVALIER.

En ce cas-là, ne perds point de temps.

LE MARQUIS.

Je songe à une chose. Le Président pourrait aller toujours à la lecture ; il dit qu'il a la ressource d'y dormir tant qu'il veut.

LE PRÉSIDENT.

Quand elle est après le souper ; mais elle sera avant, et j'ai justement pris aujourd'hui une grande tasse de café pour ne pas dormir en public, parce que je croyais pouvoir aller à l'Opéra.

Mme. D'AUTIÈRES.

Il paraît qu'il aime la musique, le Président.

LE PRÉSIDENT.

Je me réveille aux ballets.

LE CHEVALIER.

Va t'en donc, Marquis.

LE MARQUIS.

C'est que je voulais dire à ces dames que, si elles vont se promener sur les boulevards, je ferai tenir la porte de mon jardin ouverte.

Mme. DE BRIDOR.

A merveille !

LE CHEVALIER.

J'ai envie d'aller avec lui, pour voir un peu au souper, et pour écrire à madame de Bérancourt, à qui j'enverrai un commissionnaire botté.

LE COMTE.

Cela est ingénieusement imaginé !

Mme. DE BRIDOR.

Madame, je trouve qu'il commence à faire du serein : si nous allions aux boulevards ?

Mme. D'AUTIÈRES.

Vous avez raison, je ne m'en apercevais pas.

Mme. DE BRIDOR.

Monsieur le Président, vous venez avec nous ?

LE PRÉSIDENT.

Je ne demande pas mieux, madame.

Mme. D'AUTIÈRES.

Allons, allons-nous-en.

FIN DE LA PROMENADE DES TUILERIES,
ET DU SECOND VOLUME.

1176 270

Universitas

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Les Visites du Jour de l'An, première journée. . . . 1

La Promotion, seconde journée. 53

Le Dégel, troisième journée. 95

Le Bal, quatrième journée. 141

Le Carême, cinquième journée. 185

La Partie de Longchamps, sixième journée. 237

La Sortie des Orangers, septième journée. 273

La Rosière, huitième journée, ... 311

La Promenade des Tuileries, neuvième journée. . . . 353

FIN DE LA TABLE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

P.E.B. / I.L.L.

SEP 5

SEP 08 2003

CE

a39003 002379690b

CE PQ 1959
.C4 1825 V2
COO CARMONTELLE, PROVERBES
ACC# 1389566